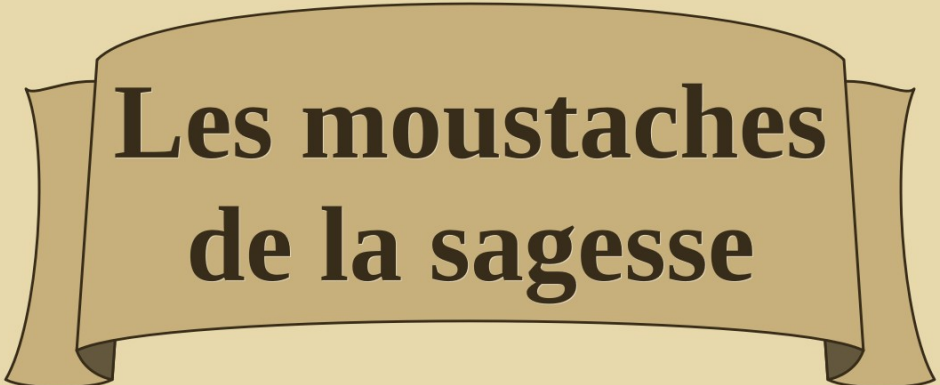




Les moustaches de la sagesse

Sheila Jeffries

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SHEILA JEFFRIES

LES
MOUSTACHES

DE LA
SAGESSE

CONTE DU

POCKET CHAT SALOMON
QUI TOMBA DES ÉTOILES

...

ROMAN

SHEILA JEFFRIES

Sheila Jeffries est britannique. Elle a publié au Royaume-Uni une douzaine de livres pour enfants sous ses autres noms de plume, Sheila Chapman et Sheila Haigh. Plus récemment, elle a entamé l'écriture d'ouvrages de développement personnel et d'une saga ésotérique. *Les Moustaches de la sagesse* (Pocket, 2014) est son premier roman pour adultes, ainsi que son premier ouvrage publié en France.

Elle vit actuellement dans le Somerset, au sud-ouest de l'Angleterre, avec son mari.

Retrouvez toute l'actualité de l'auteur sur : www.sheilajeffries.com

SHEILA JEFFRIES

LES MOUSTACHES DE LA SAGESSE

Conte du chat Salomon qui tomba des étoiles puis d'un camion pour aider une
famille en crise

Traduit de l'anglais par Olivia Bazin-Lawton

POCKET

Je remercie chaleureusement mon mari, Ted, mon agent, Judith Murdoch, mon éditrice, Helen Bolton, et Salomon, qui fut vraiment mon chat noir porte-bonheur.

À Andrea, Annette, Val, Jackie et Pauline.

À la recherche d'Ellen

Je m'assis au milieu de la route pour réfléchir à la raison qui m'avait poussé à partir de chez moi en ce matin d'été.

Je n'étais qu'un chaton noir âgé de huit semaines, mais j'avais à prendre une décision difficile. Devais-je rester dans ma confortable demeure et mener une vie ennuyeuse et prévisible, ou bien devais-je entamer un long voyage pour rejoindre la personne que j'aimais le plus au monde ? Elle s'appelait Ellen, et elle m'aimait aussi. J'avais été son chat dans une autre vie, lorsqu'elle était enfant. Elle m'avait prénommé Salomon et j'étais son meilleur ami. Je voulais la retrouver.

Un camion avançait dans ma direction. Le sol commença à trembler sous mes pattes. Je le sentais vibrer jusqu'au bout de ma queue et chatouiller le duvet à l'intérieur de mes oreilles.

Il se rapprochait. Deux yeux brillants, un front tout en verre et, gravé sur le menton, un nom : SCANIA. Il était doté de roues énormes et rugissait comme cinquante lions.

Hypnotisé, je le regardai droit dans les yeux en me disant que, si je montrais l'assurance d'un tigre, il s'arrêterait pour me laisser finir de me nettoyer les pattes au milieu de la chaussée.

Mon ange n'avait pas l'habitude de me crier dessus, mais c'est pourtant ce qu'il fit à ce moment-là.

— Cours, Salomon. Cours !

Je détalai si vite que je laissai des sillons dans les graviers. À l'instant où je disparaissais dans la haie, le camion passa à côté de moi en soulevant une bourrasque poussiéreuse. Il se gara en crissant, s'arrêta et finit par se taire. Un homme en descendit, entra dans un bâtiment et disparut.

Étant très curieux de nature, je profitai de ce moment où le camion restait tranquille pour me faufiler jusqu'à lui afin de l'examiner. Je m'assis sur la route et l'observai. Le ciel s'assombrit, et des grêlons glacés vinrent me marteler le pelage. L'espace sous le camion semblait former un bon abri. Les roues étaient chaudes, et je m'assis à côté de l'une d'entre elles pour regarder les grêlons rebondir sur le macadam. J'étais dehors depuis longtemps, et j'avais besoin de sommeil.

Je me glissai dans un trou à l'avant du camion.

Il faisait bien chaud à l'intérieur. La forte odeur d'essence, la chaleur et le crépitement de la grêle me donnaient envie de dormir. Je me mis en boule sur une petite planche près du moteur, enroulai ma queue par-dessus mon museau et m'assoupis.

Quelques heures plus tard, je fus réveillé en sursaut par un vacarme assourdissant. Mon corps tout entier était secoué dans tous les sens par le moteur qui se réveillait en toussant. Terrifié, je me précipitai pour sortir, mais constatai par l'ouverture que la route mouillée défilait à toute vitesse. Je grimpai plus haut, jusque sur un rebord huileux. La saleté et l'odeur vinrent coller à mes pattes blanches. Par une fente dans le métal, je voyais des champs et des ponts se succéder rapidement.

Je restai agrippé là en essayant de communiquer avec mon ange. Mais il se contenta de dire :

— Ton voyage a commencé, Salomon.

Je compris.

Et je me souvins d'avoir accepté, avant même d'être né, de faire ce périlleux voyage pour retrouver Ellen.

* * *

Tout avait commencé quand j'étais un chat lumineux vivant dans le monde des esprits, entre deux vies.

Dans cet autre monde, nous les chats sommes des chats lumineux, et la vie que nous menons est impossible sur Terre. Nous sommes invisibles aux yeux des humains. Il n'y a pas de miaulements, mais nous ronronnons, et nous communiquons par télépathie. De nombreuses autres créatures lumineuses y vivent avec nous, des chiens, des chevaux, et même des cochons d'Inde. Il y a aussi des gens lumineux. Personne ne se dispute. Il n'y a ni pollution, ni maladie, ni guerre.

Ellen avait perdu sa maman quand elle était petite, et celle-ci vivait à présent avec moi dans le monde des esprits. Sachant à quel point Ellen souffrait de son absence, ce fut elle qui eut l'idée de m'envoyer.

— J'aimerais faire parvenir un chat à Ellen, dit-elle. Un chat spécial, qui l'aimerait et la soutiendrait. Elle va en avoir besoin, avec le mari qu'elle a.

Ma réaction ne se fit pas attendre.

— Je vais y aller, dis-je.

La mère d'Ellen me prit sur ses genoux, où je me mis à ronronner bruyamment, et ensemble nous envoyâmes cette idée vers la lumière. Puis nous attendîmes jusqu'à ce qu'un ange apparaisse.

Des milliers d'anges vivent dans le monde des esprits, et ils sont tous différents. Certains sont des guerriers de lumière immenses et scintillants. D'autres changent de couleur comme des hologrammes. Mes préférés sont les anges de réconfort, qui ressemblent le plus à des êtres humains et qui portent des robes douces et bruisantes. Ils brillent si fort que leur visage est presque invisible.

Celui qui nous apparut se présenta comme l'Ange des Étoiles d'Argent. Je ne l'avais jamais vu auparavant, mais, dès que son vêtement scintillant se gonfla autour de moi, je me sentis important.

— Je serai ton ange pour cette vie, Salomon, dit-il. Ce sera une mission difficile.

Elle ne me paraissait pas si difficile que cela, puisque j'aimais déjà Ellen. J'étais surexcité à l'idée de retourner sur Terre : boîtes de Whiskas, siestes au coin du feu, et toutes ces souris... J'avais hâte.

— Tu devras naître dans le corps d'un chaton, de la façon habituelle, dit l'Ange des Étoiles d'Argent. Je t'aiderai, mais tu devras t'aider toi-même aussi. Il ne s'agit pas uniquement d'Ellen. Tu as encore des choses à apprendre.

— J'aimerais être un matou majestueux, dis-je, dans un ronronnement très puissant. Noir et brillant, avec des pattes blanches et un poitrail blanc. Et s'il te plaît, pourras-tu m'envoyer à la bonne adresse ? La dernière fois, je me suis fait jeter à la SPA avant même qu'Ellen me trouve.

— Cette fois, c'est toi qui devras la trouver, dit l'ange. Il faut que tu apprennes à utiliser ton sens psi.

— Mon sens psi ? demandai-je.

— Les humains l'appellent le GPS, dit l'ange avec un sourire. Es-tu sûr de vouloir y aller, Salomon ?

Je parcourus d'un regard nostalgique mon beau foyer dans le monde des esprits. J'adorais être un chat lumineux. Ici, on pouvait simplement être. Personne ne vous fichait dehors sous la pluie, ou ne vous couvrait de poudre antipuces.

Puis je me rappelai la maison d'Ellen et ses fenêtres ensoleillées. Mon coussin préféré, en velours mordoré, s'y trouvait. Et l'escalier était mon terrain de jeu favori. Ellen avait aussi une cuisine agréable et un cerisier dans le jardin.

J'avais été le chat d'Ellen quand elle était enfant, et elle m'avait aimé plus que n'importe qui d'autre. Elle refusait de s'endormir si je n'étais pas là, à ronronner sur son lit, et quand sa maman redescendait après avoir éteint la lumière, Ellen la rallumait et jouait avec moi. Quand nous étions fatigués, Ellen sortait son journal intime et me le lisait. Sa voix était belle et musicale, et j'étais le seul à en profiter, parce qu'elle ne parlait pas beaucoup aux gens. Elle ne voulait pas faire ses devoirs ni ranger sa chambre. Tout ce qu'elle voulait, c'était danser.

— Je dois te prévenir qu'Ellen est dans un état tel qu'elle ne pourra peut-être pas s'occuper de toi comme il faut, dit mon ange. Elle a un petit garçon qui commence à peine à marcher, et un mari qui lui crie sans cesse dessus. Et ils se trouvent dans une situation désespérée.

— Je veux y aller, répondis-je avec fermeté.

Mon ange hésita, comme s'il voulait ajouter quelque chose.

— Et il y a Jessica, chuchota-t-il.

— Jessica ?

Mon ange resta silencieux. Il me regarda de ses yeux argentés, pleins d'amour.

— Je suis certaine que Salomon se débrouillera très bien, dit la maman d'Ellen. C'est un chat guérisseur. Et il est aussi courageux qu'espiègle. Il se débrouillera.

* * *

Lorsque vint pour moi le moment de naître, je regardai mon ange se dissoudre dans un kaléidoscope d'étincelles. Les étoiles argentées pâlirent, et soudain je me retrouvai en train de filer à toute vitesse à travers l'espace. La lumière crépitait comme du feu, et je passai d'un coup de l'autre côté du grand voile doré qui sépare le monde des esprits de celui de la Terre.

Ce fut une expérience fantastique.

Puis, tout changea. Brutalement.

Je cessai d'être un chat lumineux désincarné. Je me retrouvai rétréci pour tenir dans un frêle chaton minuscule qui venait à peine de naître. Je ne parvenais qu'à me tortiller et à couiner. J'étais accablé. Mes yeux refusaient de s'ouvrir, mes pattes de marcher. Je n'arrivais pas à voir de quelle couleur était mon pelage. Pourquoi avais-je accepté de venir ? Je n'étais même pas un vrai chat. Je m'étais transformé en saucisse.

Mais je n'étais pas seul. Nous étions quatre chatons tout doux, entassés les uns sur les autres, à ronronner en rythme. La force de la maman chatte qui me léchait et me faisait téter m'enveloppait tout entier.

Neuf jours plus tard, mes yeux s'ouvrirent et j'aperçus le bord d'un panier placé près d'un poêle tiède. Je vis mes pattes, d'un noir brillant et blanches au bout, comme je l'avais demandé. De grands pieds marchaient autour de moi, une paire en pantoufles et l'autre en bottes, et des mains se baissaient régulièrement pour caresser doucement nos petites têtes. Ce n'était pas Ellen, mais je restais convaincu qu'elle viendrait et me choisirait. J'étais un chaton heureux. Dès le départ, on m'avait pris et câliné tendrement contre des poitrines imposantes, et des cœurs qui battaient si lentement que je m'attendais à voir ces humains mourir entre deux inspirations.

— Il sera le dernier à partir, ce petit noir avec les pattes blanches. Ils choisissent toujours les plus mignons d'abord.

— Oui, on peut dire que c'est l'avorton de la portée. Il est tellement chétif.

L'avorton de la portée ! Moi ! Ça ne pouvait pas être vrai.

Rapidement, nous étions devenus de vrais petits chats qui sautaient partout comme des balles de tennis, grimpaient aux rideaux et se glissaient sous les coussins des fauteuils tandis que les humains riaient de nous. Mais j'avais hâte de grandir et de rejoindre Ellen.

— Il a l'air mélancolique, ce petit noir.

Je passais mon temps à la fenêtre, à attendre qu'Ellen apparaisse au bout de la route. Des gens commencèrent à venir pour choisir des chatons, et, chaque fois, mes moustaches se dressaient au garde-à-vous.

— Cache-toi ! s'écria mon ange d'un ton brusque, un après-midi.

C'était la première fois qu'il me parlait depuis ma naissance, et je réagis au quart de tour. Je filai sous le fauteuil, et me glissai par un trou du tissu dans ses entrailles poussiéreuses. Puis je restai là, à écouter tranquillement les derniers venus.

— J'en aurais beaucoup aimé un noir.

Ce n'était pas la voix d'Ellen.

— Nous en avons un noir quelque part.

— Essaie sous le fauteuil.

Ils tirèrent le fauteuil en arrière, mais je restai agrippé à l'intérieur et ils ne me trouvèrent pas.

Les visiteurs finirent par prendre les deux chatons qui restaient, et lorsque je sortis, il n'y avait plus personne avec qui jouer. J'avais huit semaines, et je m'apprêtais à grandir en toute hâte.

Mais Ellen ne venait pas. Elle ne venait toujours pas.

Je cessai de manger. La nourriture n'avait pas d'intérêt pour un chat en mission. La fenêtre constituait le seul endroit clef, où j'attendais Ellen.

— Il est malade.

— Emmène-le chez le vétérinaire.

C'est ce qu'ils firent, et ce fut ma première expérience dans le panier à chat, une boîte horrible qui grinçait et me secouait dans tous les sens. J'étais intelligent, et restai donc assis calmement en me disant que gaspiller mon énergie à tenter de m'échapper serait inutile.

Le vétérinaire me tint fermement par la peau du cou pendant qu'il me palpait avec ses pouces. Il me serra les pattes et la queue, puis m'ouvrit la bouche de force pour regarder à l'intérieur. Ses doigts sentaient comme le sol de la cuisine. Il me reposa sur une table froide et dit quelque chose de très offensant pour un fier chaton comme moi :

— C'est l'avorton de la portée, bien sûr.

— Mais il est très affectueux. Il a une personnalité vraiment unique. Si personne ne le prend, nous allons le garder.

Ma maman chatte me força à manger, mais je m'impatientais toujours de retrouver Ellen. Explorer le jardin et chercher des endroits où me percher pour l'attendre devint mon passe-temps.

J'avais plus de mal à voir mon ange, à présent que j'avais une enveloppe charnelle. Pour l'apercevoir sur Terre, je devais me concentrer pour oublier tout le reste, et l'apparition floue me décevait toujours.

— Il ne suffit pas d'attendre, Salomon, dit-il. Utilise ton sens psi.

Le matin du solstice d'été, le ciel était couvert et sombre. Je fermai les yeux et fis appel à ce que l'ange appelait mon sens psi. L'endroit où se trouvait Ellen devint immédiatement évident. Elle était située plein sud par rapport à moi, et je fus surpris de la facilité avec laquelle je sentis la direction. Il fallut plus de temps pour évaluer la distance. J'eus froid dans le dos en me rendant compte que des centaines de kilomètres me séparaient de sa maison. Je regardai mes pattes délicates au bout blanc et remuai mes longues

moustaches. Un voyage de plusieurs centaines de kilomètres représentait un défi pour l'avorton de la portée. Cette description éveilla en moi assez de colère pour me faire passer à l'action. Sans me retourner, je m'engageai sur la route en trotinant vers le sud.

Et voilà comment je me retrouvai dans le moteur d'un camion.

* * *

Pendant des heures et des heures, je n'eus rien à manger. Trop effrayé pour pouvoir dormir, je m'efforçai de garder l'équilibre sur la planche vibrante. Mes seules autres options étaient de tomber sur l'asphalte qui défilait sous moi, ou de me faire déchiqueter par le moteur. Les gaz d'échappement et le bruit me donnaient une terrible migraine. Mon crâne semblait être une coquille d'œuf. J'avais froid et je mourais de faim.

Les pneus sifflants m'éclaboussaient de saleté, et je fus rapidement trempé, les poils tout hérissés. Ellen ne voudrait pas de moi. Je n'étais pas beau à voir, et ne donnerais guère envie d'être caressé.

La nuit était tombée quand je sentis le camion ralentir, tourner et prendre une longue route qui menait en haut d'une colline. Épuisé, je me contentais de rester mollement allongé, à la merci de la moindre secousse, et lorsque le véhicule s'arrêta enfin, je restai immobile à profiter du silence et du calme. J'avais mal partout.

Je finis par me traîner jusqu'à l'extérieur. Mes jambes flageolaient, et il pleuvait toujours. Le camion s'était garé devant un supermarché, mais il y avait des maisons à proximité. Je humai l'air et crus sentir l'odeur de la cuisine de Ellen. Elle aurait pu être en train de faire un gâteau.

Je me mis en marche et remontai la rue en trotinant d'un jardin à l'autre jusqu'à ce que j'arrive à un portail en fer enfoncé dans une épaisse haie. Je pouvais sentir les moineaux qui s'y étaient blottis. Quelle chance ! Ils dormaient tandis que j'étais bien éveillé, couvert d'huile et sans abri.

Je me faufilai sous la grille et me retrouvai face à une bande de chats, de toute évidence en pleine discussion par cette nuit de solstice d'été.

— Miaule, me dit mon ange. Maintenant.

J'obéis, bien que je fusse intimidé par les gros chats aux poils touffus. Tout allait bien pour eux.

Ils avaient le pelage sec, le ventre clairement plein, et ils étaient chez eux, ce qui, bien sûr, n'était pas mon cas. J'étais un imposteur.

Je me sentais tout petit, sale et hirsute, et laissai alors éclater les miaulements. Je n'aurais pas cru qu'un chaton épuisé puisse produire un tel vacarme.

Ma voix résonna à travers tout le lotissement. L'instant d'après, une fenêtre s'ouvrit au-dessus de moi et un visage apparut, les yeux baissés. C'était elle.

Ma chère Ellen.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe, enfin ?

Ellen se pencha dehors, et me vit. J'avais affreusement honte de mon apparence, et levai la queue, ce qui, pour les chats, revient à sourire.

— Oh, regarde-moi ce minuscule chaton ! Je descends.

Ellen me prit et me serra contre son cœur. Je sentis son rythme apaisant à travers mon pelage, et elle pouvait de toute évidence sentir le mien aussi, car elle dit :

— Ton petit cœur bat la chamade ! D'où est-ce que tu sors ?

Je levai mes yeux vert pomme pour les plonger dans les siens, bleu-gris dans le crépuscule estival. Ellen avait toujours les cheveux longs, de la couleur du blé. Je les tapotai avec ma patte, intrigué de voir qu'ils étaient devenus crépus et frisottaient autour de sa tête. L'amour brillait au fond de ses yeux, mais ses joues paraissaient émaciées, et ses caresses différentes. Ses mains étaient tendues et vives, moins prêtes à s'attarder, et la lumière guérisseuse qui brillait autrefois autour d'elle semblait obscurcie. Je savais qu'une tempête s'annonçait, là, à l'intérieur d'Ellen. Elle avait des ennuis. Et j'étais venu pour l'aider.

Ce que je fis, en tournant ma tête avec une lenteur exquise pour que mon nez touche le sien.

— Oh, que tu es adorable !

Ce fut à ce moment-là que le lien se créa entre nous. La cloche sonna minuit, et la pluie commença à tomber en longues aiguilles d'argent. Longtemps après cet épisode, j'entendrais souvent Ellen raconter qu'elle m'avait trouvé le soir du solstice d'été, en plein orage.

— Quelle petite chose pitoyable !

Un homme se tenait à côté de nous. Le ressentiment émanait de lui, caché derrière une dure coquille d'humour. Il ne parvint pas à me berner.

— Tu dois aussi créer un lien avec Joe, dit l'ange.

J'hésitai, effrayé par l'énorme nez rose sur le visage de Joe. Et s'il éternuait ? Mais je parvins à lui donner un frottement de nez et à échanger un regard. Il aimait les chats, et me caressa doucement. Mais je n'étais pas à l'aise avec ces yeux roux. Ils étaient trop lumineux. Lumineux, mais pas souriants.

— Il est couvert de quelque chose de noir !

Ellen me reposa rapidement, révélant des taches d'huile du camion sur son T-shirt bleu pâle. J'avancai jusqu'à la cuisine en laissant des petites traces de pattes noires, la queue dressée, au bout entortillé.

— Quelle petite queue maigrichonne, dit Joe.

— Il est dans un sale état, le pauvre petit, dit Ellen, au bord des larmes en prenant conscience de ma triste apparence. Commençons par manger quelque chose, et ensuite je lui donnerai un bain chaud et l'essuierai.

Joe poussa un grognement.

— C'est reparti. J'imagine que tu vas passer la moitié de la nuit à le chouchouter. Je vais aller me prendre une autre bière, et me remettre au lit.

Il ouvrit le frigo et sortit une canette noir et or. Je miaulai en croyant que ce serait du lait pour moi. Puis il dit quelque chose d'alarmant :

— Ne laisse pas Jessica le voir. Elle en ferait son petit déjeuner.

Qui était Jessica ? me demandai-je. Une chienne ?

Une voisine en colère ? Un autre chat ?

Un sentiment glaçant de trahison me submergea. Dans la cuisine se trouvait un bol portant l'inscription MINETTE, rempli de nourriture à moitié consommée. Je m'écroulai au sol, le cœur battant contre les carreaux bleus et blancs. Mes os me faisaient mal, et ma fourrure mouillée me pesait. J'avais le goût brûlant de l'huile sur la langue. Je voulais abandonner. Ellen avait déjà un chat.

Un autre chat était arrivé en premier !

Un autre chat est arrivé en premier

— Sale chat. Sors d'ici !

Quel choc. Était-ce bien la douce voix d'Ellen qui criait ainsi ? Après moi ? Les chatons peuvent se déplacer encore plus vite que les chats, et j'interrompis mon bâillement pour filer sous le piano.

Après un horrible bain, un grand bol de lait et une bonne nuit de sommeil, je me sentais dans un meilleur état d'esprit. Surtout quand, au réveil, je m'étais retrouvé allongé sur le coussin de velours mordoré.

— Les chats adorent ce coussin, avait dit Ellen en me posant dessus avec douceur après m'avoir séché à l'aide d'une serviette pelucheuse. Il était à ma mère. Endors-toi, petit chaton, et demain matin nous chercherons à qui tu appartiens.

Mais, d'abord, il y avait Jessica.

Jessica était le plus méchant de tous les chats que j'avais pu rencontrer. Elle avait un pelage soyeux noir et blanc, et des coussinets roses qu'elle aimait montrer pour que tout le monde remarque comme elle les nettoyait. Lorsque je vis ses yeux provocants couleur bouton-d'or, je tombai immédiatement amoureux d'elle. Me faire mener à la baguette par Jessica allait être dur, mais, d'ici six mois, je comptais bien devenir le chef et aussi, je l'espérais, son amant.

Je restai sous le piano et observai le cirque causé par Jessica et Ellen, qui l'avait chassée pour nettoyer la pagaille qu'elle avait mise en amenant un oiseau mort par la chatière. Ce fut le premier épisode d'une longue série. Jessica me scandalisait. Elle déchiquetait les tapis. Elle détruisait les meubles. Elle engloutissait sa nourriture, surtout si elle l'avait volée. Sa spécialité était de se percher en hauteur pour vomir en décrivant un arc de cercle. Et si elle se trouvait dehors, elle tapait impérieusement au carreau et lançait des regards autoritaires jusqu'à ce qu'on la laisse entrer. Pire que tout, elle griffa John et le fit pleurer. Les pleurs du garçon inquiétèrent Ellen. Et l'inquiétude d'Ellen mit Joe en colère.

En cette première matinée, je me sentais propre et optimiste. J'avais terriblement envie de voir les escaliers, et hâte qu'Ellen ouvre la porte qui menait à l'entrée. Pour parvenir à convaincre les humains d'ouvrir une porte, il faut rester assis à côté avec élégance, lever la tête et regarder fixement la poignée. Ils finissent par comprendre le message. C'est de la télépathie de base.

— Il veut explorer.

Joe ouvrit la porte pour moi. De toute évidence, il aimait les chats.

J'eus le souffle coupé en avançant dans l'entrée. Cet incroyable escalier se trouvait toujours là, et il était parfait. Pour un chaton né dans un petit pavillon, un escalier équivalait au summum en matière de gymnase félin et de place de choix. Le meilleur endroit était à mi-hauteur, là où l'escalier tournait vers la gauche. De là, on pouvait voir par la fenêtre du palier, profiter du soleil et aussi attirer l'attention de quelqu'un qui montait ou descendait. L'odeur me fit comprendre que Jessica s'était déjà approprié la place, et je découvris rapidement l'insolence avec laquelle elle occupait les lieux et tendait une patte sévère pour griffer celui qui passait à côté d'elle sans s'arrêter.

Au départ, Jessica refusait de partager l'escalier avec moi, mais elle ne résistait pas à l'envie de faire l'intéressante et de grimper à toute allure comme une fusée. Une fois en haut, elle aimait s'allonger en m'attendant, le menton posé sur le tapis, et me bondir dessus en faisant un vol plané, ce qui m'effrayait. L'adrénaline était comme une drogue. Jessica et moi passions de folles soirées à monter et descendre à toute vitesse, les oreilles aplaties et la queue enroulée. Nos pattes agitées frappaient bruyamment le tapis.

— Maman, ils le font encore ! criait John d'une voix aiguë quand nous commençons, et tous les trois s'asseyaient et s'amusaient en nous regardant jusqu'à ce que la maison déborde de chats volants et d'éclats de rire.

La joie couvrait les murs d'étoiles de diamant, et quand nous nous endormions enfin, la maison émettait un bourdonnement de satisfaction.

— C'est seulement le frigo, me dit Jessica.

Mais je savais qu'elle se trompait. Jessica était une chatte adulte qui avait été neutralisée. Elle avait des moustaches désapprobatrices. J'étais jeune et encore à l'écoute du monde des esprits. La joie formait un nuage d'étoiles chantantes, une énergie que l'on pouvait générer, j'en étais certain.

Naturellement, j'étais jaloux de Jessica. Nuit et jour, cette pensée tournait dans ma tête : je suis le chat d'Ellen. Pas toi. Ça ne va pas du tout. Comme j'étais un chat spécial, je gardais mon calme, mais je trouvais cela blessant.

Je ne supportais pas de voir Jessica sur les genoux d'Ellen. Un jour où je me sentais seul et envieux, je m'assis par terre et regardai fixement Ellen. Elle me rendit mon regard d'un air pensif, puis se baissa pour m'attraper et me poser sur son épaule.

— Tu es un petit chat jaloux ? demanda-t-elle ; d'une voix douce. Il n'y a pas de raison, mon chéri.

Je t'aime à la folie, et j'espère que tu pourras rester avec nous.

J'entendis Jessica grogner, mais Ellen la caressa jusqu'à ce qu'elle redevienne calme.

— Tu es très beau, chuchota Ellen en me regardant. Et tu ressembles au chat que j'avais quand j'étais petite. Ne t'inquiète pas, mon petit cœur, je vais m'occuper de toi, et j'ai assez d'amour pour toi et Jessica.

Je me sentis beaucoup mieux après ces paroles. Je ronronnai et enfoui ma tête dans l'écharpe soyeuse et brillante que portait Ellen.

La meilleure idée que j'eus fut de devenir ami avec John. Il détestait

Jessica et se mettait à hurler dès qu'elle s'approchait de lui. Je remarquai qu'il fuyait même les chats qu'il ne connaissait pas quand il les croisait dans la rue. À cause de Jessica, il avait peur de tous les chats.

Je passais donc beaucoup de temps à ronronner et me frotter contre John quand il jouait, assis par terre. Je ne touchais jamais à ses Lego et ne lui volais pas son nounours comme le faisait Jessica. Je ne voulais pas le faire pleurer et l'abordais avec douceur, toujours en ronronnant. Puis, un jour, il tendit sa petite main et toucha mon pelage. Je me rapprochai un peu plus et fis semblant de m'endormir, blotti contre ses jambes, sans m'arrêter de ronronner, évidemment. John resta complètement immobile, et commença à me caresser.

— Gentil chat, dit-il à Ellen.

— Il n'est pas comme Jessica, répondit-elle. C'est un chat doux et affectueux.

Après cela, John voulut me prendre et même jouer avec moi. J'avais fait un gros effort pour bien me comporter, et ça en valait la peine.

— Nous allons te garder, petit chat, me dit Ellen d'une voix enjouée une semaine plus tard. Personne n'est venu te réclamer. Nous ferions bien de te donner un nom.

Je la regardai droit dans les yeux et fis rayonner « Salomon » vers elle. À ma surprise, elle ne se trompa pas. Elle était vraiment télépathe.

— Je vais t'appeler Salomon, dit-elle, car tu es d'une grande sagesse. Tu ne fais pas de bêtises comme Jessica. Je suis si heureuse que nous puissions te garder.

En cet instant précieux, je compris que l'ange avait fait preuve d'une grande présence d'esprit. Il avait prévu de me faire entreprendre ce long voyage pour arriver sur la pelouse d'Ellen dans un état pitoyable. Même si j'étais né dans la même rue qu'elle, Ellen ne serait pas venue me chercher, puisqu'elle avait déjà Jessica. En faisant appel à son instinct maternel face à un petit chaton perdu, je m'étais assuré une place dans son foyer et dans son cœur.

Je me demandais pourquoi Ellen ne dansait plus à présent. Elle ne jouait plus de piano non plus. Un jour, tandis que Joe était sorti et que John dormait, je m'assis dessus et regardai simplement Ellen. Je savais qu'elle était télépathe, et je lui envoyai mes pensées. Mon plan fonctionna.

— Essaies-tu de me dire quelque chose, Salomon ? demanda-t-elle.

Je posai le menton sur la surface polie du couvercle et sentis les cordes silencieuses à l'intérieur qui attendaient qu'on les fasse résonner. Je rêvai aux cascades de notes qu'Ellen jouait quand elle était enfant, et envoyai cette image dans son esprit.

Elle regarda l'horloge, puis s'assit et ouvrit le couvercle. J'étais ravi. Mon pelage me picotait tant j'étais impatient que la musique commence.

Les choses ne se passèrent pas comme je l'avais imaginé.

Ellen resta assise, ses longs doigts au-dessus des touches noires et

blanches, figée et muette. Soudain, elle referma violemment le couvercle et éclata en sanglots. Elle se jeta sur le canapé et sanglota encore et encore.

Horrifié, je m'approchai d'elle en ronronnant et vins lécher les larmes sur ses joues brûlantes. Je ne pouvais rien faire de plus.

Je savais qu'Ellen était malheureuse. Elle s'asseyait souvent dans le jardin, tellement fatiguée qu'elle en tombait presque de sa chaise. Elle gérait patiemment le trop-plein de vitalité de John. Elle était toujours là pour lui, pour jouer, lui lire des histoires et rire avec lui. Mais l'amour qu'elle portait à son fils était trop intense pour son bien. Si John se faisait mal, elle paniquait, et s'il tombait malade elle croyait toujours qu'il allait mourir. Elle s'inquiétait trop à son sujet.

— Pourquoi n'est-elle pas heureuse ? demandai-je un matin à mon ange.

J'avais grimpé sur un poteau dans le jardin pour sentir les rayons du soleil matinal sur mon pelage.

— Elle a peur.

— De Joe ?

— Oui, mais elle a aussi peur de se retrouver sans abri ni rien à manger. C'est une mère, et elle est très vulnérable. Elle doit protéger et nourrir son enfant, et lui assurer un toit. L'homme ne fait pas preuve de sagesse. Il est en train de s'endetter.

Quand l'ange m'eut expliqué ce qu'étaient les dettes, l'inquiétude me gagna. Je pouvais perdre ma maison à moi aussi. Après un tel voyage en camion jusqu'ici. Je n'étais encore qu'un chaton. Qui me nourrirait ? Pourrais-je rester ici et devenir l'amant de Jessica ?

Puis l'ange utilisa l'expression « saisie de biens » et m'en expliqua le sens. Des huissiers avaient la possibilité de confisquer la jolie maison d'Ellen, et de mettre toute la famille à la rue.

Je descendis du poteau, empli du sentiment d'être vieux et responsable, une lourde charge pour un chaton. Je ne voulais plus parler à l'ange. Le côté spirituel semblait de moins en moins important dans ce monde terrestre. La survie passait avant tout. Voilà comment ça se passait : obtenir des croquettes. Rester au chaud et au sec. Garder sa fourrure propre. Ne pas s'aventurer sur le territoire d'autres chats. Garder son assurance avec les chiens. Ne pas s'approcher du panier de Jessica. Faire ouvrir les portes aux humains. Se retenir de grimper aux rideaux. Pardonner les humains quand ils nous marchaient dessus. Se retenir de voler le fromage posé sur la table même si Jessica le faisait. Et ainsi de suite. Il ne restait pas beaucoup de temps pour aimer Ellen.

Mais je n'avais rien d'autre à offrir que l'amour.

Alors j'entraî dans la cuisine sans m'en faire, le pelage irradiant l'amour, et la regardai dans les yeux. Elle me prit tout de suite dans ses bras et me serra contre son cœur. Alarmé par les battements d'une rapidité et d'une force inhabituelles, je posai ma joue contre sa poitrine et ronronnai sans m'arrêter.

— De toute façon, Salomon m'aime, lui, dit Ellen à Joe d'un ton de défi.

Il avait une aura dense de colère et hérissée d'épines comme un chardon. Je sentais son pouvoir destructeur dans la jolie cuisine d'Ellen. John se tenait assis sur son tracteur en plastique dans l'embrasure de la porte et observait ses parents d'un œil inquiet.

Je tentai de garder mon calme alors qu'Ellen m'étreignait trop fort et que Joe lui criait dessus. Il aboyait comme un chien dans un chenil de béton. J'avais affreusement mal aux oreilles, mais me concentrai sur mon ronronnement, conscient d'être protégé par la lumière angélique. Les cris emplissaient la cuisine et se répandaient dans la maison comme de la fumée, s'infiltraient sous les portes, dans les coins et en haut des escaliers. Ils pénétraient tout, les pommes dans la corbeille à fruits, les coussins moelleux, les horloges, les chambres ensoleillées. Enfin, ils explosèrent jusque sur le trottoir dans une pluie d'éclats de verre.

Je me contentai de garder la tête baissée, et de ronronner contre le cœur d'Ellen. Elle semblait figée. Rien de ce que je faisais ne changeait quoi que ce soit. Peut-être que cette première dispute fut la plus difficile, pour moi en tout cas. Et pendant tout ce temps, Jessica était dehors dans le jardin à sauter en l'air sans vergogne après les papillons. Pour une fois, j'enviai sa capacité à se détacher des problèmes familiaux. Je me dis que le détachement serait un talent à apprendre dans une autre vie. À ce moment-là, je me sentais désespérément inutile, surtout lorsque Ellen me reposa pour prendre John qui était en train de pleurer.

— Qu'est-ce qu'il a fait, papa ? dit-il en gémissant.

— Il a donné un coup de pied dans la porte.

— Elle est cassée ! dit-il en sanglotant encore plus fort. Et les renards vont rentrer.

— On va la réparer, mon chéri. Calme-toi. Papa est sorti maintenant.

— Est-ce qu'il est parti pour toujours ?

— Non.

— Mais il a dit que si.

— Ce n'est pas vrai. Il va revenir. Tu verras.

Ellen parlait d'une voix apaisante, mais son regard était triste et effrayé.

— Jessica a attrapé un papillon ! cria John d'une voix aiguë.

Il se défit de l'étreinte d'Ellen en se tortillant, et tous les deux coururent jusque dans le jardin. Je ne compris pas pourquoi Ellen se sentait obligée de venir au secours d'un papillon, alors que ses propres ailes étaient cassées.

Épuisé par la dispute, je rampai jusqu'à mon coussin préféré pour passer la matinée à dormir. Un sommeil béni m'emporta rapidement dans le monde des esprits.

— Comment vas-tu, Salomon ?

Quand je vis le visage radieux de mon ange, je ravalai mes plaintes. Mon sentiment d'incompétence et la douleur dans mes oreilles se transformèrent en un flot d'étoiles brillantes qui apaisa ma confusion. C'était dur, mon ange le reconnut, mais il me prévint que les choses empireraient, et qu'entre les

périodes difficiles je devais d'abord m'occuper de me nourrir, de jouer et de devenir un chat plein de forces.

Revigoré, rempli d'un courage nouveau, je me réveillai à midi pour trouver le silence d'une maison vide. Je bâillai et m'étirai, puis marchai de pièce en pièce, la queue levée, m'attendant à trouver Ellen. Même Jessica avait disparu. Une assiette de pâtée se trouvait à sa place habituelle dans la cuisine et je mangeai presque tout, malgré l'étrange goût métallique. Lapin, disait la boîte. Lapin aromatisé au fer-blanc. Eh bien, c'était différent.

J'envisageai d'affronter la chatière, trop lourde pour mon petit corps et qui avait une fâcheuse tendance à se refermer sur ma queue. Je décidai de monter d'abord à l'étage et de chercher Ellen.

L'entrée était couverte de verre brisé, et la porte avait été réparée avec un morceau de carton et du gros scotch. La chambre de John était vide, tout comme la salle de bains, mais la porte de la chambre d'Ellen était fermée. Je restai assis devant à la fixer des yeux en essayant d'utiliser mon sens psi pour savoir si Ellen se trouvait à l'intérieur, mais apparemment non. Quelques miaulements ne donnèrent aucun résultat. Je dévalai donc les escaliers et sautai sur le rebord de la fenêtre du salon. À ma grande surprise, Ellen était là. Mes poils se hérissèrent, et ma queue se gonfla pour finir par ressembler à une brosse. La vision qui s'offrait à moi était extrêmement bizarre.

Ellen était à l'intérieur d'une porte argentée, pas plus grande que la chatière. Elle avait rapetissé jusqu'à faire la taille d'un moineau. Je la regardai fixement pendant de longues minutes sans bouger, de peur de subir le même sort. C'était elle, sans aucun doute. Elle avait les cheveux blonds et souriait, les yeux pleins de lumière. Je remarquai ensuite quelque chose qui me donna encore plus la chair de poule. Seule sa tête se trouvait dans l'embrasure argentée, le reste de son corps manquait. Effrayé, je regardai avec précaution derrière la petite porte, et il n'y avait rien ! Je tentai de toucher son nez avec le mien, mais un écran de verre était placé dans l'encadrement. Je m'assis, convaincu que je ne devais pas la quitter des yeux, et j'attendis qu'elle sorte.

J'entendis la chatière claquer, et Jessica entra avec un étourneau mort dans la gueule. Elle en déposa une moitié dans la cuisine et l'autre sous le canapé, avant de me voir perché là-haut à regarder Ellen dans la porte argentée.

— Pourquoi es-tu hérissé comme ça ? demanda-t-elle. Tu ressembles à un hérisson.

— Il est arrivé quelque chose de terrible à Ellen.

Très peu de chats parviennent à maîtriser l'art du rire. J'en étais bien incapable. Mais Jessica savait exactement comment retrousser ses babines, faire étinceler ses yeux et se rouler par terre comme si elle s'esclaffait.

— C'est une photo ! m'expliqua-t-elle. Ce n'est pas vraiment Ellen. C'est une image plate sur un morceau de quelque chose.

— Je ne comprends pas.

— Les humains en ont plein, dit-elle d'une voix lasse et méprisante. Tu ne les as jamais remarquées ? Regarde cette chouette hulotte toute plate sur le

mur. Et il y a des lapins plats affichés dans la chambre de John. Et un cheval plat en haut des escaliers. Je ne prends même plus la peine de les regarder.

Je regardai la chouette hulotte plate et fus un peu effrayé. J'en voulais à Jessica de s'être moquée de moi. Je me jetai sur elle depuis le rebord de la fenêtre, et nous nous battîmes par terre en poussant des cris. Elle me courut ensuite après, jusqu'à me faire grimper aux rideaux. Enfin entra Ellen, la vraie et pas la version aplatie. J'étais heureux de la voir, mais elle n'était pas heureuse de me voir en haut des rideaux. Le moment était mal choisi. Elle avait le contour des yeux rougi et son aura était sombre. Je voulais l'aimer, mais elle me chassa dans le jardin avec Jessica, et quelques minutes plus tard une moitié de l'étourneau vint nous rejoindre.

J'éprouvais de la haine envers Jessica pour m'avoir attiré des ennuis. La haine était un sentiment que je n'aurais pas dû ressentir. C'était mauvais. Ça me retournait l'estomac, me brouillait la vue et m'empêchait de communiquer avec mon ange. J'étais enveloppé de brouillard. Un brouillard terrestre. Un brouillard de haine. Je ne savais pas comment sortir de là.

Dans un tel environnement, je pourrais rapidement me couper de ma mission et devenir un vieux chat ennuyeux qui se contenterait de manger, dormir et survivre. Je m'engageai sur la route et contemplai la possibilité de partir. Mais partir implique de revenir, ce qui est encore plus difficile. Et humiliant, ajoutai-je pour moi-même en voyant la voiture revenir et Joe en sortir, l'air penaud, avant de se diriger à pas feutrés vers la maison, un bouquet de roses à la main.

L'huissier

Jessica détestait le facteur. Elle se comportait comme un chien de garde et restait allongée sous les buissons près de la porte d'entrée à l'attendre, prête à bondir sur ses lacets. Les jours de pluie, elle s'asseyait sur les marches, fixait de son regard menaçant la fente au milieu de la porte et, dès que le facteur y glissait le courrier et le faisait tomber sur le paillason, elle le déchiquetait à violents coups de griffes. Si Ellen ne venait pas la récupérer avant, Jessica prenait alors la pile de lambeaux pour sa litière. Sa fureur était très contagieuse. Ellen et Joe, et même le petit John, lui hurlaient dessus et elle filait à toute vitesse sous le canapé.

Elle avait rassemblé une collection privée de jouets là-dessous : une souris morte, une autre en peluche, un bonhomme en Lego bleu et jaune, un lacet et une portion de Vache qui rit chapardée sur la table de la cuisine.

Un matin, Jessica s'attaqua furieusement à une enveloppe kraft que Joe avait visiblement très envie de récupérer.

— Maudit chat ! gronda-t-il, tout rouge, en tenant la lettre déchiquetée entre deux doigts.

Comme d'habitude, il se tourna vers Ellen :

— Il fallait que tu choisisses un chat complètement taré comme elle, hein ? ajouta-t-il. Eh bien je te préviens, elle va finir à la SPA.

— Non, Joe, supplia Ellen. On a promis de s'occuper d'elle. Et puis, elle peut être mignonne de temps en temps.

— Mignonne ! Elle est affreuse. De toute façon, on n'a pas les moyens de nourrir un chat, et deux encore moins.

Ses mots me glacèrent. Je regardai Joe du rebord de fenêtre où j'étais assis à profiter du soleil matinal. Garder mon calme ne fut pas facile, mais j'y parvins, même lorsque j'entendis le redoutable nom de la SPA. Un peu plus tard, j'avançai à pas feutrés jusqu'au canapé et tentai de faire sortir Jessica en l'amadouant. Elle avait les yeux sombres et écarquillés, mais elle émergea et vint s'asseoir à côté de moi dans notre fauteuil préféré.

— Je t'aime, dis-je. Et Ellen t'aime aussi. Mais pourquoi déchires-tu toujours le courrier comme ça ?

Jessica répondit quelque chose de surprenant.

— Je ne déchire que les enveloppes en papier kraft. Ce sont des factures et elles mettent Joe de mauvaise humeur. En fait, il les déchire lui-même, je l'ai vu faire. Et il les cache à Ellen.

L'été touchait à sa fin, et les pommes tombaient bruyamment sur la pelouse. Ellen et John marchaient le long des haies pour récolter des mûres juteuses dans des sacs, et j'insistais pour les accompagner, la queue toujours dressée, bien droite.

— Comme un tuba, disait Ellen en riant tandis que je filais entre les herbes hautes.

Mais elle n'aimait pas que je la suive au magasin. Après mon voyage en camion, j'avais très peur des voitures et, si j'essayais de marcher avec Ellen le long de la grand-route, je finissais par paniquer et foncer dans des haies et des jardins que je ne connaissais pas. Je suivais Ellen partout. Je ne la lâchais pas des yeux. Parfois elle m'enfermait, et je m'asseyais à la fenêtre comme une sentinelle en attendant son retour.

Ellen changeait. Elle était souvent en colère, elle avait peur, et les disputes fréquentes avec Joe l'épuisaient. Mais elle recevait toujours mon amour avec joie, et les réserves de croquettes ne s'épuisaient pas. J'étais câliné, brossé, saupoudré de produit antipuces. Elle me donnait même des vitamines, et un œuf de temps en temps. Je me transformai en un matou au poil brillant.

L'hiver passa, et quand vint le printemps, j'étais devenu le chef. Jessica me draguait beaucoup. Elle me provoquait dans des courses folles, à travers les plants de framboisiers, jusque dans les branches du cerisier et sur le toit du garage. Nous nous accouplions partout, sur la pelouse du voisin, dans le potager, même au milieu de la route. Mais mon moment préféré fut le sèche-linge dans le cagibi, pendant que la machine tournait. Ellen ouvrit la porte et nous surprit. Nous nous figeâmes, le regard fixe, puis recommençâmes. Ellen comprit le message, sourit et nous laissa tranquilles.

Un mois plus tard environ, Jessica se mit à grossir, lourde de mes chatons.

Elle devint bientôt trop grosse pour passer sous le canapé. La grossesse lui calmait les nerfs. Ça calmait tout le monde, moi y compris. Jessica était satisfaite. Elle arrêta d'embêter le facteur et se créa un nouveau refuge sous le lit d'Ellen. Par une chaude nuit de juin, sans l'aide de personne, elle mit au monde trois chatons tout doux. Mes enfants. Ellen les mit immédiatement dans un panier qu'elle déplaça dans la cuisine, mais Jessica insista pour les ramener prudemment en haut un par un en les tenant dans sa gueule.

Regarder les jolis chatons et voir Jessica se transformer soudainement en une mère aimante et ronronnante constitue la dernière image heureuse dont je me souviens. La maison paraissait ensoleillée et paisible. Ellen et Joe s'entendaient bien, et John jouait joyeusement dans le jardin.

Puis vint le jour où l'huissier frappa à notre porte.

Je me sentais fragile car, quelques jours auparavant, Joe m'avait emmené chez le vétérinaire. Celui-ci m'avait endormi pour me faire quelque chose qui m'empêcherait de faire d'autres petits. C'était douloureux et humiliant, et après coup je me sentis déprimé, même si j'en comprenais la raison. Être un vrai matou me détournerait de ma mission première, que j'avais acceptée dans

le monde des esprits. J'avais promis d'aimer Ellen et de l'aider à traverser cette période difficile, mais si j'avais su à quel point cela se révélerait difficile, je ne me serais peut-être pas porté volontaire. Ellen m'avait d'abord laissé profiter de mon aventure avec Jessica. Elle avait voulu que la chatte connaisse les joies de la maternité, et que John voie les chatons naître et grandir.

C'était le rêve idéaliste d'Ellen.

En cette chaude journée de juin, dès l'aube, mon ange m'avait prévenu. Il m'avait montré la photo d'un homme en costume gris, dans un grand bâtiment dont la porte était surmontée de l'inscription « Tribunal de grande instance » gravée dans la pierre. L'homme avait inscrit le nom et l'adresse d'Ellen sur un formulaire. Puis il avait marqué une date, celle de ce jour-là. Celle du jour où il viendrait. Ellen n'était pas au courant. Sois là pour elle, Salomon. Reste calme et continue à ronronner.

Joe était sorti, et j'avais été obligé de rester assis toute la journée à guetter au lieu de me reposer après ce que m'avait fait le vétérinaire. Quand l'heure du déjeuner arriva, je n'en pouvais plus. Personne ne s'était présenté. Ellen était occupée dans le jardin tandis que John barbotait en poussant des petits cris dans un grand baquet sur la pelouse. Je finis par m'endormir, roulé en boule sur le perron ensoleillé.

Je rêvai que des abeilles bourdonnaient autour des fleurs, des hirondelles gazouillaient au-dessus de ma tête, et que les hautes herbes au bout de la pelouse étaient peuplées de sauterelles qui chantaient. Un bruit de pas lourds qui se rapprochaient me tira du pays des songes. J'ouvris un œil et vis une paire de chaussures brillantes sur le pas de la porte.

— Bonjour minou !

Une main d'homme se baissa pour me caresser. L'huissier !

Comparé à un tigre, un chat est tout petit. Inutile de faire semblant et d'attaquer les gens. Les chats doivent être subtils et malins.

J'affichai mon hostilité envers l'huissier en l'ignorant complètement, le regard fixé au loin, sans réagir à ses tentatives de caresses. Après ce qu'avait dit l'ange, j'étais surpris qu'il ne soit qu'un simple humain. Mais, ce jour-là, il agissait de façon diabolique.

Il avait le cou tout raide, le regard glacial et un cœur enfermé dans une boîte en métal. Je l'entendais tictaquer. L'huissier frappa à la porte.

Ellen ouvrit, portant dans ses bras John, enveloppé dans une serviette de bain bleue. Ses yeux innocents observèrent l'huissier d'un air interrogateur.

— C'est pour le double vitrage ? demanda-t-elle en souriant. Non, merci.

— Madame King ?

— Oui. C'est moi-même. Et voici John.

John ne semblait pas content, même si Ellen le secouait pour essayer de le faire rire. Son regard grave croisa le mien. Il savait. Il voyait clairement l'aura glacée et menaçante de l'huissier.

— Madame Ellen King ?

— Oui.

Son sourire s’effaçait de plus en plus.

— Et votre mari est M. Joseph King ?

— Oui ?

L’huissier montra une carte à Ellen.

— Je suis un huissier du tribunal de grande instance. J’ai un mandat m’autorisant à entrer dans votre propriété et à saisir des biens d’une valeur de dix-sept mille livres, équivalente à ce que votre mari doit à la banque.

Je vis l’aura d’Ellen se fendiller. C’était inquiétant. John choisit cet instant-là pour commencer à pleurer, ce qui énerva Ellen. Elle cria sur l’huissier, ses yeux pareils à deux brasiers bleus.

— Comment osez-vous venir ici et nous menacer ? Vous ne voyez pas que je suis une mère avec un enfant en bas âge ? Ce n’est pas moi qui suis endettée, c’est lui ! Je ne suis au courant de rien !

Je me faufilai jusque dans l’entrée et m’assis aux pieds d’Ellen, la fourrure gonflée pour me protéger. Comme j’aurais aimé être un chien ! Un berger allemand, ou un Rottweiler. C’était terrible de n’être capable que de ronronner quand on avait envie d’aboyer.

L’homme ne faisait que répéter froidement les mêmes paroles d’une voix monotone qui donnait l’impression d’une mélopée face à l’hystérie d’Ellen et aux pleurs de John. Étonnamment, ce fut lui qui la calma en lui passant ses petits bras potelés autour du cou.

— Maman, parle doucement.

Les jambes d’Ellen tremblaient. Les chaussures brillantes de l’huissier craquaient sur le paillason. Mon ange se tenait dans l’entrée, une épée d’or à la main, mais personne d’autre que moi ne pouvait le voir. Et Jessica remontait les escaliers à toute vitesse, encore un autre chaton dans la gueule.

— Ellen n’est pas obligée de le laisser entrer, Salomon, dit l’ange.

Pendant un instant, je me délectai de la lumière de saphir de ses yeux et savourai l’énergie qui émanait de l’épée d’or. Je me sentais heureux que l’ange se trouve ici dans notre maison et protège Ellen, heureux, puis triste à nouveau, anéanti à l’idée qu’Ellen soit incapable de le voir et qu’aucune de mes petites actions félines ne puisse la reconforter.

Les restrictions qu’impliquait ma condition de chat mortel me faisaient plus de mal que je ne pouvais le supporter. Dans la douleur de mon impuissance, je fis quelque chose de terrible. Devant mon ange. Je pris la fuite.

Plein d’un sentiment cuisant de honte, j’escaladai aussi haut que possible, au-dessus du mur du jardin, à travers le garage puis sur le toit. La queue basse, je montai sur les tuiles en rampant et m’assis contre la cheminée, le regard fixé au loin, au-delà des champs, en direction des collines bleu sombre. Je voulais retourner dans le monde des esprits. Voir l’ange m’avait perturbé, rendu nostalgique.

Le soleil chauffait les briques de la cheminée, et brûlait mon pelage noir et

brillant. J'avais les moustaches hypersensibles, et le bout de mes oreilles me cuisait. Moi, Salomon, j'avais échoué. Être un chat s'avérait trop difficile. Je trouvais parfois mon corps noir et lustré agréable, lorsqu'il montait ou descendait les marches à toute allure, s'affalait avec béatitude dans un fauteuil, ou qu'Ellen me caressait. Mais, intérieurement, je possédais une grande âme léonine brillante, trop grande pour rentrer dans le corps d'un petit chat noir.

Lorsque j'entendis la voiture de Joe s'arrêter devant la maison dans un crissement de pneus, je me redressai avec inquiétude. Il en sortit et claqua la porte en faisant voler des particules de rouille. Il lança en passant un regard noir, sourcils froncés, à la limousine brillante de l'huissier. Son aura était violette.

Quand il fut à l'intérieur, un silence menaçant s'installa. On n'entendait pas un murmure.

— Regarde ce chat sur le toit !

— Peut-être qu'il n'arrive plus à descendre.

Un groupe d'enfants qui me caressaient souvent revenait de l'école. À cet instant, j'avais grandement besoin de leur amour, et je fus tenté de redescendre. Mais la porte d'entrée s'ouvrit et Joe apparut, semblable à une bombe qui n'aurait pas encore explosé. L'huissier était avec lui, et Ellen se tenait à côté, les épaules voûtées. Elle tenait toujours la serviette de John dans ses mains et la tordait en formant une corde.

— Nous attendons votre règlement d'ici sept jours, dit l'huissier en tendant un papier blanc à Joe, qui le donna à Ellen d'un geste brusque.

— TOI, tu ferais mieux de le prendre.

Le TOI résonnait de haine. Joe était au bord de l'éruption. Comme je m'y attendais, dès que l'huissier fut parti, les cris éclatèrent.

— TOI, rentre à l'intérieur !

— Ce n'est pas ma faute ! hurla Ellen.

La porte se referma dans un claquement. Je me rapprochai doucement de la cheminée et passai du côté qui se trouvait à l'ombre. J'avais toujours eu peur du tonnerre, et à présent il grondait dans la maison. Même le toit tremblait. Des gens s'arrêtèrent dans la rue pour écouter, tournant leurs visages effrayés vers chez nous.

— Le voilà qui recommence.

— Pauvre petite. Je ne sais pas comment elle peut le supporter, en plus avec son joli bébé.

Je m'inquiétais en pensant au petit John à l'intérieur. Peut-être aurais-je dû aller dans sa chambre pour lui donner un peu d'amour. Et la pauvre Jessica. Comme elle s'était montrée sage en mettant ses petits au monde sous le lit. Ellen les avait déplacés deux fois, et Jessica les avait ramenés un par un avec détermination. Quel cran ! Durant ma veille solitaire sur le toit, je l'imaginai tapie là-dessous à allaiter mes petits et les rassurer. Elle avait besoin de nourriture supplémentaire et de soutien à ce moment-là. Peut-être devais-je

attraper une souris et la lui ramener. Le soleil prenait une couleur d'ambre. Il devait être plus ou moins l'heure du thé.

— Ce chat est toujours perché là-haut.

— S'il ne descend pas avant la tombée de la nuit, je vais frapper à leur porte.

Les deux femmes continuèrent leur chemin, suivies par un chien à l'air orgueilleux. Ma contemplation des collines bleues m'amena à rêver plutôt qu'à m'inquiéter. Dans mon état de méditation, je me rappelai le paradis, et soudain je m'y trouvai de nouveau en esprit, assis sur des coussins d'herbe chatoyants à ronronner en produisant des millions d'étoiles, que je reprenais ensuite. Des étoiles de force. De l'amour dont j'allais avoir besoin. Et chacune d'entre elles était pour Ellen.

Le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait me ramena sur terre. Joe s'en allait, une fois de plus. Il jetait des livres et des vêtements dans la voiture, une paire de bottes et une bouilloire. Je ne voyais pas Ellen. Il n'y avait aucun bruit. Je n'entendais pas John pleurer, ni Jessica miauler.

La voiture refusait de démarrer.

Joe resta assis à rager en tournant la clef encore et encore, mais le contact ne se faisait pas. J'avais peur qu'il ne rentre et se défoule sur Ellen.

Il finit par se mettre à pousser lui-même l'automobile. Les rideaux remuaient derrière les fenêtres, mais personne ne vint l'aider. Le véhicule prenait de la vitesse en descendant l'impasse, et Joe courait lourdement derrière. La colère enflamme vraiment les humains et les dote d'une force physique improbable. Dans un fouillis de jambes et de coudes, Joe rattrapa la voiture et sauta sur le siège du conducteur. Le moteur démarra dans une détonation et la voiture rugit jusqu'en bas de la route, tourna, fit marche arrière encore plus vite, puis disparut enfin, décolla presque, en direction de l'autoroute.

La première personne qui ouvrit sa porte fut Sue-d'à-côté. Je me dépêchai de descendre du toit pour être avec elle quand elle frappa chez Ellen. Les jambes de Sue étaient vêtues d'un jean et ses pieds chaussés de chaussons roses molletonnés. Nous restâmes tous les deux à regarder fixement la porte, comme si cela pouvait la forcer à s'ouvrir. Les poils de ma queue commencèrent à se hérissier tant l'angoisse me prenait. C'était gênant.

— Salomon, quelle belle queue touffue !

Sue avait la voix douce et très rassurante. Elle se pencha pour me caresser, mais je ne parvins pas à me concentrer pour réagir. Le silence qui baignait la maison me faisait froid dans le dos.

« Et s'il avait tué Ellen », pensai-je.

Sue cria par la fente de la boîte aux lettres qui se trouvait sur la porte.

— Ellen ! C'est Sue-d'à-côté. Est-ce que tout va bien ?

Nous attendîmes en tendant l'oreille. Enfin, il y eut un bruit à l'intérieur, un tintement de verre, et Ellen ouvrit lentement à la porte. Elle resta sur le seuil, tremblante, à nous regarder de bas en haut, les yeux pareils à des trous

de souris.

— Ça va, dit-elle dans un soupir en forçant son visage fatigué à sourire d'un air de défi. Et je suis bien contente qu'il soit parti !

— Est-ce que John va bien ?

— Oui, ça va. C'est incroyable, mais il a dormi pendant tout ce temps.

— Est-ce qu'il t'a fait du mal ?

— Pas physiquement. Il a menacé de nous tuer tous les deux. Mais il adore John. Il n'oserait pas lever la main sur lui. C'est moi. Il me tient responsable de tout.

Des sanglots montèrent du fond de ses entrailles. Sue la guida jusqu'à un fauteuil pendant que j'allais et venais sur la pointe des pattes, la queue dressée de façon déplacée. Sue était en train de réconforter Ellen, et je filai à l'étage pour voir comment allait Jessica.

Un ronronnement général émanait de sous le lit où elle était allongée. Les trois chatons étaient vigoureusement en lui malaxant énergiquement le ventre de leurs petites pattes roses. Leurs têtes ressemblaient à des galets mouillés munis de bourgeons en guise d'oreilles, et d'yeux tout serrés. Il y en avait deux entièrement noirs, et le troisième était comme moi, avec des pattes blanches et le bout du nez blanc.

Les humains ont de la chance de pouvoir pleurer. Les chats n'en sont pas capables. Mais, en cet instant, j'aurais pu pleurer, submergé que j'étais d'amour et de fierté paternelle. J'étais devenu papa, les chatons auraient besoin de moi. Il y avait tant à leur apprendre, et j'avais hâte de leur poser des questions sur le monde des esprits tant que leurs souvenirs étaient encore frais. Mes beaux enfants. Je me sentais flatté.

— Sors de là, Salomon, grogna Jessica.

Mais elle était trop heureuse pour paraître féroce. Elle resta allongée à ronronner, les yeux à demi fermés, profitant de ce moment où elle nourrissait mes chatons. Je me retirai respectueusement.

La porte de la chambre de John était ouverte. Il dormait, tellement immobile qu'il semblait fait de marbre. Je m'assis près du petit lit et ronronnai en admirant la brume de lumière blanche qui entourait l'enfant endormi. Elle était particulièrement intense à la tête du lit, et en me concentrant très fort je distinguai le miroitement d'un ange qui veillait sur John.

Une fois de plus, je quittai mon corps de chat terrestre et vis où se trouvait John dans son rêve. Il jouait dans un pré avec un ballon bleu au bout d'un fil, et tout autour de lui, des fleurs de lumière étincelaient et scintillaient dans l'herbe. Avec lui se trouvait un vieil homme au visage doux et rond et aux mains délicates, au regard rayonnant qui brillait quand John courait vers lui en riant. John semblait si différent du bébé sérieux et souvent agité qu'il était sur Terre. Dans ses rêves, il semblait insouciant et radieux.

Ellen me trouva endormi dans le lit de John.

— Tu ne devrais pas rester ici, Salomon, dit-elle avant de me soulever doucement.

Elle ne pouvait pas se fâcher contre moi quand je me mettais à ronronner, pelotonné contre elle, et que je la regardais attentivement dans les yeux.

— Mon cher Salomon, ajouta-t-elle en m'emmenant près de la fenêtre.

Nous restâmes là à admirer le jardin, baigné dans la lumière vespérale couleur corail et peuplé de merles. Une odeur de foin fraîchement coupé nous arrivait des champs, et la lime du solstice se levait à l'est.

— Cela fait un an que tu es arrivé, dit Ellen. Joyeux anniversaire, Salomon.

Des larmes se mirent à couler sur ses joues déjà rouges d'avoir pleuré.

Je voulais lui dire à quel point j'aimais cette maison lumineuse, et lui faire part de ma gratitude d'avoir un tel foyer. Les pierres chauffées par le soleil et l'herbe tendre de la pelouse, le cerisier, les gentilles personnes qui me caressaient en passant. La chatière et le magnifique escalier, la cuisine pleine de vapeur parfumée, les coins tranquilles où j'adorais m'asseoir. Et, par-dessus tout, mon fauteuil préféré avec le coussin mordoré. Je voulais dire comme je trouvais triste que Joe ait détruit encore une autre porte, et cassé la porcelaine d'Ellen. Mais la maison tenait bon. Elle avait été construite sur un ancien champ de blé, et l'esprit du blé habitait toujours les murs. Elle était remplie de l'amour d'Ellen et des jeux de John, et à présent mes beaux chatons ronronnaient à l'étage. Quoi que Joe puisse faire, la maison resterait une bonne chose. J'avais vécu deux vies déjà sur Terre, et c'était chez moi.

Ces pensées intensifièrent mes ronronnements ce soir-là, pendant le coucher de soleil avec Ellen.

Malheureusement, elle ne pouvait pas les interpréter, mais je comprenais la langue qu'elle parlait, et ce qu'elle me dit alors me stupéfia.

— Nous allons devoir vendre la maison, Salomon, fit-elle en sanglotant. Nous allons partir, et je ne sais même pas si nous pourrons te garder.

Le départ

Je n'avais aucune envie de partager l'affreux panier de transport avec Jessica. Joe l'avait attrapée par la peau du cou, fourrée à l'intérieur puis il avait claqué la porte avant qu'elle ait eu le temps de faire marche arrière. Jessica était douée en marche arrière. À présent, elle se trouvait dans une cage. Elle se retourna et regarda tout le monde avec ses beaux yeux désespérés. Je m'assis à côté du panier et l'embrassai à travers les barres de fer rigides en essayant de l'apaiser, mais elle refusait de se calmer. Elle était effrayée et avait le cœur brisé. Ses trois adorables chatons avaient disparu la veille dans le même panier, que Joe avait rapporté vide.

Nous ignorions ce qui se passait. Nous avions passé la journée assis sur le mur du jardin à regarder deux hommes sortir des meubles de la maison. Ils avaient chargé le piano d'Ellen, le canapé, le tapis confortable qui se trouvait devant la cheminée et notre fauteuil préféré dans un camion, et bientôt notre jolie maison se trouva vide. Jessica et moi nous étions faufilez à l'intérieur pour faire un tour dans les pièces vides et à l'étage, où nous nous étions amusés si joyeusement. Nous avions la queue basse et les yeux agrandis d'inquiétude.

Ellen courut jusqu'au camion et saisit le coussin ; en velours mordoré posé sur un des fauteuils.

— Il a été fabriqué par ma mère, dit-elle d'une voix farouche aux deux hommes. Et je ne vous laisserai pas le prendre. Arrêtez-moi si ça vous chante.

Elle leva le menton et leur jeta un regard noir. L'un d'eux haussa simplement les épaules.

— Laisse-la le garder, dit-il. Ce n'est qu'un coussin.

Et, d'un geste du bras, il referma l'arrière du véhicule avant de prendre place sur le siège du conducteur.

Ellen resta sur la pelouse, le coussin serré contre elle, et regarda le camion s'éloigner en laissant les larmes couler sur ses joues. Joe se tenait dans l'embrasure de la porte, le regard assombri par la colère et les bras croisés sur la poitrine. Il poussa un juron d'une voix grondante en direction du camion.

— Ne commence pas, dit Ellen.

— Toi, ne commence pas !

Je voyais bien qu'il faisait un effort pour se contrôler. L'air autour de lui vibrait de sa fureur. Tout au centre de ce nuage noir se trouvait une douleur brûlante. Elle faisait souffrir Joe, et ferait souffrir Ellen. J'étais partagé entre rester avec Jessica, réconforter Ellen et calmer Joe ; je choisis Joe. Tout d'abord, je m'imaginai entouré d'étoiles guérisseuses scintillantes, puis je

courus jusqu'à lui la queue dressée et ronronnai aussi fort que possible.

— Oh, Salomon.

Il se baissa et me prit dans ses bras. Je m'appuyai contre sa poitrine et le regardai dans les yeux. Il se passa alors quelque chose de magique. De grosses larmes se mirent à rouler le long de ses joues pour tomber sur mon pelage, et le nuage de colère fut emporté à travers le jardin et par-dessus les toits.

Je m'attendais à être récompensé par une boîte de sardines ou un long câlin, mais il m'emmena jusqu'au panier à l'intérieur duquel Jessica déchiquetait le tapis. Joe parvint tant bien que mal à m'y faire entrer avec elle et referma la porte avant que je puisse me retourner. Il souleva ensuite le panier, le mit sur le siège arrière de la voiture et claqua la portière.

Il se passait quelque chose de terrible. Nous allions certainement nous mettre en route pour nous rendre chez le vétérinaire ou à la SPA. Je m'assis, coincé contre la porte de la cage. Les étoiles guérisseuses avaient disparu et je me sentais pris au piège.

Ellen attacha John dans le siège bébé avant de rejoindre Sue-d'à-côté qui observait les préparatifs.

— Au revoir, Salomon et Jessica, disait-elle. Au revoir, John.

Puis elles s'enlacèrent et pleurèrent chacune sur l'épaule de l'autre. Pourquoi est-ce que tout le monde pleurait ? me demandai-je. C'était une belle journée dorée, et les premières feuilles d'automne tombaient en flottant du cerisier. Nous aurions dû être dehors à jouer avec au soleil.

Joe s'assit derrière le volant, et Ellen s'installa à côté de lui en serrant toujours le coussin contre elle.

— On est partis, dit-elle courageusement en essayant de sourire. Restez sages, les chats. Nous commençons un long voyage.

Dès que la voiture recula dans l'allée et s'engagea sur la route, Jessica se mit à miauler et refusa de s'arrêter. En ce qui me concernait, je me serais contenté de rester calmement assis puisqu'il n'y avait pas d'issue, mais j'étais tellement perturbé par la détresse de Jessica que je me mis à miauler avec elle.

— Ils ne peuvent pas continuer comme ça pendant trois cents kilomètres, dit Joe.

Il conduisait très vite, et avec détermination. Nous nous retrouvâmes rapidement sur l'autoroute, avec des poids lourds qui passaient à côté de nous dans un bruit de tonnerre, et j'étais si terrifié que je commençai à perdre des poils, surtout là où ils frottaient contre les barreaux. Je me souvins de mon long trajet sous le camion huileux.

Les humains semblaient gâcher leur vie. Si j'avais été un chat sauvage, je serais resté au même endroit pour toujours et j'aurais appris à le connaître. Je me serais fait un magnifique nid dans une haie, je l'aurais rendu confortable, et j'y aurais vécu heureux, au soleil.

John s'était endormi dans son siège bébé. Je voyais sa petite joue dodue de profil et sa main posée sur le ventre de son nounours. Il paraissait paisible, tout comme sa peluche dont les yeux brillaient en me regardant, comme

toujours. Je me dis qu'ils avaient : tout compris en acceptant ce qui leur arrivait, et j'essayai de me calmer. Ellen se retourna et me regarda dans les yeux.

— Ne t'inquiète pas, Salomon, dit-elle. Je vais m'occuper de toi.

Je finis alors par réussir à m'assoupir, mais les mialements incessants de Jessica me donnaient la migraine. Je fermai les yeux. Lorsque je les rouvris, tout avait changé. Nous nous trouvions sur une route plus tranquille et serpentons entre les collines et les rochers couverts de bruyère et d'ajoncs. Je sentais l'odeur des fougères et des moutons. Nous étions dans la voiture depuis des heures et des heures, et il pleuvait des cordes. Les gouttes nous frappaient de tous les côtés et des nuages de brume qui défilaient par la fenêtre, épais et blancs, dissimulaient tout.

— Je n'y vois absolument rien, grognait Joe.

Parfois, il ajoutait :

— Je vais étrangler ce chat.

Jessica s'en fichait. Elle avait réduit le tapis à une boule de fils et un tas de peluches, uriné dessus, et ses pattes étaient maintenant toutes rouges et irritées. Elle continuait de pleurer, encore et encore, et j'étais impuissant à la reconforter.

Elle et moi étions des chats des villes. Nous avions tous deux grandi dans des lotissements avec des murs et des jardins carrés, le bruit des radios et des enfants et des tondeuses à gazon. Lorsque Joe arrêta enfin la voiture et éteignit le moteur, le calme, les odeurs sauvages et la pluie déchaînée de la campagne nous électrifèrent. C'en était même palpitant.

— Nous y voilà, dit Ellen. C'est ici. *Home sweet home*.

— Si seulement, marmonna Joe.

Je me redressai et tentai de m'étirer en me cognant la tête contre le toit de la cage. Près de la voiture se trouvait une maison étrange munie d'une porte couleur crème. Elle était sur des roues, comme une automobile.

— Je ne veux pas habiter dans cette caravane merdique, gémit-il.

Ellen, elle, restait enjouée et parlait d'une voix gaie en réveillant John.

— Allez, ce sera super. On pourra l'arranger. Laissons déjà ces pauvres chats sortir. Nous allons les mettre dans la chambre du fond et leur enduire les pattes de beurre.

La portière de la voiture était ouverte, et la pluie entraînait à flots. Ellen courut mettre notre panier de voyage à l'intérieur. La caravane sentait le plastique, et il y faisait un froid glacial. Elle nous emmena dans une chambre minuscule, ferma la porte et nous laissa sortir. Jessica rampa sous le lit, mais j'étais heureux de me blottir dans les bras d'Ellen. Elle s'assit sur le lit avec moi et nous regardâmes ensemble le brouillard tourbillonner par la fenêtre.

— Nous sommes en Cornouailles, Salomon, me dit-elle. Et ça va être merveilleux, tu verras. Te voilà devenu un chat celtique maintenant.

Elle me caressa partout en lissant mon pelage ébouriffé, puis me passa du beurre sur les pattes, posa un bol d'eau par terre ainsi qu'une assiette de notre

nourriture pour chat préférée.

— Restez là, tous les deux, et quand nous aurons déchargé la voiture et que la pluie aura cessé, vous pourrez partir explorer.

Jessica resta sous le lit, mais j'allai m'asseoir au-dessus d'un placard à côté de la fenêtre et me mis à lécher le beurre de mes pattes en regardant Ellen et Joe vider leurs affaires du coffre. Je n'aimais pas l'atmosphère de la caravane. Il y faisait humide et elle bougeait tout le temps, surtout quand Joe marchait et que John courait d'une pièce à l'autre en poussant des cris aigus d'excitation. Je ne m'y sentais pas à l'abri et n'avais pas du tout l'impression d'être chez moi. Je me résolus à sortir chercher un meilleur endroit dès qu'il s'arrêterait de pleuvoir.

Plus tard dans la soirée, on nous permit de nous aventurer hors de la chambre, mais la porte qui ouvrait sur l'extérieur resta solidement fermée. J'effectuai un tour d'inspection complet, la queue élégamment dressée. Il n'y avait pas d'escalier, ni d'endroit où jouer, pas de chatière ni de canapé. Mais je trouvai un large rebord de fenêtre, et m'y allongeai. Jessica refusait de s'intéresser à notre nouvelle maison. Elle se déplaçait sournoisement et tendait le cou pour regarder à l'intérieur des minuscules pièces et des placards. Elle se mit ensuite à gratter à la porte d'entrée en miaulant.

— Ne la laisse pas sortir, cria Ellen depuis la chambre où elle mettait John au lit.

Le petit était en train de pleurer.

— Je n'aime pas ici maman. Je veux rentrer à notre maison d'avant.

— Tu ne peux pas, mon chéri. Ce n'est plus notre maison, maintenant.

— Mais pourquoi, maman ?

Ellen continua de lui expliquer, mais il ne voulait pas se calmer. Je sautai donc sur son lit et m'allongeai près de lui en ronronnant.

— Regarde, Salomon est là, et il va bien, dit Ellen.

Je n'allais pas bien. Moi aussi, je voulais retourner dans notre maison d'avant. Le manque se manifesta d'abord par une petite douleur dans mon cœur, mais je ne laissai pas John s'en apercevoir. Je me blottis sur son oreiller et fis semblant de m'endormir jusqu'à ce qu'il s'arrête de pleurer et se pelotonne dans son nouveau lit.

— Un de fait, il en reste deux, dit Ellen d'une voix lasse. Maintenant, c'est au tour de Jessica.

J'observai avec stupéfaction l'aura d'Ellen s'emplir d'étoiles et vis miroiter la brume lumineuse d'un ange à ses côtés. En cet instant, je me sentis fier d'être son chat. Ellen possédait une façon particulière et tendre de soigner et calmer toute créature en détresse. Je me rappelais les fois où, enfant, elle avait agi de la sorte. Les anges l'entouraient déjà. À présent, je me rapprochai et me baignai dans cette énergie comme dans la lumière du soleil.

Ellen réussit à détourner Jessica de la porte en l'amadouant, la prit dans ses bras et l'assit sur le coussin de velours mordoré sans s'arrêter de la caresser et lui parler d'une voix basse envoûtante.

— Tout va bien, Jessica, ma belle. C'est ta nouvelle maison et tout ira bien. Tes jolis chatons sont partis vivre dans des foyers accueillants. Oui, je sais qu'ils te manquent, ma belle.

Jessica l'écoutait, son regard fatigué fixé sur le visage d'Ellen. Son pelage retrouvait progressivement son lustre sous les douces caresses d'Ellen. Elle commença même à ronronner, bien que ce ne fût pas sa spécialité.

— C'est un tranquilisant, Jessica, dit Ellen en lui montrant un petit cachet blanc et brillant. Ça ne te fera pas de mal mais ça t'aidera à dormir, et tu te sentiras mieux après. Demain matin, toi et Salomon pourrez partir explorer les lieux.

Ellen trempa le cachet dans le beurre, et Jessica ouvrit sa gueule rose, comme un oisillon. D'un mouvement rapide, Ellen déposa le médicament au fond de sa gorge et tint ses mâchoires bien fermées, tout en lui caressant le cou. Je vis Jessica déglutir. Elle devint silencieuse et molle et s'allongea sur le coussin.

— Ouf, soupira Joe. C'est un miracle. J'ai failli balancer ce chat hors de la voiture aujourd'hui.

— Ne lui envoie pas ces ondes pleines de colère, Joe, répondit Ellen en continuant de caresser Jessica endormie. Et ne l'appelle pas « ce chat ».

Elle me regarda.

— Tu n'as pas besoin d'un tranquilisant, Salomon, si ?

Je roulai sur le dos, tendis mes pattes en l'air et tournai la tête vers elle d'un air effronté.

— Non, ajouta-t-elle. Apparemment pas.

L'ange resta avec nous toute la nuit dans la caravane grinçante, tandis que la pluie s'abattait sur le toit dans un bruit tonitruant et cinglait les vitres. Je commençai à m'assoupir tout en essayant d'accepter ce grand changement dans nos vies. Je me demandais comment nous allions pouvoir nous habituer à vivre dans ce camping-car exigü et cet environnement inconnu, et je m'inquiétais pour Joe. Qu'arriverait-il s'il perdait son sang-froid ? Dans cette habitation fragile où les verres s'entrechoquaient dès que quelqu'un faisait un pas, il n'y avait pas la place pour son ego démesuré.

La nuit était dense et profonde au-dehors. Pas de lumière de réverbères orange comme nous en avons l'habitude. Mais, quelques heures plus tard, la pluie cessa et, lorsque je passai la tête entre les drôles de petits rideaux, je vis des étoiles brillantes dans le ciel et restai à observer l'univers en parlant à mon ange.

— Il ne faut pas que tu essaies de partir, Salomon. Ellen va tant avoir besoin de toi. Les temps seront difficiles, mais tu dois rester.

Il continua de répéter ces mots et, le matin suivant, j'étais décidé à rester et m'accommoder au mieux de la situation.

Cependant, ce jour-là, j'eus un terrible choc.

J'étais le seul à m'être réveillé et me trouvais assis sur le rebord de la fenêtre, sous le soleil matinal. Je voulais découvrir le jardin et tenter de

comprendre où nous étions. La caravane reposait contre une haute haie couverte de plantes sauvages et de ronces, impossible de voir ce qu'il y avait de l'autre côté. À l'avant s'étendait un espace verdoyant avec d'autres caravanes.

Soudain, j'aperçus quelque chose de terrifiant. Je me redressai vivement et ma queue commença à se hérissier. Les poils se dressèrent le long de mon dos et de ma nuque, mon cœur se mit à battre, et je me retins peut-être même de respirer.

Sur le large chemin qui menait à la caravane avançait le chien le plus énorme et effroyable que j'avais jamais vu. Il tirait un petit homme qui tenait une laisse de ses deux mains, penché en arrière, et dont le visage et l'aura étaient tous deux cramoisés.

L'énorme chien avait les yeux luisants, et je l'entendais renifler et grogner et faire claquer ses griffes le long de la route. Il trotta jusqu'à la voiture de Joe et leva sa grosse patte pour uriner sur le pneu. Puis il releva la tête, m'aperçut derrière la fenêtre et se jeta sur la caravane en beuglant et en aboyant. Le véhicule tout entier s'ébranla sous sa force. J'étais pétrifié.

Dans notre ancienne maison, nous avions un jardin à l'avant avec une barrière et un portail blanc en fer qui maintenait à l'écart les chiens de passage. Ici, tout était ouvert. Comment allais-je jamais pouvoir sortir avec ce chien dans les parages ? Je n'étais qu'un jeune chat. J'avais besoin de place pour jouer et partir en exploration. La promesse que j'avais faite à l'ange de rester semblait à présent une épreuve insurmontable.

Mes poils hérissés retombaient lentement tandis que je restais tapi devant la vitre. Cette fois-ci, j'observai les alentours d'un regard neuf. Je cherchai les échappatoires et les refuges en hauteur, notai les maisons au loin et la longue route courbe qui longeait la colline. Je prévoyais ma fuite.

Le chien

Il n'y avait aucun signe du chien lorsque Joe ouvrit la porte et nous laissa sortir au soleil. Jessica ne s'attarda pas et traversa l'étendue d'herbe mouillée à toute allure, la queue tordue comme un cheval de course. Elle plongea dans l'épaisse haie et disparut.

— C'est la dernière fois qu'on la voit, dit Joe d'un ton suffisant.

— Elle reviendra, répliqua Ellen. Elle a juste besoin de voir où elle est.

Comme je prenais plus de précautions, Ellen me prit et m'emmena, ce que j'appréciai beaucoup, John nous suivit à pas hésitants, ses petites jambes protégées par des bottes de caoutchouc bleues. Nous laissâmes Joe assis sur les marches de la caravane à s'enfiler sa canette de bière et partîmes faire le tour du campement. Depuis l'épaule d'Ellen, je voyais par-dessus la haie un taillis d'érables à l'intérieur duquel se trouvaient des passages secrets tortueux et un monticule de terre percé de trous gigantesques qui me donnaient froid dans le dos. Quelle espèce de créature pouvait bien vivre dans de si gros tunnels noirs ?

Les oiseaux étaient différents ici. Il y avait des pies bruyantes et des choucas, et le ciel grouillait de mouettes grises et blanches qui ouvraient leurs becs orange et plongeaient dans tous les sens en hurlant comme des sirènes de police.

Ellen s'arrêta pour saluer une femme qui étendait son linge à côté de sa caravane. Elle avait des coudes bruns épais, un rire rassurant, et des yeux qui brillaient comme ceux d'un ange. Elle s'extasia devant John, et devant moi.

— Ah la la, comme il est mignon ! J'adore les chats.

Elle s'approcha tout près d'Ellen et mit son visage ridé en face du mien. Nos nez se touchèrent. Sue-d'à-côté, pensai-je, sauf qu'elle avait un autre prénom : Pam. Pam-d'à-côté. Une bonne personne chez qui fuguer, décidai-je. Pendant l'intégralité de notre balade, je continuai à chercher les issues et les cachettes potentielles, les trous dans la haie, les boîtes sous les caravanes et les perchoirs dans les arbres.

— Où habite le propriétaire du terrain ? demanda Ellen.

Pam indiqua une ouverture dans la haie par laquelle le large chemin passait au champ d'à côté.

— Par là, vous remontez la pente jusqu'au bout. Il a une grande maison avec un jardin. Mais faites attention au chien. Avec moi, ça va, mais, avec les gens qu'il ne connaît pas, on ne sait jamais.

— Il est en liberté ? demanda Ellen.

— Non, il est enfermé dans le jardin. Mais parfois il s'échappe et Nick

n'arrive pas à le contrôler, le chien est plus gros que lui. Oh, qu'est-ce que je rigole quand je le vois essayer de le promener. À un cheval de trait qu'il ressemble, il a des pattes énormes.

Je ne compris pas tout ce qu'avait dit Pam, mais je saisis le mot chien et commençai à me sentir mal à l'aise. Ellen m'emmena en direction de la maison avec le jardin clos, et je me crispai. Dans le mur se trouvait un portail noir en fer décoré de motifs en arabesques. Je le fixai du regard. Je sentais sa présence et son odeur. Le chien.

— Qu'est-ce que tu as, Salomon ? demanda Ellen en me serrant un peu plus contre elle.

— Gros chien maman, regarde ! cria John au moment où l'animal apparut derrière la grille.

Il n'aboya pas. Il se contenta de prendre un air menaçant.

Je fis alors quelque chose de terrible. Dans ma lutte pour m'échapper, je griffai l'épaule nue d'Ellen, avant de retraverser l'étendue d'herbe dans le sens inverse en courant plus vite que jamais. Le chien aboyait. Je me trouvais au milieu d'un grand espace, sans nulle part où me cacher. Je détalai en trombe par l'ouverture dans la haie. Laquelle de ces caravanes était la nôtre ? Je l'ignorais. La seule solution était de plonger dans la haie.

En Cornouailles, les haies sont faites de pierres, et il me fut facile de grimper au milieu des ronces et des orties, puis à l'abri parmi les branches d'une aubépine qui poussait sur le muret. L'exercice s'avéra délicat et épineux, mais je m'enfonçai loin dans les branches et restai assis à écouter les battements rapides de mon cœur. Le chien aboyait toujours au loin, et John hurlait. Depuis ma cachette, je regardai Ellen revenir en le portant dans ses bras et lui parler doucement comme elle savait le faire.

Passer la journée dans un arbre plein d'épines ne me disait rien. Le silence se fit, et je réfléchis aux choix qui s'offraient à moi. Je goûtai tout d'abord une des baies rouges qui se trouvaient devant moi : c'était dégoûtant. Un chat pourrait facilement se trouver mal installé et avoir faim s'il restait coincé là toute la journée. La belle maison que nous avions quittée me manquait, et j'avais le vague à l'âme.

Ellen m'appelait en tapant sur le bol à croquettes comme elle en avait l'habitude. Je finis par descendre en me faufilant et rampai sur le ventre le long du mur en suivant un tunnel qu'une autre créature avait eu la bonne idée de frayer parmi les hautes herbes. J'atteignis enfin la caravane. La porte était ouverte, je bondis à l'intérieur, la queue à nouveau toute dressée.

Jessica était de retour et se préparait un coin pour elle dans le placard sous les sièges. Elle avait déjà ramené une souris morte là-dedans, une chaussette appartenant à Ellen et une portion de Vache qui rit. Pour une fois, elle était contente de me voir.

— Pff, souffla-t-elle quand je lui parlai du chien. Je peux lui régler son compte. Ne sois pas une telle mauviette, Salomon.

— Tu n'as pas vu à quel point il est gros, dis-je.

— Pff, répliqua Jessica avant de bâiller avec mépris. Ce n'est rien pour moi, les chiens.

Nous nous allongeâmes sur le rebord ensoleillé de la fenêtre pour dormir.

Le calme ne régnait pas dans la caravane, avec John qui sautait dans tous les sens sur les sièges et jetait ses jouets partout. Dehors sur les marches, Joe percevait des trous dans la porte pour nous installer une chatière. Ellen devenait de plus en plus stressée au fur et à mesure qu'elle essayait de débarrer les cartons. Je regardai les griffures rouges sur son épaule d'un air coupable. Elle m'avait pardonné, mais j'étais toujours ennuyé. Et Jessica m'avait traité de mauviette.

Peu de temps après, Joe se mit à crier sur John et à s'énervier contre la porte d'entrée. Il y avait fait un trou, et une fois la chatière sortie de sa boîte, il s'était aperçu qu'elle ne rentrait pas.

Tendu, je l'observai se débattre avec le matériel. Soudain il jeta la chatière sous la caravane.

— Camelote merdique, grogna-t-il en envoyant valser sa boîte à outils qui tomba dans l'herbe avec fracas.

Des vis et des clous s'éparpillèrent un peu partout. Jessica disparut dans son placard et John courut jusqu'à Ellen pour s'accrocher à ses jambes. Le visage d'Ellen se crispa. Je savais qu'elle n'osait pas parler dans ces moments-là. Quoi qu'elle dise, même des mots gentils, elle irriterait Joe. Coincé sur le rebord de la fenêtre, je fermai à demi les yeux et fis semblant d'être un Bouddha pour montrer l'exemple d'une attitude paisible.

Tout en portant John qui s'accrochait à présent à son cou, Ellen ouvrit le frigo de son autre main et en sortit une des grandes canettes de bière noir et or que Joe aimait bien. Elle la lui tendit en silence. Il la prit et s'appuya contre la voiture en tournant le dos à tout le monde.

— Viens, on a besoin d'être un peu dehors.

Ellen descendit les marches avec John et tira son tracteur en plastique de sous la caravane. Je les suivis la queue dressée et m'assis sur le chemin tiède et bien sec pendant que John faisait des allers-retours en pédalant.

C'est alors qu'apparut le chien. Il avançait sur le chemin d'un pas tranquille, tout seul. Il ne nous avait pas encore vus. Je me figeai en sachant qu'au moindre mouvement il m'apercevrait et m'attaquerait, ce qui mettrait également John et Ellen en danger.

Jessica semblait posséder une sorte de radar. Elle sortit immédiatement en courant à ras du sol, comme un tigre en chasse. Je sentis sa chaleur lorsqu'elle passa rapidement à côté de moi. Elle vint s'asseoir au milieu du chemin et commença à se nettoyer. Son audace me coupait le souffle. Le chien s'approchait de plus en plus, mais Jessica continuait à se lécher.

Je voulais courir, mais comment pouvais-je laisser Jessica, John et Ellen affronter ce chien ?

Tout à coup, il leva la tête, nous vit et fonça dans notre direction en raclant ses pattes sur le goudron.

Jessica se redressa et se transforma en dragon. Elle fit le gros dos, aplatis ses oreilles, durcit son regard et donna des coups avec sa queue. Ses poils se hérissèrent jusqu'à ce qu'elle fasse deux fois sa taille habituelle. Elle avança de côté en direction du chien, la bouche ouverte en affichant ses petits crocs redoutables, et se mit à miauler et grogner.

— Maman, regarde Jessica ! cria John.

Nous restâmes tous les trois comme des statues à la regarder.

Le chien cessa d'aboyer. Il hésita, puis avança jusqu'à elle lentement en reniflant et en grognant, ses yeux brillants fixés sur elle. Jessica paraissait si petite, comme une peluche devant cette énorme bête. Elle continuait pourtant à marcher vers lui en crachant et en lui jetant des regards noirs. Soudain, elle s'élança et donna un violent coup de patte. Ses griffes étincelèrent au soleil à l'instant où elle atteignait le chien juste sur le museau – la partie sensible.

Il glapit et recula en frottant sa truffe blessée de ses grosses pattes douces. Jessica ne se contenta pas d'un seul coup de griffes et sauta à nouveau sur le chien pour lui frapper les oreilles. Il prit la fuite en poussant des petits cris plaintifs et remonta le long du chemin, la queue entre les jambes et les oreilles pendantes.

John et Ellen, et même Joe lui aussi, acclamèrent et applaudirent Jessica.

— Quelle petite chatte courageuse !

Mais Jessica ne s'intéressa pas aux louanges. Elle se rassit et recommença à se nettoyer comme s'il ne s'était rien passé.

Un peu plus tard, le petit homme à l'aura cramoisie descendit jusque chez nous sans son chien. Ellen lui offrit une tasse de thé chaud. Il s'assit dans la caravane pour la boire bruyamment et s'excusa.

— Il n'était pas censé se trouver dehors, expliqua-t-il. Un idiot a laissé la grille ouverte. C'est un chien de sauvetage. Cinglé, qu'il est, complètement cinglé. Et je n'ai plus que lui depuis que ma femme est morte.

Je fis le tour du siège et vins me mettre prudemment sur ses genoux en levant les yeux vers lui. Il s'appelait Nick et son vieux manteau rugueux sentait le chien, mais je fis de mon mieux pour passer outre et me frotter à lui en ronronnant. Nick était horrible, tout comme son chien, mais je lisais la solitude dans son regard. Je m'étirai et tendis mes longues pattes vers son cœur.

— Quel beau chat, dit-il. Il est tout brillant, et tellement affectueux. Complètement cinglé.

— Oui, Salomon est comme ça, répondit Ellen. Et c'est un gros tendre.

Une fois Nick parti, Ellen me prit et me serra contre elle.

— Tu viens de faire quelque chose de très important, Salomon, dit-elle. Nick est le propriétaire du campement, et nous devons rester en bons termes avec lui. Sinon il pourrait nous fichier dehors.

Je me sentais fier. J'étais un chat guérisseur. Ce que j'avais accompli était tout aussi important que le moment de gloire de Jessica. Je l'aimais pour son exploit courageux face au chien. C'était une star, et on lui avait donné toute

une boîte de sardines rien que pour elle.

Après cette rencontre, le chien, dont le nom était Paisley, refusait toujours de nous approcher. Quand Nick le promenait au bout de sa longue laisse, Paisley décrivait un grand cercle autour de la caravane, et Jessica surgissait par magie, s'asseyait sur les marches pour se nettoyer avec ostentation et le faire enrager. Paisley n'aboya plus jamais ni sur moi, ni sur John. Nous appartenions au domaine de la reine Jessica.

Pam-d'à-côté devint rapidement une amie. Elle avait un chien, si l'on pouvait appeler ça comme ça. Il était plus petit que Jessica et avait des pattes fines comme une fée, et des oreilles aussi grandes que des ailes. Pam l'habillait de vestes en tissu écossais et lui mettait des nœuds dans les cheveux, et il voyageait dans le panier du vélo d'un blanc brillant qu'elle prenait tous les jours pour se déplacer en pédalant vigoureusement.

Pam n'aimait pas Joe. Elle n'entrait que s'il n'était pas là et, lorsqu'il lui parlait, elle le regardait d'un air sceptique comme si elle connaissait ses secrets les plus sombres.

Quand le vent soufflait la nuit, l'intérieur de la caravane devenait angoissant. Les cloisons branlaient et tremblaient, et des branches et des brindilles cassées s'envolaient des érables pour tomber sur le toit. J'avais si peur que je ressentais le besoin de trouver un refuge quelque part à l'extérieur, dans un trou sûr et au sec où Jessica et moi pourrions aller, même la nuit. Je passais donc de longues heures à explorer les alentours.

Je faisais des allers-retours le long de la route qui longeait le campement. J'avais fait connaissance avec des passants qui suivaient le même chemin, en particulier avec une jeune fille aux longs cheveux noirs. Elle m'avait dit qu'elle s'appelait Karenza, et elle s'arrêtait toujours pour me caresser. Un jour elle m'avait pris dans ses bras, et nous avions partagé un moment précieux en frottant nos nez et nos visages l'un contre l'autre. Je la suivais parfois jusque chez elle, dans son cottage, loin au bout de la route. Elle avait des chats. Ils restaient toujours sur le mur ou autour de la porte d'entrée, ou bien assis à la fenêtre, gros et contents. Quelle chance. La maison de Karenza se trouvait en première place dans ma liste de refuges.

Par une nuit de pleine lune, je grimpai par-dessus la haie pour aller dans le taillis d'érables. Je voulais inspecter les tunnels profonds et sombres que j'avais vus, et découvrir qui y vivait. Je commençai par escalader plusieurs arbres différents, certains très hauts, et repérai des abris surélevés vers lesquels je pourrais rapidement me rabattre si nécessaire. Je passais une folle demi-heure tout seul à travailler quelques manœuvres ultrarapides, à grimper aux arbres que j'avais choisis et en redescendre en faisant virevolter mes pattes dans un bruissement spectaculaire à travers les feuilles d'érable mortes.

J'entendis alors quelque chose qui bougeait, sentis une présence et une odeur. Hors de danger du haut de mon arbre, j'observai des créatures noir et blanc sortir des terriers d'un pas traînant. Elles avaient des têtes pointues

couvertes d'une bande blanche qui brillait au clair de lune. Discrètes, elles ne laissaient rien entendre d'autre que leur respiration. Elles étaient dotées d'yeux noirs avisés et d'un pelage duveteux comme les fleurs de pissenlit. Des blaireaux.

Je me laissai prudemment glisser de l'arbre. Je voulais rencontrer l'un d'entre eux. Je voulais voir l'intérieur de leurs tunnels. Je voulais savoir si un chat comme moi pouvait y être accueilli en cas d'urgence.

Tout d'abord, les blaireaux grognèrent et se montrèrent agressifs envers moi. Je dus sauter dans les arbres de nombreuses fois pour m'écarter. Il me fallut passer des semaines à tramer près d'eux, ronronner et faire semblant de dormir avant d'obtenir le privilège d'un frottement de nez de salutation avec le plus ancien et le plus sage des blaireaux. Je n'avais pas le droit d'entrer dans leurs trous, mais un soir l'ancien me conduisit le long du muret jusqu'à un terrier qu'ils avaient creusé et abandonné. Il était parfait. Tapissé de mousse et d'une couche douillette d'herbe sèche, orienté vers le sud, et assez large pour permettre à deux chats de s'y blottir et dormir.

En cette nuit d'hiver, j'étais heureux d'avoir trouvé un abri.

Alors que je traversais le taillis d'érables pour rentrer, j'entendis un bruit familier qui venait de la caravane.

Des cris et des hurlements.

Chez le vétérinaire

La porte de la caravane s'ouvrit brusquement Jessica sortit en trombe. Ellen hurlait à Joe :

— Ne fais pas de mal à Jessica ? Si tu la touches, je vais...

— Tu vas quoi ?

La silhouette de Joe se dessinait dans l'embrasement, menaçante comme un orage. Il faisait tinter les clefs de la voiture dans sa main. Jessica avait plongé dans la haie, une énorme cuisse de poulet dans la gueule. Une assiette fendit l'air derrière elle, pleine de petits pois et de pommes de terre qui atterrirent sur le sol. J'adorais les pommes de terre au four, et, du haut de l'un de mes refuges, je pris note de l'endroit où elles étaient tombées.

J'attendis que la voiture de Joe ait quitté le campement dans un crissement de pneus, puis tendis l'oreille. J'entendais Jessica s'agiter et grogner sous la haie en mangeant le dîner qu'elle avait chapardé. La voix d'Ellen qui tentait de consoler John me parvenait depuis la caravane, ainsi que le tintement des assiettes qu'on empilait. J'étais nerveux. Je voulais entrer tout de suite et faire mon devoir en utilisant les étoiles guérisseuses et les ronronnements, mais je trouvais de plus en plus dur de rester dans la caravane. Elle était exiguë et sentait mauvais à présent. Les jouets de John traînaient partout, et du linge humide encombraient souvent mon rebord de fenêtre ensoleillé, de sorte que je n'avais nulle part où m'asseoir.

Il faisait presque nuit, et le ciel avait pris une teinte pourpre lisse et menaçante. Une tempête se préparait, et je n'avais aucune envie de me trouver à l'intérieur de cette caravane branlante. Je me sentais pourtant coupable. Ma mission en tant que chat était de m'occuper d'Ellen, et je ne la remplissais pas. Plus rien n'était pareil. Plus rien n'était simple et drôle comme avant dans notre jolie maison. Je rêvais d'y retourner et restais souvent assis à regarder la route au loin qui longeait la colline. C'était le chemin de la maison. Mais, chaque fois que je la contemplais, mon ange me disait que je devais rester ici.

J'étais tapi sur une large branche couverte de mousse lorsqu'il m'apparut dans un flamboiement d'étoiles.

— Attends, Salomon, dit-il. N'entre pas tout de suite dans la caravane.

Je demeurai donc patiemment dans l'arbre à écouter les premières rafales qui dispersaient les feuilles mortes. La voix de mon ange était facile à entendre, comme le son d'une cloche qui résonnait dans ma tête, mais, quand j'essayais de le voir en détail, il restait dissimulé derrière une brume lumineuse. Je sentais surtout son énergie ébouriffer mon pelage, et sa voix vider mon esprit, qui en avait bien besoin. J'avais la tête lourde de mal du

pays et d'inquiétude. Même la colère s'y introduisait parfois, et mon ange la balayait entièrement comme s'il possédait un balai fait de poussière d'étoiles. Je me sentais toujours mieux sans elle.

Une personne vêtue d'une cape de pluie gonflée par le vent marchait dans le crépuscule en direction de la caravane, une petite lampe torche à la main. C'était Pam-d'à-côté. Je me redressai soudain, stupéfait. Derrière elle flottait une femme en robe scintillante et miroitante, une femme au sourire radieux et au regard plein de tendresse. La maman d'Ellen. Je comprenais à présent pourquoi l'ange m'avait dit d'attendre.

Ravi d'apercevoir ce visiteur du monde des esprits, je miaulai, sautai en bas de l'arbre et traversai l'étendue d'herbe en courant vers elle. Pour la première fois ce jour-là, ma queue était toute dressée. La maman d'Ellen, qui guidait Pam-d'à-côté vers la caravane, s'arrêta pour me murmurer quelques paroles affectueuses.

— Bonjour, Salomon. Tu es un chat adorable. Tu fais vraiment un travail merveilleux. Merci.

Elle passa sa main chaude sur mon pelage et je me sentis tout de suite mieux. Ses louanges m'encouragèrent. Je creusai le dos, ronronnai et vins me frotter contre les jambes de Pam. Elle se baissa pour me ramasser.

— Ah la la, quel gentil chat tu fais, toi.

Elle me prit contre elle d'un bras et, de sa main libre, frappa à la fenêtre de la caravane. Je me rendis compte qu'elle ne voyait pas la maman d'Ellen, qui disparut rapidement lorsque Ellen ouvrit la porte.

Installé sur les genoux de ma maîtresse, je sentais encore l'amour qui emplissait le sourire de sa mère, et mes ronronnements se firent profonds et apaisants. D'une main, Ellen caressa mon dos, et de l'autre la tête de John qui s'appuyait contre elle dans le grand siège, le visage encore barbouillé de larmes.

— Est-ce qu'il dort ? dit à voix basse Pam assise dans le siège d'en face.

— Oui, répondit Ellen d'une voix tremblante. Il est KO, Pam, tu n'as pas besoin de chuchoter.

— Je suis venue voir comment tu allais, dit Pam, le regard plein de tendresse. J'ai entendu Joe partir en voiture sans prévenir, sur les chapeaux de roues.

Ellen se mit à pleurer. Elle sanglotait sans s'arrêter, et Pam resta assise en face d'elle à lui tendre des mouchoirs qu'elle prenait dans la boîte en faisant des commentaires maternels tels que « Oh la la. Oh la la. Ma pauvre petite ».

— Je déteste vivre ici dans cette caravane. Je ne supporte pas d'être là, Pam. Nous avons perdu notre maison, tu comprends... Ils nous l'ont saisie. Et tous nos meubles, ils ont même pris mon piano. Si Nick ne nous avait pas laissé nous installer ici, nous serions à la rue. Je pensais que nous arriverions à faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais les choses ne font qu'empirer, Pam, surtout depuis que... Maintenant que Joe est...

Elle s'interrompit, incapable de continuer à parler. J'étirai mes pattes et me collai contre son cœur, le menton posé sur sa poitrine. Elle paraissait maigre et osseuse, et sa lumière intérieure était extrêmement faible, comme si elle allait s'éteindre.

— Il boit, n'est-ce pas ? demanda Pam.

Une nouvelle vague de chagrin sembla submerger Ellen avant de retomber dans un torrent de mots et de larmes en secouant son corps de sanglots.

— Je sais, continua Pam. Rien ne m'échappe. De toute façon, ça se devine à l'odeur. Comment va-t-il rentrer ?

— Je n'en sais rien, Pam, dit Ellen en secouant la tête. En voiture. Mais s'il se fait arrêter par la police, que va-t-il se passer ? Ou alors il laissera la voiture au pub et il rentrera à pied, il l'a déjà fait. Oh Pam, j'ai si peur. S'il continue comme ça, Nick va nous mettre dehors. Où irons-nous alors ? Nous n'avons nulle part où aller, Pam, nulle part.

Pam se pencha en avant et força Ellen à la regarder Hans ses yeux bleus pleins de courage.

— Je ne le laisserai pas faire, déclara-t-elle. Et tu peux venir chez moi quand tu veux. Ne l'oublie pas. Je serai comme... une mère pour toi, et une grand-mère pour John. Je l'aime beaucoup, et toi aussi, et ce joli chat également.

— Nous n'avons pas d'argent, dit Ellen en pleurant. Tout part dans les bouteilles de Joe et dans le loyer.

Pam agita le poing.

— Il faut que quelqu'un l'arrête.

— Non, Pam, reste en dehors de ça.

Mais je savais que Pam ne l'écouterait pas. Je voyais qu'elle était pareille à Jessica, déterminée et courageuse, même si c'était une vieille dame. Elle allait tenter de s'en prendre à Joe. J'avais hâte de voir ça.

— Il était adorable autrefois, dit Ellen. Quand nous avons eu John, il était aux anges.

Pam se leva et prépara deux bonnes tasses de chocolat chaud. Elle farfouilla ensuite dans le placard et trouva une boîte de Whiskas au lapin, mon préféré. Je descendis d'un bond pour la manger, et je reçus un compliment en prime.

— Ce chat, Salomon, il est extraordinaire, dit-elle en me caressant le dos pendant que je dévorais ma gamelle. C'est le chat le plus beau et le plus affectueux que j'aie jamais vu. Il essaie de s'occuper de toi, Ellen. Ne le laisse jamais partir, d'accord ? Il t'a été envoyé du ciel, c'est sûr.

Je me sentis tellement mieux après avoir entendu cela que je m'installai dans la caravane avec Ellen et John. Joe ne rentra pas et, malgré la tempête qui faisait rage à l'extérieur, nous eûmes une nuit de tranquillité. Jessica rentra furtivement par le trou dans la porte, et nous nous blottîmes l'un contre l'autre sur le coussin en velours mordoré.

Nous survécûmes au reste de l'hiver. Joe faisait des allées et venues, se mettait en colère puis s'excusait et essayait d'être gentil pendant quelques jours. Cela ne durait jamais longtemps.

L'été succéda au printemps, et la vie sembla devenir plus facile. John grandissait vite et courait autour du campement avec les autres enfants. Ellen avait du linge qui séchait dehors au soleil, et même quelques pots de fleurs. Tandis que Joe passait des matinées entières dans son lit, Ellen nettoyait, astiquait, et s'occupait de John. Jessica et moi nous amusions un peu à courir l'un après l'autre jusque dans les arbres. Elle aimait bien monter chez Nick et tourmenter Paisley en s'asseyant sur le montant du portail. Le pauvre chien tremblait comme une feuille et, si Jessica descendait d'un bond dans son jardin, il se précipitait à l'intérieur en glapissant.

Je montrai à Jessica tous mes refuges, y compris le terrier du blaireau, et nous y fîmes quelques siestes expérimentales. Comme elle refusait de m'accompagner sur la route qui menait au cottage de Karenza, je m'y rendais seul et faisais connaissance avec ses chats. J'entretenais également mon amitié avec les blaireaux. Cela faisait partie de mon projet de construction d'un réseau de soutien en cas d'ennuis.

Un jour, pendant une folle course-poursuite avec Jessica à travers le taillis, je me plantai une épine dans la patte. Je la léchai et fis tout ce que je pouvais, mais elle ne voulut pas sortir, et quelques jours plus tard elle se transforma en abcès. Ma patte gonflée me lançait douloureusement. Elle était pleine de poison. L'air pitoyable, je me tapis dans l'ombre sous la caravane. Je ne voulais ni manger ni bouger.

Ellen me prenait tout le temps pour me plonger la patte dans une bassine d'eau salée. Cela me soulageait, mais je me sentis bientôt si mal que je rampai un peu plus loin sous la caravane et restai là à trembler.

— Je vais devoir t'emmener chez le vétérinaire, Salomon.

Ellen vint jusqu'à moi sur le ventre en se tortillant pour me faire sortir. Je gisais dans ses bras, inerte comme un chat mort.

— Prends le panier, Joe, dit-elle. J'emmène Salomon chez le vétérinaire tout de suite. Il est très malade.

— On n'a pas les moyens de payer ce genre de frais, Ellen.

— Je m'en fiche. Je l'emmène.

— Et qui va payer ?

Ellen ne répondit pas. Elle me posa et sortit le panier du placard. En quelques minutes, elle et Joe avaient commencé à se disputer tandis que je restais étendu, pris d'une migraine.

— Je ne vais pas laisser Salomon mourir à cause de ton égoïsme, dit-elle avec colère. Qu'est-ce qui te prend, Joe ?

Elle me plaça dans le panier. Je me sentais si mal que peu m'importait de

vivre ou de mourir. En finir ne serait pas si terrible. Je pourrais retourner dans le monde des esprits, dans la belle vallée à l'herbe moelleuse. La solution de facilité. Mais Ellen resterait là avec tous ses problèmes. Je n'aurais pas rempli ma mission. Je restai donc allongé en m'efforçant de rester en vie, la patte brûlante et endolorie.

Ellen se débattait pour garder les clefs de la voiture que Joe essayait de lui arracher des mains, et John, accroché à sa manche, ne voulait pas la lâcher.

— S'il te plaît, laisse-moi venir, maman. Je ne veux pas rester avec papa. Maman, s'il te plaît !

Il commença à hurler.

— Tais-toi !

Joe poussa John, qui tomba en arrière à l'extérieur de la caravane. Il se releva lentement en se frottant le coude et pleura de plus belle.

— Oh, désolé, mon grand ! Je ne voulais pas te faire tomber.

Joe, honteux, s'était soudainement calmé, mais l'ombre de sa rage demeurait présente. Je la regardai tristement à travers mes paupières mi-closes, envahi d'un sentiment d'impuissance. J'étais très mal mais parvins tout de même à ouvrir la bouche et produire un miaulement sonore qui ressemblait plus à un cri. Bien qu'il se fut blessé, le petit John s'approcha et appuya ses joues chaudes contre les barreaux de la panier.

— Pauvre Salomon, pleura-t-il. Je t'aime, Salomon. Je viens avec toi et je ne laisserai pas le docteur te faire mal.

Même dans mon état comateux, je regardai John dans les yeux et vis la belle âme bienveillante qui s'y trouvait. Sa personne tout entière brillait d'une aura dorée lumineuse. Réconforté, je réussis à tendre une patte valide et le tapoter doucement à travers les barreaux. J'avais trouvé un autre ami qui m'aimait.

Ellen et Joe se regardaient en silence. Un petit geste d'amour de la part de John s'était transformé en un précieux moment d'apaisement qui se diffusa au sein de la famille tourmentée.

— Je vais conduire, dit Joe d'une voix douce. Je ferai très attention, je le promets.

J'étais trop malade pour avoir peur. Je me sentais un peu plus tranquille et me contentai de rester allongé dans le panier, le menton posé sur le coussin en velours. Le petit John avait accompli sa tâche. À présent, il était assis à côté de moi dans son siège bébé et me parlait de quand il serait plus grand et qu'il deviendrait un vétérinaire pour soigner les animaux.

Ils vinrent tous les trois dans la salle d'opération avec moi. Allongé mollement sur la table froide en acier, j'étais reconnaissant de leur présence.

La vétérinaire était une jolie femme aux yeux noirs nommée Abby. Elle m'examina avec douceur et me parla d'une voix bienveillante.

— Il est très malade, expliqua-t-elle. Il a besoin d'une injection d'antibiotique immédiatement. Je vais la lui faire tout de suite.

John continua de me caresser la tête de sa petite main pendant qu'Abby

me faisait la piquûre.

— Tu es un gentil garçon, dit-elle à John. J'aurais bien besoin de quelqu'un comme toi pour m'aider.

— Et j'ai mal à l'épaule, dit John. Je suis tombé de la caravane. Mais j'ai arrêté de pleurer en pensant à Salomon, parce qu'il a mal à la tête.

Ellen et Joe se tenaient tout près et se regardaient en se tenant les mains. Ellen avait le teint très pâle, et ses joues étaient encore barbouillées de larmes.

— Je suis en train de lui donner un analgésique, dit Abby en me faisant une deuxième piquûre. Tu te montres très courageux, Salomon. Si seulement tous les chats pouvaient être comme toi.

Elle fit ensuite quelque chose à ma patte, perça l'abcès, et je sentis la douleur brûlante s'écouler hors de moi. Je me sentis soudain tout mou, et très fatigué.

— Il ronronne, maman, dit John. Il ronronne.

— Il sait qu'on est en train de le soigner, dit Ellen.

Je me laissai gagner par le sommeil, et les paroles d'Abby me parvinrent comme d'encore plus loin.

— Gardez-le au chaud et au calme. Donnez-lui un de ces comprimés toutes les six heures et assurez-vous qu'il l'avale bien. C'est un jeune chat plein de force et il devrait s'en sortir.

Je me réveillai dans la caravane, sur les genoux d'Ellen. Elle me caressait tout doucement comme si j'étais extrêmement fragile, et avait les mains chaudes et pleines de poussière d'étoiles. C'était tellement agréable que je fis semblant d'être toujours endormi, de flotter et de me laisser aller. Dans mon rêve éveillé, j'entendais de la musique. Je me rappelai ma vie antérieure, quand j'étais le chat d'Ellen, et comme nous dansions sur la pelouse. Je me souvins des fois où je m'étais assis sur le piano pendant qu'elle jouait des mélodies qui me faisaient vibrer jusqu'à la moelle. Qu'était-il arrivé pour qu'elle change autant ? Je posai la question à mon ange.

— La vie est arrivée, me dit-il.

— Et pourquoi suis-je tombé malade ? demandai-je.

— C'est un cadeau.

— Un cadeau ?

— Parfois, la maladie est un cadeau. Elle t'offre un moment pour laisser guérir le corps et l'esprit. C'est comme des vacances spirituelles. Elle calme et fortifie les gens qui doivent s'occuper de toi, elle leur rappelle comment faire preuve de gentillesse. A quelque chose, malheur est bon.

Je compris. J'allais me reposer et reprendre des forces à présent, et laisser Ellen s'occuper de moi. Cependant, même allongé à faire semblant de dormir, je tenais Joe à l'œil. Il était affalé dans un coin et buvait canette de bière sur canette de bière, les jetant par terre une fois vide.

Un instant plus tard, Nick fit irruption devant la porte ouverte de la caravane, l'air très grave.

— Tu as encore picolé, pas vrai, Joe ? fit-il en regardant les canettes qui

jonchaient le sol. Je suis venu chercher le loyer. Est-ce que tu l'as ?

Joe se leva. Je sentis les mains d'Ellen se crispier. Qu'allait-il se passer à présent ?

« Petit effronté »

Cette année-là, John commença l'école. Ellen l'emmenait tous les matins en voiture. Elle prit l'habitude de partir longtemps, et Jessica et moi restions seuls avec Joe. La première chose qu'il faisait était de saisir brutalement Jessica sous le ventre d'une main pour la sortir de son panier. Même s'il pleuvait, il la jetait dehors, frappait des mains et la chassait. Un jour, il fit de même avec moi et je me sentis blessé. Je me retournai et lui lançai un regard de reproche en agitant la queue, mais il claqua la porte derrière moi. De toute évidence, il ne voulait pas de nous.

Jessica était en train d'attraper des souris dans la haie. Elle les cachait sous la caravane et guettait une occasion d'en introduire une furtivement et de l'amener dans son placard attitré. Je m'engageai sur la route en direction du cottage de Karenza et sentis le vent frais m'ébouriffer les poils. Jessica et moi avions faim. Nos rations de nourriture diminuaient de plus en plus, et nous comptions sur les petites friandises que nous donnait Pam, ou sur les souris. Ce jour-là un des chats de Karenza, Tom, le gros roux, accepta gentiment de partager son repas avec moi. Il avait une grosse portion, et j'en mangeai autant que possible. Karenza ouvrit sa porte et je jetai un regard curieux à l'intérieur, attiré par la tiédeur accueillante de son poêle. J'avais envie d'entrer et de me lover sur le tapis près des autres chats qui s'y trouvaient déjà.

— Bonjour, Salomon, me dit Karenza d'une voix joviale. Oh oui, je connais ton nom. Ton Ellen m'a beaucoup parlé de toi, du chat exceptionnel que tu es.

Elle me prit dans ses bras et me fit un câlin. Je me laissai aller contre elle et m'imprégnai de sa chaleur et de sa gaieté. Je pensais qu'elle allait m'emmener à l'intérieur et me laisser m'asseoir près du feu, mais elle me reposa.

— Rentre chez toi, Salomon, me dit-elle alors que je me frottai contre les bottes noires qu'elle portait toujours.

Elle me ramena dehors avec fermeté, et poussa la porte. Déçu, je m'assis sur le seuil pour réfléchir. Le ciel du matin était coloré de jaune et de gris et le vent, qui remontait l'allée en zigzaguant, emportait les feuilles des érables. Une foule d'hirondelles qui pépiaient et s'agitaient s'était rassemblée au-dessus de moi sur les fils électriques. Je les regardai s'envoler vers le sud et compris qu'elles se dirigeaient vers un lieu plus agréable et plus chaud, à des milliers de kilomètres de là. Je regrettais de ne pas avoir été une hirondelle plutôt qu'un chat.

Mon ange m'apparut dans un scintillement.

— Rentre à la maison, dit-il d'un ton insistant. Vite.

Je me dépêchai de remonter l'allée, traversai à toute allure le taillis, sautai par-dessus la haie et arrivai à la caravane, la gorge nouée d'angoisse. Que s'était-il passé encore ? Je le découvris rapidement.

Ellen était assise, pliée en deux de douleur, une bassine à la main. Elle avait le teint pâle et jaunâtre, et semblait très inquiète. Pam et Joe se tenaient tous les deux près d'elle, chacun d'un côté.

— Il faut que tu ailles à l'hôpital, Ellen, lui disait Pam, un bras passé autour de ses épaules tendues.

Ellen secouait la tête.

— Non. Non, Pam. Je ne peux pas être malade. Que va-t-il se passer pour John, et les chats ?

— Je m'occuperai de John, dit Pam chaudement.

— Et je peux me débrouiller avec les chats, tout de même ! dit Joe.

Ellen se contenta de le regarder d'un air désespéré. Je courus jusqu'à elle et sautai sur ses genoux.

— Va-t'en, le chat, dit Joe en essayant de m'écarter d'un geste brusque.

— Ne l'appelle pas le chat, cria Ellen. C'est Salomon. Laisse-le rester.

Je lui lançai un regard furieux et m'installai sur le siège, aussi près d'Ellen que possible. Elle se contractait de douleur, et son corps semblait tout raide.

Joe se leva et prit les clefs qui pendaient au clou.

— Je t'emmène à l'hôpital immédiatement.

— Combien de bières as-tu bu exactement ? demanda Pam d'un ton sec.

— Aucune aujourd'hui, je te promets. Je ne bois jamais avant le déjeuner.

Pam regarda Ellen en haussant les sourcils.

— Est-ce qu'il dit la vérité ?

— Bien sûr que je dis la vérité. Je ne suis pas un menteur.

— Ne t'avise pas d'élever la voix avec moi, Joe, dit-elle, les yeux brillants. Je vais prendre soin de John. J'irai le chercher en vélo, et je te ferai le ménage aussi, alors ne commence pas à faire l'insolent.

Ellen paraissait trop malade pour se soucier de ce qui se passait. Je la regardai droit dans les yeux et tentai de lui dire que je l'aimais. Puis je l'embrassai sur le nez et me mis à ronronner très fort. Elle prit ma tête entre ses deux mains.

— Merci d'être mon chat, Salomon, dit-elle. Tu vas rester ici, et Jessica aussi. Joe me ramènera quand j'irai mieux.

Joe l'entoura de son bras et, la soutenant, l'amena jusqu'à la voiture pendant que Pam s'affairait à fourrer des choses dans un sac : les chaussons d'Ellen, sa brosse à cheveux et sa trousse de toilette. Elle décrocha un cadre dans lequel se trouvait une photo de John qui me tenait et souriait, et l'ajouta au reste. Lorsque j'entendis le bruit de la fermeture Éclair et du moteur qui démarrait, je fus pris d'inquiétude. Je courus m'asseoir sur les marches, et quand la voiture se mit en route, Ellen se retourna pour me regarder.

Jessica sortit de son placard sans un bruit, et nous nous assîmes tous les deux sur le rebord de la fenêtre pour regarder Pam nettoyer la caravane. Elle travailla avec énergie et rassembla les canettes de bière vides de Joe dans un sac, empila soigneusement ses magazines automobiles, fit la vaisselle et plia les vêtements. Elle grognait et soupirait, et parlait sans s'arrêter.

— Quel gros paresseux, ce Joe. Il ne mérite pas une femme comme Ellen et deux beaux chats comme vous. Vous allez devoir être gentils tous les deux, à présent.

Pam se tourna et agita le doigt dans notre direction.

— Vous allez devoir être gentils et sages, et garder vos distances avec lui. Je garderai John chez moi, mais je ne peux pas vous prendre tous les deux dans la caravane, à cause de mon chien. Tu comprends, Jessica ?

Jessica fixa sur Pam ses yeux dorés, qui brillèrent comme si elles partageaient toutes les deux une plaisanterie que je ne comprenais pas.

— Ne réduis pas ses précieux magazines en lambeaux, continua Pam en montrant du doigt Jessica qui appréciait d'être le centre d'attention. Et ne ramène pas de souris à l'intérieur. Il déteste ça. Comportez-vous comme de gentils chats tout sages, et je vous surveillerai jusqu'à ce qu'Ellen revienne, la pauvre petite. Elle est partie à l'hôpital, et c'est comme quand vous allez chez le vétérinaire. Ce n'est pas marrant, mais ils vont l'aider à guérir, vous verrez.

Pam semblait confiante et parlait d'un ton rassurant. J'étais heureux de l'avoir près de moi. Elle ressemblait à un ange terrestre à mes yeux. Quand elle fut partie chercher John, Jessica et moi nous installâmes pour une longue sieste, le pelage chauffé par le soleil de l'après-midi qui entraînait à flots par la fenêtre.

Lorsque le crépuscule tomba, je m'assis sur les marches devant la porte de la caravane pour attendre qu'Ellen revienne. Paisley longea la haie d'un pas tranquille. Il s'arrêta et me regarda, une patte levée. Je ne bougeai pas. Je savais que, s'il osait s'approcher, Jessica sortirait, gonflée comme un porc-épic. Je n'avais cependant pas très envie de devoir lui faire face.

J'entendais les blaireaux sortir de leur terrier et les pies jacasser en rentrant se jucher sur les branches. Je guettais toutes les voitures qui arrivaient dans l'allée, et reconnus enfin le bruit de ferraille de la voiture de Joe et le crissement des pneus qui tournaient et s'engageaient sur le chemin du campement. Les yeux de Paisley brillèrent d'une lueur rouge dans la lumière des phares.

— Papa, papa, dit John en courant. J'ai bu du thé avec Pam. Et elle m'a donné un gâteau pour maman.

Il se jeta contre la vitre de la voiture, le gâteau à la main. C'était un joli petit pain aux fruits secs surmonté d'une cerise.

Mais le siège du passager était vide.

Ellen n'était pas là.

Joe sortit du véhicule avec effort et verrouilla les portières. Il s'accroupit pour parler à John.

— Maman est très malade, dit-il. Elle va devoir rester à l'hôpital pendant longtemps.

Le visage de John se décomposa tandis qu'il regardait fixement son père. Il écrasa tout à coup le gâteau dans sa main et le jeta avec violence sous la caravane avant de s'enfuir en courant dans l'obscurité.

— Reviens ici tout de suite ! cria Joe, mais John ne l'écoula pas.

Je comprenais ce que Joe avait dit à propos d'Ellen. J'étais choqué. Comment allions-nous tous vivre sans elle ? Comment pouvais-je être son chat si elle n'était pas là ? Je me décidai alors à partir à sa recherche.

Jessica fila sous la caravane et s'empara du gâteau, puis ressortit à reculons en grognant et s'assit pour gratter le papier gaufré.

— Sale petite voleuse opportuniste, dit Joe en donnant un coup contre la caravane.

Je l'entendis ouvrir le frigo et sortir des canettes de bière.

Je courus après John. Comme moi, il avait des cachettes où il pouvait aller quand il en avait besoin, et je savais où la plupart d'entre elles étaient situées. Je le trouvai assis sur un tas de palettes derrière la maison de Nick et, à ma grande surprise, Paisley était appuyé contre ses jambes, son gros museau posé sur les genoux du garçon. Il se montrait extrêmement affectueux et offrait son énorme patte à John, qui lui parlait. Cette scène changea mon attitude envers les chiens. De toute évidence, John avait fait de Paisley son ami pendant que je n'étais pas là. Je distinguais même quelques étoiles guérisseuses qui flottaient autour d'eux, et Paisley était tellement résolu à réconforter John qu'il ne jeta pas un seul regard dans ma direction. J'étais heureux que John ait un ami, car cela me laissait libre de partir chercher Ellen.

— Tu ne peux pas faire ça, dit Jessica quand je lui annonçai mon projet.

— Pourquoi pas ?

— Tu pourrais te perdre, ou te faire écraser par une voiture. Et je n'ai aucune envie de vivre seule ici avec Joe.

— Tu peux prendre mon terrier de blaireau.

Jessica eut une exclamation dédaigneuse.

— Je suis une chatte habituée aux tapis, répliqua-t-elle en nettoyant vigoureusement ses pattes roses. Il n'est pas question que j'aille dans un terrier de blaireau. N'oublie pas ce que je t'ai dit, Salomon. Quand j'aurai fini ce que j'ai à faire, j'irai vivre avec une vieille petite dame qui prendra soin de moi.

— Pas si tu réduis les magazines en miettes.

— Je ne le ferai point, dit-elle avec arrogance. Je serai un chat exemplaire.

— Tu me manqueras, dis-je.

Jessica vint me faire des papouilles, me lécha les oreilles et le dos et fit entendre son drôle de petit ronronnement.

J'étais un chat malin, et je réfléchis beaucoup avant de décider quelle serait la meilleure façon de retrouver Ellen. Depuis mon long voyage dans le camion quand j'étais chaton, j'avais grand-peur de voyager. Je passai du

temps à me lier d'amitié avec la voiture de Joe, à m'asseoir dessus quand elle était chaude et me glisser à l'intérieur quand j'en avais l'occasion. Je laissai mon odeur sur les pneus pour que le chemin soit facile à suivre.

Je me rendis vite compte que Joe allait rendre visite à Ellen les après-midi, pendant que Pam s'occupait de John. Il prenait parfois quelques fleurs ou un sac de fruits, et partait toujours pendant trois heures environ. Quand il revenait, il restait dans la caravane à boire et à dormir.

Je me concentrai pour sentir les directions. Ellen se trouvait au nord-est, pas très loin du campement si je marchais tout droit à travers les champs.

— Non, Salomon, dit mon ange. Tu arriverais dans la ville et tu te perdrais. Ellen s'inquiéterait. Le seul moyen est de te montrer très courageux et de monter dans la voiture de Joe. Il va t'emmener, et te ramener, mais tu ne dois pas laisser voir ta peur. Garde un air enjoué et la queue bien droite, et tu y parviendras.

Un matin, comme les portières étaient ouvertes, je me glissai à l'intérieur et me blottis sous un manteau posé sur le siège arrière. C'était une chose effrayante à faire pour un chat, mais je restai silencieux et immobile pendant que Joe mettait le contact et démarrait.

Nous avançons à grande vitesse sur la route qui tournait et virait, montait les collines et les redescendait. J'avais envie de regarder par la fenêtre pour noter des points de repères qui m'aideraient à retrouver le chemin du retour, mais je restai caché. Si Joe me voyait, il pourrait se mettre en colère. Mon ange m'avait mis en garde.

— Tu te lances un rude défi, Salomon, avait-il dit. En temps normal, les chats ne peuvent pas entrer dans les hôpitaux. Je serais surpris que tu y parviennes, mais, si Joe te voit, tu n'as aucune chance. Alors reste caché, et quand il sera arrivé, sauve-toi tout de suite.

Quand la voiture ralentit, je compris que le trajet arrivait à sa fin et jetai un coup d'œil furtif hors de ma cachette. L'hôpital était fait d'un bloc de ciment colossal qui s'élevait dans le ciel, et ses fenêtres scintillaient au soleil. Tout autour s'étendaient des pelouses vertes et des arbres intéressants où je pourrais me réfugier.

J'attendais, tapi à l'arrière. Joe ouvrit la portière pour sortir et je me faufilai dehors comme un serpent, passai à côté de sa jambe et filai sous la voiture. J'observai les vieilles baskets grise et noire qu'il avait aux pieds et l'ourlet effiloché de son jean, et quand je les vis s'éloigner, je le suivis.

— N'aie pas l'air furtif, me dit mon ange. Dresse ta queue en l'air et fais comme si tu avais tout à fait le droit d'être ici.

Je suivis ses conseils. Joe ne se retourna pas, et j'avancai fièrement derrière lui à travers le parking et le long du large chemin qui avançait en courbe sous les gros arbres. Les feuilles d'automne dansaient partout et je mourais d'envie d'aller jouer avec elles, mais je restai concentré et continuai à suivre Joe.

Les gens commençaient à me remarquer et à m'appeler « minou » et « ce

chat », mais je ne m'arrêtais pas, la tête et la queue hautes, et franchis les portes en verre pour arriver à l'intérieur, où les bruits résonnaient. J'allais voir Ellen.

— Qu'est-ce que CE CHAT fabrique ici ?

— Qui a laissé entrer CE CHAT ?

C'était difficile de continuer à avancer avec toutes ces voix aiguës qui lançaient des commentaires autour de moi. Heureusement, ils me faisaient aussi des compliments.

— Oh ! Regarde ce magnifique chat.

— Il sait où il va. Il doit habiter ici.

Fier de moi, je paradas le long des couloirs et tout le monde me souriait. Je tendis les moustaches, relevai le menton et imaginai que mon pelage brillait comme de la soie noire et que moi, Salomon, j'étais le roi des chats. Par-dessus tout, j'allais revoir Ellen. Elle ne voudrait pas d'un chat apeuré et recroquevillé, elle voudrait le roi Salomon dans toute sa gloire.

Joe ne s'était toujours pas retourné. Oublieux de ce qui l'entourait, il traversait l'hôpital à grands pas.

Il tourna à gauche, prit les escaliers et les monta quatre à quatre. Son aura brillait, et je devinai que nous nous rapprochions d'Ellen. J'avais très envie de miauler.

Encore une fois à gauche, puis le long d'un couloir vert pâle. Mes pattes glissaient sur le sol ciré.

J'aurais aimé que Jessica soit avec moi. Comme nous aurions pu nous amuser à galoper, glisser et faire rire les gens. À jouer aux pingouins.

Au bout du couloir se trouvait une large porte qui menait à une pièce pleine de lits surélevés. Une infirmière à l'air féroce surgit par une porte sur le côté et s'adressa à Joe.

— Bonjour. Vous êtes venu voir Ellen ? Elle vous attend.

Puis elle étouffa un cri en m'apercevant.

— Qu'est-ce que CE CHAT fabrique ici ?

Joe se retourna et me vit. Il en resta bouche bée.

— Je n'arrive pas à le croire. C'est... c'est notre chat. Il a dû me suivre.

Je lançai un regard de défi à Joe et l'infirmière. Je ne m'arrêtais même pas, enroulai le bout de ma queue et franchis tranquillement la grande porte devant eux sans les attendre. J'allais voir Ellen.

Petit effronté ! s'écria l'infirmière.

Joe se mit à rire. J'entendis l'infirmière crier :

— Ma sœur ! Ma sœur, un chat s'est introduit dans le bâtiment.

Je continuai mon chemin entre les rangées de lits en cherchant Ellen. Un miaulement au moment opportun régla le problème. Ellen se redressa sur son lit en poussant un cri de surprise.

— Salomon !

Je fis un bond d'au moins trois mètres pour monter sur son lit, puis je me mis à ronronner sans m'arrêter et elle m'embrassait, pleurait et souriait en

même temps.

— Comment es-tu arrivé ici ? Tu es un miracle ! dit-elle dans un souffle. Oh, comme c'est bon de te voir.

Nous partageâmes quelques précieux instants avant que Joe arrive dans la salle accompagné d'un contingent d'infirmières agitées.

— Le bétail est strictement interdit dans cet hôpital, dit l'une d'entre elles, vêtue d'un uniforme bleu foncé.

On ne m'avait jamais appelé bétail auparavant, mais je me dis qu'elle devait être la chef, et la regardai avec des yeux pleins de tendresse en me blottissant contre Ellen.

— Nous allons devoir vous demander de le sortir immédiatement, continua l'infirmière.

À ce moment, son regard croisa le mien, et je vis qu'elle m'admirait.

— Il est adorable, ajouta-t-elle, mais...

Joe se montra très persuasif. Il s'adressa d'une voix douce aux infirmières et leur parla de moi. Je découvris un nouveau côté magique de sa personnalité.

— C'est un chat merveilleusement propre, et il fait du bien à Ellen. Il va l'aider. Regardez, ses joues ont déjà retrouvé de la couleur.

— Salomon est un chat guérisseur, dit Ellen d'une voix claire depuis son lit. S'il vous plaît, laissez-le rester. Joe le ramènera chez nous tout à l'heure.

Stupéfaite, la sœur regarda Ellen, puis Joe.

— C'est la première fois qu'Ellen en parle depuis qu'elle est arrivée à l'hôpital, dit-elle.

Elle resta un moment les sourcils froncés, avant d'annoncer :

— Je n'ai pas vu ce chat. Vous avez une heure.

Elle fit un clin d'œil à Joe et s'éloigna d'un pas vif, suivie par les deux autres infirmières qui affichaient un grand sourire.

— Merci, dit Joe. Vous êtes la meilleure.

— Non, dit Ellen. Le meilleur, c'est Salomon.

Le sandwich à la Marmite

Ellen rentra enfin à la maison, mais elle n'allait pas mieux. Elle n'était plus celle que je connaissais et que j'aimais. Au lieu de sourire, elle fronçait les sourcils. Elle parlait d'une voix forte et contrariée, et le pétilllement dans ses yeux avait disparu. Elle s'énervait contre John, et même contre moi. J'étais perturbé. Je pris l'habitude de m'asseoir dans un coin où je l'observais d'un regard lourd de reproches, et d'essayer de trouver des moments où je pouvais l'aimer. Quand Joe était là, elle ne parlait presque pas, et quand il sortait, elle se livrait à des sessions de ménage délirantes ou bien se couchait parfois en boule sur son lit et dormait.

Je demandais à mon ange ce qui n'allait pas.

— Sa maison lui manque, répondit-il. Et son piano aussi. La musique a de l'importance pour Ellen. C'est sa nourriture spirituelle.

— Que puis-je faire, alors ?

— Continue simplement de l'aimer, dit l'ange. Son principal problème, c'est Joe. Il faut qu'elle trouve le courage de le quitter.

— C'est qu'il est le père de John, dis-je en me rappelant à quel point je m'étais senti fier de mes chatons, et triste de leur dire au revoir.

Au moins, il me restait encore Jessica.

— Mais où ira Ellen ? demandai-je.

— C'est Joe qui doit partir, dit l'ange.

— Et que se passera-t-il si Joe s'en va ?

— Il y aura la paix.

La paix. Je restai assis quelque temps dans le voile lumineux de l'ange en pensant aux moments où Ellen avait connu la paix. Dans le jardin, à son piano, quand elle jouait avec John ou s'asseyait en me prenant sur ses genoux. Des moments où Joe n'était pas là.

— Pam va t'aider, dit l'ange. C'est une guerrière.

Mon ange avait raison. Cet après-midi-là, Pam arriva à la caravane d'un pas énergique, l'air résolu. Elle avait vu Ellen partir chercher John à l'école, et elle avait l'intention de s'en prendre à Joe.

Elle portait des mitaines et un chapeau rayés qui la faisaient ressembler à une abeille. Elle les ôta et s'assit en face de Joe qui était affalé dans un coin, une canette de bière à la main.

J'envisageai de jouer avec le chapeau d'abeille, mais ce n'était pas vraiment le moment.

— Il faut que tu arrêtes de picoler comme ça, dit Pam.

— Pourquoi ne pourrais-je pas boire une bière ? Je n'en ai eu qu'une seule

aujourd'hui.

Il lança à Pam un regard noir.

— J'aime bien la bière. Tu peux te mettre ça dans le crâne ?

Pam se pencha en avant et agita le doigt en direction de Joe.

— Ne fais pas le malin avec moi, coco. Je sais très bien ce qui se passe. Ah la la, ça empesté comme dans une taverne ici. Qu'est-ce que j'ai fait pendant qu'Ellen était malade, Joe ?

Sans attendre sa réponse, Pam se leva et lui secoua son index sous le nez.

— Je suis venue ici et j'ai nettoyé tes canettes et tes bouteilles. Je l'ai fait pour Ellen, pas pour toi.

Je regardai l'aura de Pam, et des étincelles s'y embrasaient pendant qu'elle pestait contre Joe. Jessica choisit ce moment-là pour sortir de son placard. Elle s'assit à côté de Pam et commença à se nettoyer en regardant Joe d'un air satisfait. Je restai sur le rebord de la fenêtre à faire le Bouddha.

— Je n'ai pas peur de toi, dit Pam en lançant un regard furieux à Joe qui refusait de se tourner vers elle.

— Change de disque, Pam, grogna-t-il.

Mais elle ne voulait pas se laisser décourager.

— Pauvre Ellen. Voilà ce que j'ai à dire. D'accord, les temps sont durs, mais tu devrais te ressaisir plutôt que de picoler et traîner à la maison alors qu'Ellen arrive à peine à préparer un repas. Et regarde John. Rappelle-moi la dernière fois que tu lui as acheté quelques vêtements mettables ? Il n'a même pas de tenue de sport pour l'école. Oh, il est venu pleurer auprès de moi, et je lui fais tout le temps des sandwiches, il a toujours faim. Et ces chats, ils savent bien où aller pour trouver quelque chose à manger. Et toi, est-ce que tu dirais au moins merci ? Hein ? Allez, réponds-moi.

Jessica appréciait grandement la scène. Elle avait les yeux brillants et léchait ses pattes roses de façon extravagante. Elle se moquait de Joe.

Il baissa la tête et fixa les yeux sur le sol, et je finis par avoir pitié de lui. Avec beaucoup de prudence, je montai sur ses genoux.

— On ne ronronne pas, dit mon ange.

Joe poussa un énorme soupir, pareil à un ballon qui se dégonflait. Il commença à me caresser de sa main rêche, et je sus que ma gentillesse l'aidait.

— La vérité, Pam, dit-il enfin, c'est que je sais que je bois trop. Je me sens tellement nul. Je suis au chômage, et oui, ça m'arrive de perdre mon sang-froid.

— J'aime mieux ça.

Pam se rassit, l'air satisfait. Les étincelles de son aura s'apaisèrent, et Jessica fit quelque chose que je ne l'avais jamais vue faire auparavant. Elle grimpa sur Pam et s'enroula autour de son cou, comme une écharpe, en lui lançant un petit regard coquin.

— Petite folle, lui dit Pam.

Joe continua à lui raconter à quel point il n'avait pas eu de veine, et mon

ange déclara :

— Tout cela est bien trop sérieux.

Le moment était venu de jouer. Sur le sol se trouvait un sac plastique vide. Je me tapis, et plongeai à l'intérieur la tête la première en le faisant glisser à travers la pièce. Je devais avoir l'air ridicule, avec ma queue dressée et mes pattes arrière qui dépassaient. Je fis ensuite des pirouettes à n'en plus finir à l'intérieur du sac dans un bruit de froissement. Je m'arrêtai, m'aplatis complètement et réfléchis à ma prochaine attaque en regardant la pièce. Je me donnai un air possédé, avec les yeux exorbités et la queue toute enroulée. Je bondis hors du sac, cornus en dérapant jusqu'à la chambre, rebondis contre la porte et replongeai dans le sac plastique. Joe et Pam riaient de plus en plus fort, et je cherchais d'autres idées de blagues à faire.

— Ah la la, fit Pam en se frottant les yeux. Voilà ce dont on a besoin, un bon fou rire. Ce chat sait très bien ce qu'il fait, pas vrai, Salomon ?

Quand Ellen revint, nous étions heureux, Joe avait ramassé ses canettes de bière et commencé à préparer le thé.

John surgit dans la caravane, le visage illuminé et plein de vie.

— Regarde mon cahier. J'ai eu un bon point.

— Un bon point, ah la la ! s'exclama Pam. C'est très bien, John.

— Regarde, Salomon, dit John en brandissant son cahier sous mon nez. C'est toi.

Étonné, je regardai ce qu'il me montrait. John avait réalisé un dessin de moi la queue dressée, avec un large sourire. Il m'avait colorié en noir avec les pattes jaunes et le nez jaune, et avait tracé mes moustaches de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. À côté de moi se trouvait un gros cœur colorié en rouge, et il avait écrit « J'aime Salomon. C'est le meilleur des chats ».

Je frottai mon nez contre mon portrait, et tout le monde éclata de rire. Pam désigna une tache que John avait dessinée au-dessus de ma tête. Il l'avait coloriée en rose et or, avec de minuscules étoiles et une tête souriante.

— Et ça, c'est qui ? demanda Pam.

— C'est l'ange de Salomon.

Tout le monde se regarda, comme si John avait dit quelque chose d'incroyable.

Joe fit des efforts pour bien se comporter après s'être fait attraper par Pam. Nous en fîmes tous, même Jessica, mais je crois que nous savions que ça ne pouvait pas durer, et nous avions raison. Le dernier jour heureux fut celui où la neige tomba.

Jessica et moi sortîmes jouer aux pingouins. C'était devenu notre jeu préféré. Nous avions vu des pingouins à la télévision et étions restés fascinés par leurs glissades sur la glace. Jessica s'était approchée de l'écran et avait tapoté un des pingouins pour essayer de l'attraper, avant de grogner de frustration quand elle comprit que ce n'était pas possible. Nous avions essayé de faire comme eux dans notre ancienne maison, et glissé ventre au sol sur les carreaux de la cuisine. Jessica se couchait sur le côté et glissait autour du

tapis, contre lequel elle donnait des coups de pattes arrière comme si elle faisait du vélo.

Quand nous vîmes la couche de neige toute fraîche qui scintillait au soleil ce matin-là, nous nous tournâmes l'un vers l'autre. Les pingouins ! Dehors dans la neige, nous fûmes pris de folie et nous mîmes à courir et déraper le long du chemin glissant jusqu'à ce que nos pattes nous brûlent à cause du froid, et que tout le monde rigole en nous regardant. Plus tard, assis près de la fenêtre de la caravane, nous observâmes John, Ellen et Joe en train de faire un énorme bonhomme de neige.

Ce dernier ne me dérangeait pas, mais il épouvantait Jessica. Joe lui mit une casquette sur la tête et souleva John pour qu'il lui donne deux yeux noirs et une carotte en guise de nez. Le bonhomme semblait vivant. Jessica tendait de plus en plus le cou, puis disparut dans son placard et n'en ressortit pas.

La neige fondit rapidement, mais la tête du bonhomme resta intacte pendant des jours et regardait tous ceux qui passaient devant lui, surtout Jessica.

* * *

Quand Joe se leva de bon matin, se rasa la barbe et enfila sa veste en cuir noire, je sentis qu'il allait se passer quelque chose. Ellen vida son porte-monnaie sur la table et compta l'argent. Elle en donna un peu à Joe.

— C'est pour l'essence.

Il ne la remercia pas, et regarda ce qu'il avait dans la main, l'air énervé.

— Je ne risque pas d'aller bien loin.

— C'est suffisant, dit Ellen. J'ai besoin du reste pour nous acheter à manger.

— Comment je suis censé déjeuner avec ça ?

— Je t'ai fait un sandwich.

— Qu'as-tu mis dedans ?

— De la Marmite. C'est tout ce qu'on a.

— Je ne veux pas de sandwich à la Marmite, rugit-il tout à coup.

Il arracha le paquet en papier aluminium des mains d'Ellen et le jeta, *floc*, par terre. Ellen semblait furieuse.

— Espèce de sale ingrat ! hurla-t-elle. Je t'ai donné de l'argent, j'ai repassé ta chemise et je t'ai préparé un sandwich. Et maintenant tu le balances par terre.

Je savais ce qui allait se passer ensuite, et je ne me trompai pas.

Jessica s'empara du paquet et sortit à reculons par la chatière, le sandwich entre ses dents.

— Bien fait pour toi, dit Ellen. Je ne t'en ferai pas un deuxième.

Joe ouvrit violemment la porte, les yeux brillants de rage.

— Ne me traite pas d'ingrat ! Il se trouve que j'apprécierai d'avoir de la tourte et une pinte pour mon déjeuner, si tu n'étais pas trop radine pour me

donner l'argent.

— Plutôt de la tourte et six pintes, tu veux dire ! Je croyais que tu partais chercher du travail, Joe. Ne bois pas quand tu dois conduire.

— Ouais, ouais. Arrête de me prendre la tête, tu veux ?

Joe lui lança un regard qui semblait plein de haine. Une lueur de courage s'alluma dans les yeux d'Ellen. J'avais envie de pousser un cri de joie. La vraie Ellen était de retour, bien vivante, et très têtue. Elle se dirigea vers la porte d'un pas décidé et se tint debout comme une guerrière, sa chevelure dorée flottant au gré du vent. À ses côtés se trouvait le plus grand des anges, dont l'éclat jetait des étincelles sur l'herbe, faisait briller l'humidité accrochée aux arbres et transformait les gouttes de pluie en guirlandes de lumière. Il brandit une épée éblouissante et la planta dans le sol entre Joe et Ellen. Je vis la poignée ornée de pierres précieuses rutiler au soleil et j'entendis l'ange crier :

— C'en est fini.

Ellen semblait prête à exploser sous les mots qu'elle voulait hurler à Joe. Mais l'ange avait enroulé une cape chatoyante autour d'elle, et elle demeura silencieuse. Elle tourna le dos à Joe, rentra rapidement dans la caravane et ferma la porte.

— Pauvre conne moralisatrice ! hurla Joe.

Il se précipita dans la voiture, mit le moteur en marche et démarra dans un crissement de pneus. Le bonhomme de neige le regarda partir, un pétilllement au fond de ses yeux tristes. Jessica, elle, resta sous la caravane à dépiauter en petits lambeaux argentés le papier aluminium qui enveloppait le sandwich à la Marmite.

Je suivis Ellen dans la chambre de John. Ses ours en peluche avaient une lueur conspiratrice dans les yeux, comme s'ils partageaient quelque information secrète. Ellen s'assit sur le lit de John et me prit sur ses genoux. Elle ne dit pas un mot, mais me berça et caressa mon pelage en passant ses mains chatouilleuses de ma tête jusqu'au bout de ma queue.

Tout le monde sauf moi semblait savoir ce qui allait se passer ce jour-là. Mon ange essaya de me parler, mais je refusai de l'écouter. C'était une situation à laquelle je ne voulais pas faire face.

Soudain, Ellen me posa par terre. Elle fouilla dans son sac à main et en sortit une carte en plastique sur laquelle étaient inscrits des chiffres et des lettres. Elle la regarda fixement pendant de longues minutes, puis mit de la musique très fort et se mit allègrement à faire des allées et venues pour prendre des objets et les poser sur la table. Elle ouvrit un placard et en sortit un gros sac, ouvrit la fermeture Éclair et mit les objets dedans.

Ellen fourra quelques jouets de John dans un autre sac, ainsi que ses chaussures, ses bottes, son pyjama et deux nounours, et le referma. Elle traîna les deux sacs à l'extérieur et les cacha sous la caravane. Une fois rentrée, elle étala une carte sur la table, l'étudia et passa des coups de téléphone, sa carte en plastique à la main. Elle n'arrêtait pas de me regarder, et je l'entendis

demander plusieurs fois « Vous acceptez les chats ? ». La drôle de petite voix à l'intérieur du téléphone répondait toujours « Non ».

Joe revint d'une humeur massacrante. Il jeta les clefs de la voiture sur la table et se dirigea vers le frigo.

— Pas d'interrogatoire, grogna-t-il à l'intention d'Ellen. Laisse-moi boire une bière.

Il ne l'embrassa pas et ne lui demanda pas non plus comment elle allait. Il ne lui lança pas même un regard.

— Je vais chercher John, dit Ellen en prenant les clefs.

Je la suivis dehors. Elle me prit dans ses bras, et je sentis son cœur battre à toute allure et son corps trembler.

— Va te cacher, Salomon, me chuchota-t-elle. Va retrouver Jessica. Quoi qu'il arrive, je te promets que je reviendrai te chercher. Tu dois rester ici, Salomon. Promets-moi que tu vas rester.

Je la fixai du regard. Elle commença à pleurer et me posa dans l'herbe. Furtivement, elle tira les sacs jusqu'à elle et les mit dans le coffre.

— On peut savoir où tu vas comme ça ? dit Joe, dressé dans l'embrasure de la porte.

Ellen se tint bien droite et le regarda.

— Je te quitte, Joe, dit-elle d'un ton ferme. J'emmène John avec moi. Et je ne reviendrai jamais.

Le moteur tournait déjà ; elle sauta dans la voiture, et s'en alla.

Fou de rage, Joe se mit à rugir. Il courut derrière la voiture et jeta des canettes de bière dans sa direction. Je me sauvai dans la haie et, terrifié, le regardai rentrer dans la caravane d'un pas lourd en poussant des jurons. Il y eut des bruits sourds et du fracas tandis qu'il jetait des choses dans tous les sens, cassait la vaisselle et donnait des coups de pied dans les portes. La caravane tout entière était secouée. Je sentis que je ne pourrais plus jamais y rentrer.

Ellen était partie. Elle m'avait abandonné.

J'étais dévasté.

Quant à Jessica, elle se trouvait toujours sous la caravane et défaisait l'emballage du sandwich à la Marmite.

Abandonné

Pour la première fois de toute ma vie de chat guérisseur, j'étais en colère. J'avais l'impression d'avoir fait mon possible, tout mon possible, et à présent je me retrouvais abandonné. Je m'étais montré fidèle et gentil, j'avais pris la route tout seul alors que je n'étais qu'un minuscule chaton pour retrouver Ellen, j'avais été courageux et je lui avais rendu visite à l'hôpital. Et voilà le résultat. Elle m'avait abandonné.

J'étais bouleversé, mais je ne pouvais pas rester assis à pleurer comme les humains. Il paraissait plus facile d'être en colère.

Mon ange essaya d'intervenir.

— Les choses vont empirer, dit-il. Mais il faut que tu essaies de survivre et que tu attendes Ellen.

Je ne voulais pas l'écouter. Avec un coup de queue brusque, je lui tournai le dos et partis trouver Jessica. Elle me montrerait comment être en colère, et m'apprendrait à survivre dans la nature.

Nous restâmes une bonne partie de la nuit sur la branche couverte de mousse, à regarder la caravane. Joe fulmina et tempêta pendant des heures. Il ne cessait d'ouvrir brusquement la porte pour jeter des choses dehors dans la nuit. Entre deux averses, le clair de lune nous laissait apercevoir les affaires d'Ellen éparpillées dans l'herbe mouillée : ses vêtements, ses livres, ses plantes en pots, ses disques.

Nick descendit le chemin d'un pas lourd en promenant Paisley au bout d'une laisse. Le chien ne voulait pas s'approcher de la caravane, et Nick dut le traîner.

— Qu'il est stupide ce clebs. Complètement cinglé, qu'il est.

Nick finit par l'attacher à un réverbère.

— Reste ici.

Il tambourina à la porte, et Joe ouvrit à toute volée. Il avait les yeux rouges sous la lumière électrique, et tenait une bouteille à la main.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nick. J'ai eu des plaintes. Pourquoi y a-t-il tout ça dehors ?

— Elle m'a quitté. Voilà le problème. Et elle a emmené mon fils !

— Eh bien, si tu continues comme ça, je ne peux pas lui en vouloir.

Joe commença à pester et jurer. Il s'assit sur les marches de la caravane.

— Calme-toi, maintenant, dit Nick d'une voix douce. Ça ne sert à rien de continuer comme ça, Joe. Je suis désolé pour toi, mais c'est mon terrain, et à moins que tu te calmes et que tu ramasses tout ce foutoir, on devra discuter sérieusement demain matin pour savoir si oui ou non je peux t'autoriser à

rester.

Joe prit sa tête entre ses mains et pleura comme un enfant, pris de sanglots qui secouaient son corps imposant. En temps normal, j'aurais couru jusqu'à lui pour l'apaiser grâce à mon puissant ronronnement. Mais, désormais, j'étais un chat en colère.

— Viens, rentre. Tu es complètement bourré.

Nick parla gentiment à Joe et le guida jusqu'à la caravane, puis ferma la porte. Paisley gémissait et faisait le tour du réverbère en enroulant sa laisse, qui manquait de l'étrangler.

La porte se rouvrit, et Nick sortit.

— Repose-toi, Joe, et on verra ça demain matin.

Nick éteignit les lumières de la caravane, puis déroula la laisse accrochée au réverbère et repartit dans l'obscurité en poussant des exclamations et des grognements désapprouvateurs.

Comme Jessica avait froid, nous nous dirigeâmes vers le terrier de blaireau et nous y blottîmes ensemble pour tenter de dormir. Nous avions le pelage mouillé, nous avions faim, mais au moins nous étions à l'abri de la pluie. Mon ange essaya encore de me parler, mais je refusai d'écouter. Je chassai mes pensées et sombrai dans un profond sommeil.

Pendant que je dormais, je fis un beau rêve. Je rêvai d'une autre vie passée avec Ellen, quand elle était enfant et que j'étais son chat.

Petite, Ellen ne voulait rien dire. Elle savait parler, mais choisissait de ne pas le faire, ce qui lui avait attiré beaucoup d'ennuis. Les gens la trouvaient maussade, snob, voire impolie, alors qu'elle n'était rien de tout ça. Elle était télépathe, c'est pourquoi j'étais pour elle le chat idéal. Nous pouvions chacun lire les pensées inexprimées de l'autre.

Ellen adorait danser. Elle pratiquait quelque chose qu'on appelait la danse classique et avait des chaussures de satin rose avec de longs rubans. Elle dansait partout, dans l'escalier, la cuisine et le jardin. Elle avait l'habitude de sortir danser pieds nus sur la pelouse en faisant tournoyer sa longue chevelure couleur miel, ou bien elle prenait un ruban de couleur vive et le faisait tourbillonner au soleil. J'aimais danser avec elle et sauter très haut pour attraper le ruban. Parfois, suspendu en l'air en plein saut, je croisais son regard pétillant et elle riait et criait de joie.

Dans cette vie-là, j'étais dévoué à Ellen. Je la suivais sur le chemin de l'école, et l'après-midi je courais à sa rencontre quand elle rentrait, le visage pâle et le regard chargé de douleur. Dès qu'elle me voyait, Ellen revenait à la vie, et nous dansions dans le jardin ou bien elle me laissait m'asseoir sur le piano pendant qu'elle tapait sur les touches noires et blanches de ses petites mains. J'adorais la musique, et les vibrations me chatouillaient jusqu'au bout des poils. Parfois, elle jouait de la musique triste et je me couchais, le menton posé sur le couvercle, en regardant ses yeux, et partageais ces profondes émotions avec elle. Ensuite, elle jouait des mélodies rapides qui cascadaient à travers la maison et me traversaient de part en part.

J'entendais la même musique à présent, dans mon rêve. J'étais en train de danser et de tourner avec Ellen sur la pelouse, et le jardin était peuplé de fées qui dansaient frénétiquement elles aussi. L'air était zébré de rubans de couleur, et nous faisons naître du bonheur qui s'élevait du jardin en nuages d'étoiles pétillants et crépitants. Des foules de gens se rassemblaient en cercle autour de nous. Ils étaient venus pour guérir, avec leurs tristes visages et leurs soucis, et Ellen et moi, une enfant et un chat déchaînés, transformions la tristesse en joie.

Le visage d'Ellen resplendissait dans mon rêve. Elle me regardait, me tenait dans ses bras et disait « Attends-moi, Salomon. Attends et je reviendrai te chercher ».

La musique de mon rêve se modifia et je me réveillai au bruit de la pluie battante. Le taillis tout entier dégoulinait de gouttes argentées, et l'eau dévalait le chemin en glougloutant.

Lorsqu'il cessa de pleuvoir, Jessica me montra comment chasser des souris. Les attraper ne me posait pas de problème, mais les repérer dans un taillis plein de feuilles trempées s'avérait plus difficile. Jessica savait exactement où elles se trouvaient. Elle en attrapa deux sans faire de bruit et m'en donna une.

— Ça ne sert à rien de s'entraîner à les attaquer, dit-elle. Il faut les observer et se servir de son odorat pour trouver les endroits où elles vivent.

— Je préférerais du Whiskas au lapin, dis-je.

— Tss. Des trucs en boîtes. Ça, c'est ce qu'il y a de vrai.

Plus tard dans la matinée, nous partîmes voir la caravane. Les rideaux de la chambre de Joe étaient toujours tirés, et le calme régnait. Pam était dehors et parlait à Nick. Ils ramassaient les objets trempés que Joe avait jetés pour les mettre dans un sac noir. Je voulais courir jusqu'à Pam. Elle m'aurait fait un câlin, dit un compliment et probablement donné à manger.

— Non, dit Jessica. Regarde ce qui est en train de se passer. Ils ont sorti le panier.

Pam tirait notre panier de transport de sous la caravane.

— Je peux les attraper facilement, dit-elle. Ils me connaissent.

— Garde le panier, alors, dit Nick. C'est un peu prématuré de les prendre tout de suite. Attends que Joe ait dessoûlé, il voudra peut-être les garder. Mais il va devoir partir. Je ne peux pas accepter ce genre de choses.

— Ellen adorait ces chats, dit Pam. Mais si elle ne revient pas, et qu'elle ne trouve rien à louer où elle puisse les prendre avec elle, il faudra qu'ils aillent quelque part. La SPA leur trouvera un foyer.

Je connaissais ce nom. SPA. Pam resta debout à balancer le panier au bout de son bras, et je me souvins de la poigne avec laquelle Joe nous avait fourrés tous les deux à l'intérieur. Jessica et moi nous tournâmes l'un vers l'autre. Inutile de le dire.

Nous allions devoir disparaître, nous enfoncer profondément dans la campagne et vivre comme des chats sauvages.

J'observai Pam pendant une minute encore. Elle avait été une bonne amie, et j'aurais bien aimé lui dire au revoir. Je la vis se diriger vers un autre objet que Joe avait jeté de la caravane. Elle le ramassa lentement.

— Ah la la, Ellen l'adorait. Quel dommage.

Elle tenait le coussin en velours mordoré. Il était trempé et les gouttes luisaient sur le beau velours.

— Je vais m'en occuper, dit-elle à Nick. Je vais le nettoyer, le sécher et lui redonner de l'allure.

Elle s'éloigna, le panier dans une main et le coussin en velours de l'autre. Je mourais d'envie de la rejoindre en courant. Si seulement j'avais su ce qui se passerait ensuite, j'aurais sauté dans ce panier et tiré Jessica pour qu'elle me suive.

Jessica trottnait déjà d'un air déterminé à travers le taillis. Elle avait un excellent instinct. Elle ne comptait pas traîner dans le coin. Dubitatif, je la suivis par-dessus la haie au bout du campement, puis à travers les champs. Elle m'emmenait plus loin, toujours plus loin sans vouloir se retourner. Elle marqua une pause une seule fois pour cracher sur une vache qui avait penché la tête pour la renifler. Tout au bout du champ, nous passâmes sur un échelier en pierre qui menait à la forêt profonde. Mon ange essaya de me parler, mais je fis semblant de ne pas l'entendre. Il voulait me dire de laisser partir Jessica, mais je n'en avais pas l'intention. Jessica avait besoin de moi, et moi d'elle.

L'échelier ressemblait à un pont vers un autre monde : des sentiers verts, des talus couverts de mousse et des fougères. Des arbres centenaires dont les racines s'entortillaient autour des murets de pierres, des creux et des trous pleins de feuilles. Je remarquai de minuscules visages qui nous observaient, d'autres créatures qui vivaient dans la forêt, des fées et des lutins. De toute évidence, Jessica était déjà venue dans la forêt enchantée. Elle m'emmena jusqu'à une grotte au sec sous un hêtre. Elle était tapissée de mousse moelleuse, et d'un profond lit de feuilles bruisantes.

Notre maison. C'était correct. Même mieux que le terrier de blaireau.

Durant cette première nuit, je ne parvins pas à dormir. Jessica se mit en boule et enroula soigneusement sa queue autour de ses pattes roses. En voyant son visage endormi, je ressentis le besoin de monter la garde comme un chien. J'écoutai les bruits de la forêt, le vent qui sifflait à la cime des arbres, le pas traînant et familier des blaireaux, le trot rapide d'un renard qui passait, le grattement plus ténu des souris et des oiseaux. Il n'y avait aucun son humain.

Je n'avais jamais été chat sauvage, dans aucune de mes vies. Je fus effrayé. J'avais toujours eu un humain vers qui me tourner. Jamais je n'avais été privé de quelqu'un à aimer. Vingt-quatre heures s'étaient à présent écoulées sans que je ronronne une seule fois. J'avais de la peine. Ellen et John me manquaient. Mais je ne dis rien à Jessica.

Nous nous habituâmes progressivement à avoir froid et être mouillés la plupart du temps, et à chasser notre propre nourriture. Nous mangions, nous nous lavions et nous dormions : une routine se mit en place. Les premiers

temps, nous partagions aussi quelques moments de détente à courir l'un après l'autre et à monter aux arbres. Le comportement de Jessica semblait différent de celui qu'elle adoptait avec les humains.

— Et ton rêve d'aller vivre avec une vieille dame ? lui demandai-je.

— Oh, ça peut attendre, dit-elle. Pour l'instant je m'amuse.

— Moi pas. Ce n'est pas ce que j'ai envie de faire de ma vie.

— Mais ce sont des vacances. Tu ne peux pas en profiter ?

Je réfléchis à la question.

— Non, dis-je. Je me sens en colère, et abandonné.

— Moi, je suis là.

Elle me donna un gentil petit baiser sur le bout du nez qui me réconforta.

Par une matinée calme et ensoleillée, nous eûmes envie de sortir de l'ombre de la forêt pour sentir la chaleur du soleil d'hiver sur notre fourrure. Au lieu de revenir vers le campement, Jessica décida de sortir de l'autre côté du bois. Nous longeâmes une allée de goudron, et passâmes sur un large pont qui enjambait une route chargée.

La vue de cette route me perturba. Nous nous tapîmes pour regarder à travers la barrière les camions et les voitures qui passaient en rugissant et en sifflant sous le pont. Mon sens psi s'était soudainement activé. Je me tournai vers le nord et observai la longue route qui filait au loin en décrivant une courbe. Le chemin de la maison. Le chemin qui menait à la belle maison où nous avions vécu avec Ellen. Je me dressai et passai la tête à travers la grille en me demandant s'il serait possible de sauter jusque sur le toit d'un camion en marche.

— Ne fais pas ça, dit Jessica.

Elle m'éloigna du pont avec fermeté, puis se tourna vers moi et me regarda d'un air espiègle, une étincelle au fond de ses yeux dorés comme toujours quand elle avait un secret.

Elle remonta l'allée en courant et contourna un champ de chaume. La lumière se transformait en un éclat électrique, et un nouveau bruit résonna dans l'atmosphère, un bruit que je n'avais jamais entendu jusque-là. Où Jessica pouvait-elle bien m'emmener ?

Nous courûmes en haut d'une colline couverte d'herbe drue et touffue, et l'horizon était devenu si clair à présent que j'avais l'impression de courir vers le ciel. Je suivis Jessica jusqu'au sommet lumineux. Nous nous assîmes et admirâmes, stupéfaits, l'immensité scintillante d'eau turquoise. Elle s'étendait très loin, jusqu'au niveau où l'horizon formait une ligne bleu foncé, et chantait, tout entière secouée par les vagues.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Jessica.

— La mer.

J'étais abasourdi. Je comprenais enfin pourquoi John sautillait et criait toujours d'excitation quand Ellen annonçait qu'ils partaient à la mer. Voir un tel spectacle de lumière éblouissante et d'espace me donnait de l'énergie.

— Comment le sais-tu ?

— Dans ma vie précédente, j'étais un chat de mer, répondit Jessica, et j'adorais ça. Le bateau ressemblait à une grande maison flottante, et j'étais le seul chat à bord. Mais, un jour, je suis tombée à l'eau, et un brave marin a sauté par-dessus bord pour me sauver. J'étais gelée, et mes poils avaient un goût de sel. Par la suite ils ont commencé à me gêner, et je suis devenue grosse et paresseuse.

— Et pourquoi m'as-tu amené ici aujourd'hui ?

Jessica demeura pensive.

— Tous les chats devraient voir la mer au moins une fois avant de mourir, dit-elle. Nous devons avoir conscience des choses merveilleuses qui existent dans le monde.

Je la regardai avec un respect nouveau. Elle m'avait amené jusqu'ici pour me faire plaisir, pour me détourner de ma peine d'avoir perdu Ellen. Et elle avait réussi. Je me sentais mieux, plein d'ardeur et de lumière. Mais, pendant que nous traversions le pont et les champs en trotinant pour rentrer vers la forêt, je recommençai à me sentir mélancolique. Plus tard, je compris que ce voyage était le dernier des merveilleux cadeaux de Jessica, et j'y repensai avec gratitude.

Journal d'un chat désespéré

Nous vivions dans la nature depuis plusieurs semaines lorsque je fus réveillé une nuit par des miaulements et des cris affreux provenant des alentours. Jessica ne se trouvait pas dans la grotte avec moi. Elle sortait parfois tôt le matin pour chasser les souris pendant qu'il faisait encore sombre.

Je me glissai hors du trou et restai assis en tendant l'oreille. Au-dessus de moi, les étoiles s'emmêlaient dans les branches nues des arbres et les masses de brindilles des nids de corbeaux. Le silence régnait. Soudain, les miaulements et les cris reprirent, accompagnés des bruits de lutte entre deux animaux qui roulaient par terre en se battant.

Je vis Jessica revenir en courant à ras du sol, sa tête noire et blanche clairement visible entre les arbres sombres. Elle entra en rampant dans la grotte et s'écroula. Elle s'était battue avec un chat sauvage qui l'avait mordue au cou. Elle tremblait violemment et avait le souffle court.

Inquiet, je reniflai la blessure, mais elle ne me laissa pas la toucher. Elle resta étendue ainsi toute la journée, épuisée, et je sortis chasser des souris tout seul. Je lui en ramenai une, mais elle refusa de manger. Elle voulait seulement dormir.

J'inspectai son pelage et découvris qu'elle était en piteux état. Elle était maigre, et avait le poil terne. Son dos révélait des trous où les poils ne poussaient plus. J'avais la même chose sur le mien. Nous souffrions tous les deux de notre vie sauvage dans le froid et l'humidité de l'hiver. Certains jours, le temps avait été si mauvais que nous n'avions rien eu à manger.

Jessica finit par se sentir mieux pendant quelques jours, mais elle ne s'aventurait jamais loin de la grotte et ne se nourrissait pas beaucoup. Je restais à ses côtés, plein d'un sentiment d'impuissance.

Peu après, je remarquai qu'elle s'allongeait de plus en plus souvent. Elle avait le regard morne, et sa blessure au cou s'était transformée en abcès. Je savais que nous avions besoin d'aide. Il lui fallait un vétérinaire et une injection d'antibiotiques, comme on m'en avait fait. Il lui fallait une voiture pour l'emmener chez le vétérinaire, et une personne attentionnée qui le fasse pour elle. Inutile d'aller voir Joe, il n'avait plus de voiture, et Pam n'avait que son vélo. Je pensai à Karenza, mais comment pourrais-je amener Jessica jusqu'à elle ?

Qu'aurait dit Ellen si elle avait été au courant ?

Je me sentais en colère et désespéré.

Mon ange avait essayé de me dire de laisser partir Jessica. Avait-il voulu

parler de cela ? Devais-je rester assis dans cette forêt sombre et froide à regarder ma meilleure amie mourir ? Elle était plus que ma meilleure amie. Elle était mon amour. Et, à présent, je n'avais plus qu'elle.

Je m'allongeai à ses côtés et léchai doucement son visage.

— Penses-tu pouvoir revenir jusqu'au campement ? demandai-je.

Elle me regarda à travers ses paupières à demi fermées.

— Non, répondit-elle. Reste simplement près de moi et tiens-moi chaud.

Un vent glacial zigzaguait à travers le bois. Je tapotai Jessica du bout de ma patte et la sentis toute molle avec sa queue posée sur le sol. J'entrepris de lui nettoyer ses coussinets roses et d'en ôter la boue séchée. Elle voulait sortir s'étendre dans son endroit préféré, sous un chêne. Ses pattes flageolaient, mais elle réussit à l'atteindre, et je m'assis à côté d'elle en essayant de me positionner de façon à la protéger du vent gelé. J'ébouriffai mon pelage pour me tenir chaud.

Le ciel d'hiver s'assombrissait au fur et à mesure que l'après-midi avançait. Jessica était faible à présent, et sa respiration rapide et courte, mais elle parvint à me dire quelques derniers mots.

— Tu dois me laisser partir, Salomon. Retourne attendre Ellen.

— Comment le sais-tu ?

— Ton ange me l'a dit.

J'étais bouleversé. Pendant tout ce temps, j'avais essayé de ne pas tenir compte de mon ange. Je voulais dire merci à Jessica. Merci pour tous les bons moments, pour nos beaux chatons, et merci de m'avoir emmené voir la mer. Je ne t'oublierai jamais, Jessica.

Il était trop tard. Elle s'en était allée. Elle avait soudain l'air tout à fait paisible, le visage relâché en une sorte de sourire.

Je restai immobile et regardai la lumière quitter son corps en formant une brume dorée. Puis je vis des lueurs apparaître à travers les bois, des lueurs dorées et vertes juste au-dessus du sol, qui vinrent se rassembler autour de la petite chatte tranquille. Je reculai avec respect et vis les minuscules êtres lumineux former un cercle. Les rayons de lumière s'entrecroisèrent pour faire un treillis en forme de dôme, que je reconnus immédiatement : le voile doré.

Je l'avais traversé quand j'étais né, et à présent la lumière étincelante de Jessica s'élevait, traversait ce voile brillant et laissait son corps derrière elle comme un vieux manteau. Je regardai le halo se dissiper parmi les arbres et dans le ciel.

Le cœur brisé, je m'appliquai à recouvrir sa dépouille de feuilles. Je les ratisai avec mes longues pattes et les empilai sur elle du mieux que je pus.

La perte de Jessica me causait tant de douleur que je ne voulais pas y penser. Il fallait que je fasse quelque chose de positif avant que la nuit tombe. J'allais courir sans m'arrêter jusqu'à ce que je retrouve le terrier de blaireau.

J'étais trop bouleversé pour savoir quel chemin prendre. Je traversai la forêt obscure en courant à ras du sol, la queue basse. Je sentais la présence de blaireaux, de lapins et d'une chouette, mais ne fis pas attention à eux.

Oublieux de la pluie et du vent qui m'ébouffaient le pelage, je courus encore et encore jusqu'à ce que je me retrouve sur le grand pont qui enjambait la route bruyante.

Je restai tapi, la tête passée à travers la grille, hypnotisé par les phares des voitures. Si seulement un de ces camions voulait bien ralentir, j'aurais une chance. Les paroles de Jessica me revinrent. « Ne fais pas ça », avait-elle dit. Ensuite, elle m'avait emmené voir l'océan scintillant. « Parce que nous devons avoir conscience des choses merveilleuses qui existent dans le monde. »

J'y réfléchis. Même si je parvenais à exécuter un saut spectaculaire jusque sur le toit d'un camion en marche, il faudrait que je m'accroche de toutes mes forces pendant des centaines de kilomètres, et il pleuvait. Ou bien je pouvais me faire emporter par une bourrasque et me faire écraser. Quel gâchis pour un chat comme moi. Des souvenirs de belles choses que j'avais accomplies commencèrent à me revenir. J'avais été gentil avec le petit John. J'étais entré dans cet hôpital la queue haute. J'avais joué aux pingouins avec Jessica.

Les temps étaient durs, mais je ne voulais pas mourir. Je voulais finir mon travail, qui était d'aimer Ellen. Je commençai à descendre l'allée de goudron en me dépêchant, mais me rendis vite compte que j'étais épuisé. Mes pattes me faisaient mal, et j'étais trempé. Au bord d'un champ se trouvait un vieil abri en bois. Je me faufilai dessous et dormis pendant des heures, roulé en boule dans un creux de terre sèche.

Quand je me réveillai le matin suivant, je découvris les champs recouverts d'une fine couche de neige. Cela rendait la chasse difficile et, puisque je n'avais rien à manger, j'étais mort de faim. J'avais très peu d'énergie et décidai de me diriger vers les bois, mais je ne me rappelai plus par où passer. Pendant des heures, je suivis en trotinant des sentiers d'animaux tortueux qui passaient entre les arbres, et en fin de journée je fus horrifié de comprendre que je n'avais fait que tourner en rond.

Après une deuxième nuit sous l'abri, toujours sans rien à manger, Jessica me manquait énormément et je me sentais désespéré. Ensemble, nous avions survécu, et nous nous étions soutenus mutuellement. Seul, je commençai à me dire que je n'avais aucune chance.

Juste avant l'aube, j'entendis qu'une autre créature se glissait sous l'abri. Je me redressai vivement. Je n'avais pas la force de me battre, ni même de me défendre. Dans la lumière rose de l'aurore, je distinguai la silhouette d'un blaireau, et à ma grande surprise il se dirigea droit vers moi, puis resta à me regarder de son vieux regard sage.

Je n'avais pas oublié la politesse, et je tendis la tête vers lui pour lui toucher le nez. Je le reniflai et, miracle, il s'agissait du vieux blaireau du taillis.

J'avais fait de gros efforts pour devenir ami avec lui et ses compagnons, et à présent, dans la difficulté, le vieux compère était sorti dans la neige et m'avait retrouvé. Il ne perdit pas de temps, se retourna et se mit en route à

travers les champs. Il ne se retourna qu'une seule fois pour s'assurer que je le suivais, ce qui était bien le cas. Nos pattes crissaient sur la neige gelée. Il était venu me montrer le chemin de la maison. Même si les blaireaux ne se mélangeaient habituellement pas avec les chats, celui-ci m'aidait.

* * *

Ellen lisait beaucoup quand elle était enfant, et me racontait toujours les histoires qu'elle aimait bien. Un jour, elle me montra un livre qui s'appelait *Le Journal d'Anne Frank* sur une jeune fille qui avait dû vivre cachée des années pendant la guerre. Tout comme moi, elle se trouvait dans une situation désespérée, mais elle écrivait tous les jours son journal intime. Cette activité lui faisait du bien, et cela avait aidé les gens, des années plus tard, à comprendre ce qu'elle avait enduré et comment elle l'avait supporté.

Je me souvenais de ce livre, et de la jeune fille triste sur la couverture. Si j'avais pu écrire, j'aurais tenu un journal moi aussi. Je l'aurais commencé ce jour-là, et il aurait ressemblé à peu près à ça :

Journal d'un chat désespéré

20 décembre – Je suis tout seul à présent, et je dors toujours dans le terrier de blaireau. Il fait si froid que j'y reste la plus grande partie de la journée. Aujourd'hui, la neige recommence à tomber en tourbillonnant sur le paysage. Elle s'entasse de plus en plus haut autour de mon trou. Mon dîner consiste en une petite souris que j'avais mise de côté, et quand j'ai soif, je lèche un peu de neige glacée.

21 décembre – Un renard vient la nuit fourrer son nez pointu dans ma cachette. Les cristaux de neige sur ses moustaches brillent au clair de lune, et ses yeux luisent en me regardant. Je suis trop faible pour me battre, mais le souvenir de Jessica tenant tête à Paisley me donne du courage. Je gonfle les poils, j'aplatis mes oreilles et je pousse un miaulement féroce. Je sens l'haleine musquée du renard. J'attaque son visage surpris avec mes griffes d'acier. Il recule. Au lieu de dormir, je reste assis toute la nuit à guetter son retour.

22 décembre – Je me sens très, très seul. Ellen me manque. Jessica me manque. Le coussin en velours mordoré me manque. Je dois être le chat le plus frigorifié de la terre, et aussi le plus triste.

23 décembre – La neige commence à fondre, et à midi le soleil brille pendant une heure environ. Je m'aventure pour aller chercher de la nourriture et trouve une croûte de pain blanc qu'un oiseau a fait tomber. Elle est moisie, mais je la mange jusqu'à la dernière miette. Je vais regarder la caravane et elle

est toujours fermée, avec du gros scotch pour bloquer la chatière. Par-dessous, derrière une des roues, je découvre une très vieille souris morte que Jessica a cachée. Trop épuisé pour la manger, je la prends dans ma gueule et la ramène jusqu'au terrier de blaireau. Je m'en contenterai pour le petit déjeuner, si rien d'autre ne se présente.

24 décembre – La lune resplendit, j'entends de la musique et des bruits de pas sur le chemin. Je jette un coup d'œil à l'extérieur et vois une lanterne brillante pendiller au-dessus de la haie. La musique résonne de plus en plus fort. Je me redresse. Je me souviens de cette chanson. Douce nuit, sainte nuit. Ellen chantait cela autrefois. Peut-être que c'est Noël. Oh, comme j'aimais Noël avant. On me donnait une souris en peluche et une balle avec une petite cloche à l'intérieur. Jessica et moi en avions une chacun et nous jouions avec pendant des heures. Ensuite, Jessica déchirait tout le papier cadeau et l'emmenait sous le canapé. J'essaie de dormir, mais au milieu de la nuit j'entends sonner les cloches de l'église.

25 décembre – Oui, ce doit être Noël aujourd'hui. Je le sais, car j'entends encore ces cloches sonner et les gens entonner les chants de Noël. Et le village tout entier embaume les pommes de terre au four. Avant, on me donnait un plat de morceaux de dinde avec de la sauce. C'est la pire semaine de ma vie. Un chat ne devrait pas rester seul le jour de Noël, tout de même. Je commence à être en colère. Et où se trouve mon ange ?

26 décembre – La faim devient intense et douloureuse maintenant. Je n'ai plus d'énergie et suis tout mou, mais je parviens encore à me nettoyer. Ce n'est pas drôle, car je perds mes poils. Il y en a partout dans le terrier de blaireau, et j'ai des trous dans le pelage sur le dos et la queue. Le temps est stable aujourd'hui, et je pourrais sortir, mais je n'en ai pas le courage. Je préfère rester allongé ici et me laisser mourir.

27 décembre – Mais enfin, où est cet ange ? Je ferme les yeux et ronronne pendant un moment, et je pense fort à lui. À quoi ressemblait-il ? Je commence à visualiser la brume de lumière chatoyante, j'imagine les picotements de sa poussière d'étoiles sur mon pelage, je tends l'oreille pour entendre sa voix. Et soudain, le voilà. Il était là depuis toujours, mais je n'utilisais pas mon sens psi.

— S'il te plaît, aide-moi, lui dis-je. Je suis en train de mourir. Et je ne suis qu'un jeune chat.

Le silence se fait. Mon ange m'envoie de l'énergie et de l'amour. Mais cela n'aide pas mon pauvre corps gelé et affamé. Cela n'apaise pas mon esprit inquiet. Puis il répond en disant quelque chose à quoi je ne m'attendais pas.

— Tu dois t'aider toi-même, Salomon.

Il n'ajoute rien de plus. Je reste couché, en colère, à digérer l'information.

M'aider moi-même, certes. Mais je suis un chat intelligent, et peut-être que je réussirai à savoir comment procéder. Je ne peux pas accomplir de grande action, mais je peux en tenter une petite. Je vais m'y mettre. Je n'écirai plus dans ce journal où je m'apitoie sur mon sort, et je vais m'aider moi-même. Je vais commencer par miauler, aussi fort que possible, aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

Si les chats pouvaient pleurer

Les miaulements que je poussai restèrent modestes au début, mais, une fois que je fus lancé, ils devinrent très forts. Je tentai de les faire ressembler plus à des cris qu'à des miaulements. Je fis résonner l'écho de mes appels à travers la campagne désolée, jusque dans les caravanes, les cottages et le long des chemins. De temps en temps, je me taisais pour écouter.

J'entendis des bruits de pas. Quelqu'un au loin descendait la route en trotinant. La personne se rapprocha, puis s'arrêta. Elle écoutait. Je miaulai encore plus fort en essayant de mettre dans ma voix un peu d'espoir. J'entendis un gros bruit de respiration, et des pas lourds à travers le taillis. Quelqu'un avait grimpé le mur et traversé les ronces tant bien que mal.

Je poussai des miaulements plus rapprochés pour l'encourager.

— Où es-tu ? cria une voix. Minou ?

Miaou ! Miaou !

— Es-tu dans un arbre ? Dans une galerie souterraine ? Allez, où es-tu ? Je n'ai pas escaladé cette haie pour rien, tu sais.

Je connaissais cette voix douce. C'était Karenza. Ses bottes noires s'approchèrent en écrasant les broussailles, puis s'arrêtèrent. Elle était en train de me chercher. Je parvins à me mettre sur mes pattes tremblantes, et me rappelai tout juste comment dresser ma queue.

— Oh, mon pauvre petit chat ! dit-elle en étouffant un cri lorsqu'elle m'aperçut.

Elle vint doucement jusqu'à moi.

— Tu veux bien me laisser te prendre ?

Si je voulais bien ! C'était merveilleux d'être de nouveau dans les bras de quelqu'un, de sentir un manteau douillet, d'entendre un cœur battre. Je ronronnai encore et encore, comme si rien ne pouvait m'arrêter.

Une belle flambée illuminait l'intérieur du cottage de Karenza. Elle m'installa juste à côté sur un tapis somptueux, et je laissai la chaleur m'envelopper. C'était délicieux. Karenza semblait comprendre que j'étais trop faible pour faire face aux autres chats, et elle les chassa dans la cuisine avant de fermer la porte. Elle m'apporta un plat de Whiskas au lapin.

— Ton appétit se porte bien, dit-elle en me regardant attaquer l'assiette.

Après avoir fini, j'étais trop épuisé pour me nettoyer. Au chaud et en sécurité, je m'étendis à côté du feu pour dormir. Avant de m'assoupir, j'entendis Karenza parler au téléphone.

— J'ai trouvé Salomon, dit-elle.

J'entendis un cri à l'autre bout du fil.

— Il est chez moi, en sécurité, continua-t-elle, et je vais m'occuper de lui jusqu'à ce que tu viennes.

Mon sommeil fut profond et merveilleux. Je me réveillai une fois pendant la nuit, surpris de découvrir que Karenza m'avait posé dans un panier rond et douillet et emporté dans sa chambre. Elle ne dormait pas, mais restait allongée à côté de moi, la main posée sur mon dos. J'étais si maigre que, lorsqu'elle me caressait, ses doigts semblaient toucher mes os. Elle me parlait doucement, et sa main était remplie d'étoiles. Des étoiles guérisseuses. Je commençai à ronronner, et le rythme de mes ronronnements se mélangea aux étoiles pendant toute la nuit.

Karenza était une guérisseuse de chats. Elle vivait seule dans le cottage, et tout son amour était consacré à leur bien-être. J'avais tellement de chance que je me sentais honteux d'avoir eu ces pensées pleines de colère et d'avoir tourné le dos à mon ange. Mais la douleur que je ressentais après avoir perdu Ellen, puis Jessica, était accablante. Je frissonnai, et Karenza réagit immédiatement pour me reconforter en me caressant et en m'apaisant. Elle me murmura de me rendormir.

Le matin suivant, Abby la vétérinaire passa me rendre visite.

— Il va s'en sortir, dit-elle après m'avoir administré tout un tas de piqûres en expliquant à Karenza ce qu'elle me donnait. Pour les vers, les puces, la gale, la grippe féline, et une dose de vitamines. Garde-le bien au chaud, loin des autres chats jusqu'à ce qu'il ait repris des forces, et donne-lui à manger par petites quantités, assez souvent.

— Il va être bien dorloté, dit Karenza. Et, cet après-midi, il aura droit à une surprise.

Une surprise ? Je me dis qu'il s'agissait peut-être d'une souris en peluche, mais que je n'aurais pas l'énergie de jouer avec. Tout ce dont j'avais envie, c'était dormir. Karenza transporta mon nouveau lit douillet pour le mettre à côté du feu, et je restai allongé à regarder les flammes dorées. J'en choisis une qui avait un contour bleu saphir, puis qui virait à l'orange, puis au blanc vers le centre. Je m'imaginai en train de traverser cette porte blanche et brûlante pour passer dans le monde de la lumière pure, et Jessica se trouvait là, occupée à nettoyer ses pattes roses. Elle était belle et parfaite, mais trop éloignée pour que je puisse l'atteindre.

Mon ange arriva, et me dit :

— Tu dois guérir ton corps et ton esprit, Salomon. Cela prendra du temps, alors montre-toi patient envers toi-même. Maintenant, rendors-toi.

J'obéis, avec le sentiment d'être le chat le plus heureux du monde.

En fin d'après-midi, quand les rayons dorés du soleil d'hiver pénétraient dans le cottage, j'entendis une voiture se garer à l'extérieur, et le bruit des pas de quelqu'un qui courait.

— Attends de voir qui va arriver, Salomon, dit Karenza avec un clin d'œil en passant rapidement à côté de moi pour aller à la porte.

Elle l'ouvrit, et sur le seuil se tenait mon Ellen. Si les chats pouvaient pleurer, j'aurais versé des larmes de joie. Je sortis du panier rond, et mes jambes semblaient déjà plus solides. Ma queue se dressa toute seule et je courus retrouver mon Ellen.

— Salomon, dit-elle dans un souffle en me prenant dans ses bras.

Je léchai les larmes qui coulaient sur ses joues et me mis à ronronner.

— Mon petit chat adoré. Tu es si maigre. Qu'est-ce que tu as enduré ?

Je voulais lui raconter, mais même si j'avais eu les mots, je n'aurais rien pu dire. C'était trop énorme, trop douloureux de lui annoncer que Jessica était morte dans les bois glacés, que le blaireau m'avait ramené à la maison, et de lui raconter le *Journal d'un chat désespéré*.

— Regarde ses poils, dit Ellen en me caressant.

— La vétérinaire a dit qu'ils repousseraient. Elle est venue ce matin et lui a fait quelques piqûres. Elle a dit qu'il s'en sortirait.

— Merci, Karenza.

Ellen passa un bras autour de son amie et la serra contre elle. Elle s'assit près du feu en me prenant sur ses genoux. Je remarquai qu'elle avait meilleure mine, ses joues étaient toutes roses et elle portait une belle écharpe brillante.

— J'ai laissé John chez Pam, dit-elle. Elle va l'amener dans un petit moment.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Karenza.

— John et moi nous sommes installés dans une chambre d'hôte, explique Ellen. John n'a pas aimé du tout. Mais je viens de passer voir Nick, et il a dit qu'on pouvait récupérer la caravane. Joe est parti il y a trois semaines, il est allé dans le nord du pays pour s'installer chez son père.

— C'était parce qu'il buvait ? demanda Karenza.

— Oui. Et son père va le placer en centre de désintoxication. Mais je ne me remettrai plus jamais avec lui, Karenza. Bien sûr, il faudra qu'il voie John. Je suis bien mieux toute seule, même dans une chambre d'hôte.

Karenza lui fit un grand sourire.

— Les chats sont meilleurs que les hommes, dit-elle. Je l'ai compris il y a bien longtemps. Alors, quand peux-tu réemménager ?

— Le week-end prochain. Nick a gentiment offert d'effectuer quelques réparations dans la caravane, et il va installer un petit poêle : nous serons bien.

— D'accord. Je m'occuperai de Salomon jusqu'à ce que tu sois prête.

Karenza me frotta la tête.

— Est-ce que ça te va, Salomon ? me demanda-t-elle.

Il comprend tout, dit Ellen. Mais j'aimerais tant qu'il nous dise où est Jessica.

Je me redressai et poussai le miaulement le plus triste possible. Il ressemblait à un gémissement. Ellen et Karenza se regardèrent. Ellen passa ses deux bras autour de moi et plongea ses yeux droit dans les miens.

— Est-ce que Jessica est morte, Salomon ? chuchota-t-elle.

Je poussai un autre miaulement encore plus triste avant d'enfouir ma tête

dans son écharpe, incapable de supporter ce chagrin.

— Il la pleure, dit Karenza. Je sais reconnaître un chat en deuil. Il va avoir besoin de beaucoup de temps et d'amour. Je l'ai pris avec moi sur mon lit hier soir, et je le referai, pour l'aider.

— Tu es un ange. Comment pourrai-je te remercier ?

Peu après arrivèrent John et Pam, et il y eut d'autres larmes encore. J'étais heureux de sentir la petite main de John me caresser.

— Pauvre Salomon, répétait-il. Tu m'as manqué, Salomon.

Pam portait un grand sac en plastique, qu'elle donna à Ellen.

— Je t'ai apporté un cadeau.

— Oh, Pam !

Ellen plongea la main dans le sac et en sortit le coussin de velours mordoré.

— Je l'ai récupéré après qu'il l'a jeté dehors, dit Pam avec fierté. Et je l'ai lavé, séché, et même parfumé.

— Waouh !

Ellen enfouit son visage dans le coussin.

— Ça sent la lavande, dit-elle. Merci, Pam. Tu es un ange.

Un autre, pensai-je. Pam et Karenza. Deux anges terrestres. Si j'avais été une personne plutôt qu'un chat, je leur aurais donné à chacune un bouquet de roses.

* * *

Je me sentais très nerveux à l'idée de retourner dans la caravane. Le souvenir des sautes d'humeur de Joe s'y trouverait, ainsi que le linge humide, et le vent qui faisait tout trembler.

Après une semaine à me faire dorloter par Karenza, je me sentais mieux. Mes poils repoussaient, mon maigre corps reprenait des formes, mes jambes étaient fortes et ma queue restait dressée la plupart du temps. Le jour venu, Karenza me transporta dans son manteau le long du chemin. En regardant tout autour de moi, je savais que mes yeux brillaient à nouveau. Haut dans un arbre, une grive musicienne chantait, et les bas-côtés étaient couverts de perce-neige et de chélidones.

John était parti à l'école, mais Ellen se trouvait là pour m'accueillir. Elle m'avait acheté un nouveau panier dans lequel elle avait placé un tapis confortable, et une nouvelle gamelle, pleine de nourriture rien que pour moi. La caravane avait une apparence et une odeur différentes. L'amélioration que je préférais était le nouveau poêle dans lequel un feu crépitait. Il faisait chaud dans la caravane ! L'atmosphère était paisible. J'inspectai tout en prenant un air important, la queue dressée. J'entrai dans la chambre de John et touchai le nez de ses deux ours en peluche du bout de ma truffe, puis pénétrai dans celle d'Ellen et vis ses chaussons sous le lit. Je reniflai le placard de Jessica. On l'avait nettoyé et rempli de boîtes en carton, mais au fond, dans le coin, je

découvris sa souris en peluche. Je l'emmenai dans mon nouveau panier, et m'y installai en me demandant quel genre de vie nous allions mener ici à présent, sans Joe. « Il y aura la paix », avait dit mon ange.

Il avait raison. Ellen, John et moi étions tranquilles ensemble. La caravane n'était pas une maison, mais elle constituait un sanctuaire douillet, au sein duquel ne résonnaient plus de cris ni de hurlements. Ellen nous parlait doucement, à John et moi. Les après-midi de pluie, nous nous blottissions tous les trois devant le feu et Ellen lisait une histoire à John, ou bien jouait avec lui. Nous étions heureux comme tout. J'avais quelque chose en commun avec John. Nous avions tous les deux perdu quelqu'un, moi Jessica, et lui son papa. Au début, John pleurait beaucoup et j'étais content de pouvoir le réconforter. Je me collais contre sa poitrine en étendant mes longues pattes, posais mon menton sur son cœur et ronronnais très fort.

— Quel chat guérisseur tu es ! me dit Ellen un jour. Mais je sais que Jessica te manque toujours, n'est-ce pas ? Tu ne joues plus comme tu le faisais avant.

Elle avait raison. Je n'avais pas envie de jouer. La mort de Jessica avait laissé un trou béant dans ma vie, et je pensais à elle tout le temps. Ellen avait accroché une photo d'elle, avec son expression polissonne, sur le mur près de mon panier, et je restais souvent assis à la contempler. Je l'aimais encore, et je gardais son souvenir vivant en me remémorant les bons moments que nous avions partagés, et tout ce qu'elle m'avait enseigné.

Les chats ne sont pas très forts en calcul, et j'ignore combien de temps nous sommes restés à vivre ainsi, tranquillement dans la caravane. L'été s'écoula, et je redevins lisse et brillant, puis l'automne enchaîna sur l'hiver. John grandissait, et je savais que, tous les quinze jours, Ellen l'emmenait voir son papa, et ils revenaient tous les deux stressés et chamboulés. Mais Joe ne venait jamais à la caravane, ce dont je m'estimais heureux.

Par un beau matin d'hiver, tout bascula.

Je me trouvais assis sur les marches de la caravane à nettoyer mes pattes au soleil, quand mon ange apparut dans un éclat de lumière blanche. J'avais habituellement du mal à la distinguer, mais cette fois-là son image était bien nette et des étoiles pétillaient autour d'elle.

— Montre-toi exemplaire, Salomon. Quelqu'un va arriver, quelqu'un de très important. Il faut que tu restes près d'Ellen, et que tu mettes tous tes sens à profit.

— Qui est-ce ? demandai-je.

Mais j'apercevais déjà une voiture noire étincelante qui pénétrait dans le campement. Mon ange disparut dans un éclair. Je me redressai et me donnai un air important, tendis mes moustaches et gonflai mon pelage.

La voiture avança prudemment et sans bruit jusqu'à la caravane, puis s'arrêta. Un huissier, me dis-je. Encore.

Mais un bel homme en sortit, et resta debout à regarder la caravane. Il était beau à cause de son aura, que j'arrivais à voir. Elle était énorme et lumineuse,

avec plein de turquoise et de blanc, et l'homme me rappelait la mer. Il avait d'intéressants yeux bleus, qui s'illuminèrent quand il me vit monter la garde, assis devant l'entrée.

Il ne dit pas « Bonjour minou » comme le faisaient la plupart des gens. Il vint vers moi tranquillement, à pas feutrés, et tendit une main trapue pour me caresser. Mais, avant de le faire, il me demanda la permission, d'une voix profonde et grondante que j'appréciai.

— Je peux te caresser ? Tu es un beau compagnon.

J'émis un son spécial en son honneur, le croisement entre un miaulement et un ronronnement, et je me dressai sur mes pattes arrière pour lui montrer que je voulais qu'il me touche. Son contact était calme et affectueux, et il me caressa pendant plusieurs minutes avant de frapper à la porte. Après avoir donné quelques coups, il se recula avec respect pour laisser Ellen ouvrir.

Elle apparut dans l'embrasure, l'air surpris et un peu nerveux, en s'essuyant les mains dans un torchon à fleurs que Pam lui avait donné.

— Excusez-moi, j'étais en train de faire un gâteau, dit-elle.

L'homme ne répondit pas tout de suite, et je le vis regarder la longue chevelure dorée d'Ellen qui brillait dans la lumière du soleil d'hiver.

— Je m'appelle Isaac Mead, dit-il en tendant la main. Je suis membre du conseil d'établissement dans l'école de John.

Ellen lui serra la main, mais semblait mal à l'aise.

— Oh, non, dit-elle. Est-ce que John a fait les quatre cents coups ?

— Non, pas du tout. Je suis venu à cause de quelque chose qu'il a dit.

— Entrez, je vous en prie.

Elle emmena Isaac dans la minuscule cuisine qui sentait bon les biscuits chauds, et il s'assit à côté du poêle.

— Est-ce que ce chat magnifique a un nom ? demanda-t-il.

— Salomon, répondit Ellen. Parce qu'il est d'une grande sagesse.

Je grimpai sur ses genoux et m'y installai pour la protéger en étudiant le bleu profond des yeux d'Isaac. Il portait une barbe, qui était grise par endroits, et un duffel-coat à boutons allongés avec lesquels j'avais envie de jouer.

— De quoi s'agit-il, exactement ? demanda Ellen, le regard toujours méfiant. C'est une mauvaise nouvelle ?

— Non, ma chère. Non. Voyez-vous, l'école est dans une situation plutôt difficile. Le concert de Noël approche à grands pas, et notre pianiste a fait une crise cardiaque. Elle ne pourra pas jouer avant très, très longtemps, et lorsque nous avons annoncé cela aux enfants lors de la réunion, ils ont été très déçus. C'est alors que votre petit John a levé la main et a dit : « Ma maman sait jouer du piano et elle est géniale. »

— Ça alors, dit Ellen en rougissant. Je n'en reviens pas qu'il s'en souvienne. Il était si jeune quand nous... nous...

Elle hésita, et Isaac se contenta de la regarder avec bienveillance et d'attendre.

— Nous avons perdu notre maison, vous comprenez, reprit-elle, et ils ont

pris tous nos meubles, y compris mon piano. Je n'en ai donc pas fait depuis des années.

— Accepteriez-vous de le faire pour les enfants ?

Ellen semblait incapable de répondre. Petite, elle avait toujours refusé quand sa mère voulait qu'elle se produise.

Il y eut un long silence. Mon ange avait dit que la musique manquait à Ellen, que c'était sa nourriture spirituelle. Je savais qu'Ellen devait dire oui, mais elle ne voulait pas. Je décidai alors de répondre à sa place.

Je regardai Isaac et poussai un miaulement haut et ferme, puis je tapai le visage d'Ellen avec ma patte et miaulai vers elle. Je continuai ainsi jusqu'à ce qu'elle sourie et dise :

— Très bien, je vais essayer.

Je frottai ma tête contre elle et me mis à ronronner.

— Vous devriez peut-être emmener Salomon avec vous, dit Isaac en riant.

— Je pourrais. C'est un chat très bien élevé, et il adore la musique. Il me donnerait peut-être confiance en moi. Il s'asseyait toujours sur le piano avant. Il aime beaucoup Mozart.

— Les enfants seraient ravis de l'avoir. Et John serait tellement fier de vous.

— Mais je vais avoir besoin de m'entraîner. Il n'y a pas la place pour un piano ici, même si je pouvais m'en payer un. J'élève mon fils seule.

Isaac la regarda en silence, tout en hochant légèrement la tête. Il parcourut la caravane des yeux, et vis la photo de Jessica, le bol d'oranges, les livres bien empilés, la boîte de Lego, les tapis et les coussins doux.

— Vous avez aménagé un beau foyer ici, dit-il d'une voix mélancolique.

Il fixa de nouveau son regard sur Ellen, et soudain je me souvins de ma première rencontre avec Jessica. Dès l'instant où j'avais vu ses yeux provocants couleur bouton-d'or, j'étais tombé amoureux d'elle, d'un amour qui durerait toute la vie.

Isaac restait silencieux et courtois. Mais je connaissais son secret, avant même qu'il ne le découvre lui-même. Isaac était tombé amoureux d'Ellen.

Journal d'un chat vedette

La nuit du concert de Noël, j'étais le chat le plus fier de la planète.

Après des semaines passées à prouver que je savais bien me tenir dans une pièce pleine d'enfants, j'eus le droit d'y aller. Pam était chargée de s'occuper de moi, et elle s'était assise juste en face de nous, au premier rang près du piano, vêtue de son plus beau manteau rouge. Les enfants avaient fini par s'habituer à moi, mais ils étaient quand même tous surexcités quand Pam me posa fermement sur le piano. Je m'assis le dos bien droit, élégamment, et regardai tout le monde.

— Veuillez accueillir notre pianiste, Ellen King, annonça le directeur, et tout le monde applaudit.

Je me sentais si fier d'Ellen que j'aurais pu éclater. Elle arriva rapidement, vêtue d'un manteau de velours noir, sa chevelure dorée se balançant dans son dos. Je m'allongeai immédiatement, et mon regard croisa le sien au moment où elle s'asseyait au piano.

Elle commença à jouer la musique de Noël avec beaucoup d'énergie et d'amour, et tout le monde écouta. Elle ne cessait de me lancer des coups d'œil, et je compris que ma présence l'aidait. Personne d'autre que moi ne savait combien elle avait appréhendé ce moment. La musique l'aidait aussi. Une fois qu'elle se fut mise à jouer, elle se sentit heureuse. Le public et les enfants se levèrent pour chanter, et j'appréciai beaucoup le son qu'ils produisirent. J'observais Isaac, qui regardait Ellen avec ravissement.

Les enfants jouèrent une pièce de théâtre, et John incarnait un berger. Il avait un torchon sur la tête et une branche de la haie qui lui servait de bâton. Lorsque la représentation fut terminée et que tout le monde eut fini d'applaudir, on m'autorisa à monter sur la scène. Je m'y promenai la queue dressée, et tous les enfants voulurent me caresser. Je voulais inspecter le mouton en peluche que portait John, et je frottai ma truffe contre son nez. Puis je me dis qu'il fallait que je voie ce qui se trouvait dans ce berceau qu'ils regardaient tous, alors je l'escaladai et, encore une fois, touchai le nez de la poupée en plastique allongée dedans. Tout le monde rit, mais je ne comprenais pas ce qu'il y avait de si drôle.

— Bien joué, Salomon, dit le directeur.

Il était appuyé contre le piano, et je courus jusqu'à lui pour lui toucher le nez aussi. Les enfants n'en pouvaient plus de rire.

Ellen recommença à jouer, une étincelle au fond des yeux, et toute l'assemblée entonna avec énergie une chanson qui parlait d'un pudding aux figues.

— Ah la la, fit Pam alors que nous étions sur le chemin du retour dans la voiture d’Ellen. C’est la meilleure soirée que j’ai passée depuis des années. Et ce chat était la vedette du spectacle.

* * *

Lorsque Ellen et Isaac se mirent finalement ensemble, j’étais un peu jaloux. Ils m’aimaient tous les deux et me donnaient tout ce dont j’avais besoin, mais Jessica me manquait toujours. Parfois, son absence me faisait mal. C’est surtout quand nous partîmes de la caravane que je sentis mon dernier lien avec elle se briser.

Nous emménageâmes chez Isaac par un chaud après-midi d’été. La maison était une ferme spacieuse dotée de profonds appuis de fenêtre tapissés de coussins. Et il y avait un escalier ! J’essayais de m’amuser tout seul, et tout le monde m’y encourageait. John montait et descendait les marches en tirant derrière lui une souris en peluche attachée à un fil, et j’aimais bien ce jeu.

Isaac possédait un piano magnifique, et je pris l’habitude de m’allonger sur ses genoux et de ronronner pendant que nous nous imprégnions ensemble de la belle musique qu’Ellen adorait jouer. Je finis par faire totalement confiance à Isaac, et je voyais qu’Ellen et John menaient une vie heureuse à ses côtés.

Le jardin consistait en une jungle d’arbustes ornés de chèvrefeuille et de ronces qui poussaient dans tous les sens. Là-dessous se trouvait un labyrinthe de tunnels verts utilisés par diverses créatures sauvages. Partir en exploration tout seul me donnait la chair de poule, mais je persévérai, et un beau jour je fis une découverte incroyable.

Je trouvai un portail recouvert de lierre au-delà duquel serpentait, entre de grandes digitales roses, un chemin secret. Il était moussu et engageant, et pendant que je restais assis à le contempler, je sentis soudain que Jessica se trouvait à mes côtés. Elle l’aurait pris sans hésiter. Mon pelage commença à se hérissier d’émotion. Je me faufilai sous la grille et avançai le long du chemin en trotinant, sans savoir ce que j’allais trouver.

L’herbe était chaude et les abeilles bourdonnaient, mais j’entendais aussi un bruissement rythmique. Le chemin m’emmena jusqu’au flanc rocailleux d’une colline, et le bruissement se transforma alors en un grondement majestueux. Là devant moi s’étendait la mer.

À présent, je savais où aller pour penser à Jessica.

Je sélectionnai un rocher bien tiède et y restai assis pendant longtemps à contempler l’éclat du soleil sur l’eau. Je regardai d’énormes étincelles faire des pirouettes sur les côtés, s’éloigner en dansant puis s’amasser à nouveau. J’avais l’impression que la mer était remplie d’anges et que, si je restai assez longtemps à observer, je finirais par les voir. Je n’y parvins pas, mais, quand je fermais les yeux et que j’imaginais la masse d’étincelles argentées, je voyais mon ange à moi très clairement.

Suite à cela, je me mis à lui parler régulièrement.

Un jour que j'explorais le bord sauvage de la falaise derrière le jardin, il me dit d'écouter. J'obéis, mais n'entendis que les mouettes, le vent dans les buissons et le *tss-tss* des sauterelles.

— Non, dit-il. Écoute mieux.

Je me concentraï sur les endroits sombres et profonds enfouis sous la canopée d'ajoncs et de bruyère, et tendis à nouveau l'oreille. Je distinguai alors le murmure de quelque chose qui bougeait là-dedans, puis un petit cri qui aurait pu être un miaulement, et mes poils commencèrent à se hérissier. Après ce qui était arrivé à Jessica, je n'avais aucune envie de rencontrer un chat sauvage.

Je restai assis en silence et attendis.

Quelques minutes plus tard, j'entendis à nouveau le glapissement, et une délicate tête dorée sortit des broussailles pour me regarder. Elle ne paraissait pas menaçante, et je miaulai en retour. Une petite chatte rousse sortit en rampant et courut avec enthousiasme jusqu'à moi. Elle était extrêmement maigre et avait les yeux hagards. Nous nous frottâmes la truffe, et mes poils hérissés reprirent leur aspect habituel. Je m'allongeai, et elle se blottit à côté de moi. Je commençai à lécher son pelage roux pour la rassurer. Elle était si chétive que je sentais ses os. Je compris sa solitude et sa faim. Elle ne semblait pas capable de me parler, mais je savais qu'elle avait besoin d'aide, et je l'encourageai à me suivre. Je la menai le long du chemin, sous le portail, dans le jardin et jusque devant la porte de la cuisine dans le patio où Ellen avait posé mon déjeuner.

Je le partageai avec la minuscule chatte rousse, et elle l'engloutit avec voracité. Lorsqu'elle en eut assez, elle s'assit avec moi sur les pierres chaudes et nettoya ses maigres petites pattes.

Mais lorsque Ellen surgit par la porte de derrière, les yeux de la petite rousse s'écarquillèrent et s'assombrirent d'inquiétude. Elle détaïa si vite que ses griffes laissèrent des marques dans la poussière. Elle disparut dans les buissons, et nous ne la revîmes plus pendant quelques jours.

Puis elle revint, vigilante et furtive, mais refusa de manger tant qu'Ellen n'avait pas éloigné la gamelle de la maison.

— C'est une chatte sauvage, dit Ellen. Pas un vieux tendre comme toi.

Vieux ? Moi ? Je suppose que je devenais vieux pour un chat, en effet. Cela faisait des années que nous vivions chez Isaac, et John était un grand garçon à présent, il prenait le bus pour aller à l'école avec une pile de livres dans son sac. Il apprenait à jouer de la guitare, et il aimait bien que je m'assoie sur son lit pendant qu'il s'exerçait. Je ne savais pas exactement quel âge j'avais.

Ellen donna un nom à la petite chatte rousse : Lulu.

— Ça lui donne une identité, dit-elle.

— Tu n'arriveras jamais à apprivoiser un chat sauvage, dit Isaac. Mais laisse-la venir si elle en a envie. Pauvre petite.

Mais Ellen et John étaient bien décidés. Tous les jours, ils disposaient de la nourriture en plus pour Lulu. Au départ, ils la mettaient près des buissons, là où elle se sentait en sécurité. Je passai du temps dans les broussailles avec elle, à la nettoyer et à ronronner, et parfois, si elle était assez à l'aise, elle se pelotonnait contre moi et s'endormait.

— Pourquoi as-tu si peur ? lui demandai-je un jour. Ellen est gentille et affectueuse. Elle ne te ferait jamais de mal.

— Je n'avais jamais vu d'humains jusqu'à présent, répondit-elle. Je ne savais pas ce que c'était. Ils sont énormes et font très peur.

— D'où viens-tu, Lulu ?

Elle soupira et prit un air triste.

— Je suis née dans les buissons où tu m'as trouvée. J'avais une maman, rousse comme moi, et une sœur aussi. Elle était rousse et blanche et nous jouions ensemble. Mais, un jour, notre maman nous a fait traverser la route parce qu'elle pensait que nous trouverions plus de nourriture par ici. Les voitures arrivaient tellement vite, comme des bolides. Je suis restée en arrière, mais maman et ma sœur ont essayé de passer en courant, et elles ont été tuées. Alors je suis restée toute seule.

Je ressentis de la compassion. Je savais à quel point c'était douloureux pour Lulu.

— Essaie de te faire un ami humain, dis-je, et tu vivras heureuse, comme moi.

— Je ne le pourrai jamais, répondit-elle. Jamais. Jamais.

Il ne servait à rien d'essayer de la convaincre.

Mais Ellen avait une idée.

Elle commença à rester assise dehors sur une chaise, parfaitement immobile, et Lulu finit par s'habituer à sa présence et commença à venir manger dans sa gamelle. Petit à petit, Ellen rapprocha la gamelle et la chaise jusqu'à ce que Lulu vienne manger assez près pour qu'Ellen puisse la toucher. Pendant qu'elle se rassasiait, Ellen lui parlait doucement, parfois elle chantait même, et je voyais que Lulu remuait ses oreilles pour l'écouter. Si Ellen faisait un seul geste, Lulu relevait la tête pour la regarder et sifflait comme un serpent.

J'essayais d'aider en me frottant aux jambes d'Ellen ou en m'étalant sur ses genoux pour montrer à Lulu qu'elle n'avait rien à craindre. Un jour, le plat était si proche qu'Ellen tendit le bras et gratta doucement le dos de Lulu pendant qu'elle mangeait.

Cela dura des semaines et des semaines, mais ce fut Isaac qui finit par l'appivoiser. Elle semblait incapable de résister à sa voix grondante et aux caresses tranquilles de ses grosses mains. Elle roulait même sur le dos et jouait avec ses lacets.

Par une froide journée d'automne, Isaac passa doucement ses mains autour d'elle et la souleva.

Il la posa sur ses genoux, et la lâcha. Lulu resta immobile, l'air surpris.

Elle me regarda, et je grimpai la rejoindre pour lui montrer comment s'allonger et écouter le rythme lent des battements du cœur d'Isaac. Elle fit comme moi.

John et Ellen restèrent à nous regarder sans bouger, un sourire aux lèvres. C'était un moment de magie, qui changea la triste vie de Lulu pour toujours.

Quelques mois passèrent, et Lulu devint aussi folle que moi, à se rouler par terre, ronronner et grimper sur les genoux des gens. Je lui appris tout de la vie dans une maison, et nous jouions même dans l'escalier. Elle faisait beaucoup d'erreurs, mais ce qu'il y a de merveilleux, chez les humains, c'est qu'ils se montrent très gentils et indulgents.

Je savais qu'Ellen m'avait pardonné de ne pas avoir ramené Jessica, mais je ne me l'étais jamais pardonné à moi-même. Faire la connaissance de Lulu m'avait été bénéfique. C'était ma manière de remercier ceux qui m'avaient sauvé la vie, Karenza, Pam, et Abby la vétérinaire. Et j'étais reconnaissant envers Isaac de partager sa belle maison avec nous. À présent, j'étais un chat chanceux.

* * *

Les années s'enchaînèrent, heureuses et paisibles, et je commençais à me faire vieux. Mes os me faisaient mal, et j'étais tout raide. J'arrivais encore à dresser la queue, mais je n'avais plus envie de jouer. Je n'allai plus regarder la mer. Je voulais seulement rester allongé près du feu et dormir.

Un jour, mes pattes arrière refusèrent de marcher, et je dus me traîner d'un endroit à l'autre.

Abby vint me voir, sa mallette de vétérinaire à la main. Elle me prit entre ses mains et me palpa un peu partout.

— Il a de l'arthrite, dit-elle à Ellen. Mais c'est un très vieux chat maintenant, n'est-ce pas ?

— Salomon a douze ans, répondit Ellen. John avait deux ans lorsque nous l'avons trouvé. Il est apparu sur notre pelouse en plein orage. C'était le soir du solstice d'été. Un petit chat maigrichon couvert d'huile de moteur.

— Mmm, fit Abby en touchant mon ventre. C'est un bel âge pour les chats. J'ai l'impression qu'il a aussi des problèmes internes. Nous pourrions peut-être faire quelque chose, mais il faudra que vous l'amenez au cabinet.

Je regardai Ellen, et elle avait les larmes aux yeux.

— Non, dit-elle. Je ne veux pas lui faire subir tout ça, maintenant qu'il est vieux. Je préfère le garder ici, l'aimer et le laisser partir.

Je lui lançai un regard plein de gratitude. Elle m'aimait, mais elle allait me laisser partir. À présent, j'étais prêt. Prêt à rentrer chez moi.

— Vous êtes quelqu'un de sage, dit Abby. Mais appelez-moi, Ellen, si vous voulez que je l'aide. Vous voyez ce que je veux dire.

14 juin – Je recommence ce journal pour en faire cadeau à Ellen. Je veux qu'elle sache où je vais. Parce que, aujourd'hui, j'entreprends mon voyage vers les étoiles.

15 juin – Ellen a pris la bonne décision. Elle ne veut pas que j'aille chez le vétérinaire pour me faire opérer. Elle va m'aimer, et me laisser partir. Aujourd'hui, elle m'a posé sur le coussin de velours mordoré dans mon siège préféré. Elle sait que je ne peux plus marcher. Mes pattes arrière sont faibles. Elle me nourrit de petites cuillerées de nourriture savoureuse, mais je n'en ai pas vraiment envie. Je ne veux plus rester dans ce vieux corps.

16 juin – Dieu merci, je suis encore capable de ronronner. Je peux encore ouvrir les yeux et voir le doux visage d'Ellen. Je peux entendre sa voix qui me parle et dit : « Merci, Salomon. Merci d'avoir été mon chat. Je t'aimerai toujours. » Parfois, Isaac est là aussi et ses caresses sur mon pelage sont apaisantes et merveilleuses. Et John est là avec moi. Il est presque un homme, maintenant. Il veut pleurer à cause de moi, mais se retient et s'assoit à mes côtés pour jouer de la musique magnifique sur sa guitare.

17 juin – Pam vient me voir, et pleure encore et encore. Ensuite elle me raconte des histoires à propos de Jessica, du concert de Noël, et de la fois où j'ai rendu visite à Ellen à l'hôpital. Quand elle est partie, Ellen me dit que je suis le meilleur. Le plus brillant des chats. Ça me fait penser aux étoiles. J'imagine l'éclat du soleil sur la mer que m'avait montrée Jessica. Je m'endors et rêve de la danse d'étoiles argentées, et de ma conviction que la mer étincelante est remplie d'anges, si seulement j'arrivais à les voir.

18 juin – Je suis toujours sur le coussin en velours mordoré. Je dors la plupart du temps. Aujourd'hui, j'ai une visite surprise, et il s'agit de Joe.

— Ne t'en fais pas, Salomon, chuchote Ellen. Je n'irai pas retrouver Joe. Il veut juste te dire au revoir.

J'ouvre les yeux. Joe semble différent. Il sent bon et son regard est calme. Il me dit qu'il est désolé de nous avoir traités comme il l'a fait, et je ronronne et tends ma patte vers lui pour lui montrer que je le pardonne. Puis je m'endors sur un lit d'argent parmi les étoiles argentées qui défilent tout autour de moi.

19 juin – Il fait nuit, et seule Ellen reste à mes côtés. Elle me caresse et me parle, et Lulu est assise sur l'accoudoir du siège et me regarde. Je suis content d'avoir trouvé un autre chat pour Ellen. J'ai du mal à la voir maintenant, car les étoiles argentées s'amoncellent autour de moi. Elles me soulèvent comme un tapis volant, et m'emmènent vers la lumière éclatante. Je flotte de plus en plus vite, mais j'entends encore la belle voix d'Ellen, et je continue de

ronronner.

20 juin – Ellen et Lulu sont semblables à des images lointaines à présent. Je vois le coussin de velours mordoré, et par-dessus est allongé un très vieux chat noir. J'entends Ellen dire : « Au revoir Salomon. Mon chéri. » Je vole maintenant, au milieu des étoiles scintillantes, il y en a des milliers qui me dépassent en sifflant et elles passent de l'argenté au doré. J'aperçois enfin les anges, et je transperce le voile doré comme si j'étais un feu d'artifice.

21 juin – Je suis arrivé sain et sauf dans le monde des esprits, dans ma vallée idyllique où l'herbe est pleine d'étoiles et les rochers sont doux comme du velours tiède. Je suis un chat lumineux à présent, fait de lumière pure, et c'est un sentiment incroyable. Je m'assois et regarde au loin, et vois quelque chose bouger. Un chat. Un autre chat. Qui court vers moi, la queue dressée. C'est un chat lumineux.

C'est Jessica.

NOTE SUR LES CHATS « TUXEDOS »

Salomon et Jessica étaient de vrais chats qui ont partagé notre vie. Salomon a même vécu jusqu'à l'âge canonique de vingt-trois ans, et Jessica jusqu'à quatorze ans. Tous deux étaient des chats qu'on appelle *tuxedo* en anglais, ce qui signifie « smoking », car avec une robe et une queue noires, et la poitrine et les pattes blanches, ils donnent l'impression de porter une chemise blanche et un costume.

La légende raconte que le premier chat à être arrivé dans le Nouveau Monde était un de ces chats noir et blanc, du nom d'Asgerd, qui avait fait le voyage jusqu'en Amérique du Nord sur un drakkar viking. Parmi les « tuxedos » célèbres, on peut citer le chat Jerpitit⁽¹⁾ de T.S. Eliot, Félix le Chat, Tom de *Tom et Jerry*, et Jess de la série télévisée britannique *Postman Pat*. Isaac Newton et William Shakespeare possédaient tous les deux des chats « tuxedo ».

Des études ont prouvé que ces chats-là sont plus intelligents, et plus créatifs dans leurs jeux. Les chatons « tuxedo » ouvrent les yeux vingt-quatre heures plus tôt que les autres, et ils sont capables de voir la lumière infrarouge. Ces chats sont aussi très sensibles et s'en vont souvent chercher la personne qui leur semble être leur maître légitime, comme le fait Salomon dans cette histoire.

LE VRAI SALOMON

Par une nuit d'été, alors que j'écoutais le bruit de l'orage allongée dans mon lit, j'ai entendu un miaulement fort et persistant. Je me suis levée, j'ai ouvert la fenêtre et j'ai aperçu, tout seul dans la nuit, un minuscule chaton mouillé. En me voyant, il a miaulé encore plus fort. J'ai dévalé les escaliers et couru jusqu'à lui dans le jardin. Il ne pesait presque rien, mais s'est tout de suite mis à ronronner avec force en se pelotonnant contre moi. J'ai réveillé mon mari, et ensemble nous avons donné à ce pauvre chaton un bain pour ôter l'huile de moteur qui souillait son pelage ; nous avons alors découvert sa robe noire avec un plastron et des pattes blanches.

Personne n'est venu le réclamer. Nous l'avons donc gardé et appelé Salomon, car il était très sage et affectueux. Dès le départ, il nous regardait droit dans les yeux et nous donnait beaucoup d'amour. Ted, mon mari, souffrait d'un problème cardiaque, et Salomon le savait. Il s'allongeait sur sa poitrine, étendait ses pattes par-dessus son cœur, et ronronnait si profondément que Ted sentait la vibration pénétrer jusque dans son cœur, une vibration qui semblait être à la fréquence parfaite pour une guérison en douceur. Ted trouvait cela extrêmement réconfortant, et nous étions certains que cela l'aidait à se rétablir.

Pour Salomon, c'était seulement le début de sa vie de chat guérisseur. Il n'a pas attendu de grandir, et s'est immédiatement attelé à la tâche qu'il était venu accomplir : guérir. Salomon fixait de son regard intense tous les gens qu'il rencontrait, les visiteurs, les voisins et les enfants. Il attendait qu'ils s'assoient, puis se dirigeait vers eux et trouvait toujours un point douloureux, un genou, une épaule ou un ventre dérangé ; mais très souvent, c'était le cœur, et même si la personne n'avait aucun problème cardiaque, elle souffrait d'une profonde douleur émotionnelle, et Salomon le savait. C'en est arrivé au point que les gens ne venaient plus nous voir. Ils venaient voir le chat !

Salomon était toujours bienveillant et affectueux, mais il avait un drôle de sens de l'humour qu'il utilisait judicieusement. Il le réservait pour les moments de tension ou de disputes dans la famille. Il entrait dans la pièce la queue dressée, regardait autour de lui, et se disait : « Vous devenez tous bien trop sérieux. » Alors, il refaisait quelque chose qui avait provoqué les rires la fois d'avant, comme de s'allonger sur le flanc et de gratter le tapis qui se trouvait devant la cheminée en glissant tout autour, comme s'il faisait du vélo.

Des années plus tard, quand nous avions des vignes et une boutique, Salomon adorait accueillir les clients. S'il prêtait une attention particulière à une personne, nous invitions celle-ci à s'asseoir avec lui ; beaucoup de gens ont ainsi fait l'expérience des pouvoirs guérisseurs de ce beau chat, et ont été émus jusqu'aux larmes par l'amour qu'il offrait. Salomon a vécu jusqu'à l'âge avancé de vingt-trois ans. Je l'aimais tant que j'ai écrit ce livre, *Les moustaches de la sagesse*, en le prenant comme narrateur et personnage principal.

Ce cher Salomon semble vraiment avoir été mon chat noir porte-bonheur !

LES CHATONS ORPHELINS

Un beau jour ensoleillé, à la mi-septembre, j'ai découvert quatre chatons nouveau-nés sous un plant de pommes de terre dans le jardin. J'ai observé de loin leur maman, Minnie, qui allait et venait pour s'occuper de ses bébés. Minnie était une jolie chatte sauvage tigrée à l'air gentil. Pendant l'été, nous avons essayé de nous approcher d'elle, et elle commençait à nous faire confiance. Elle s'asseyait parfois près de nous, et mangeait la nourriture que nous laissions dehors pour elle. L'hiver approchait, et nous étions inquiets de savoir comment elle allait élever ses petits dans la nature.

Environ une semaine plus tard, Minnie a soigneusement déplacé ses petits jusqu'au cœur d'une haie épaisse. Heureusement, il faisait doux et sec, et quatre semaines plus tard nous avons été heureux de voir les minuscules chatons, trois noirs et un à la robe écaille de tortue, s'amuser joyeusement dans le soleil du matin, au bord de la haie.

Par un terrible après-midi, Minnie s'est fait écraser sur la route. La voiture ne s'est pas arrêtée, mais la conductrice qui la suivait a eu la décence de venir sonner chez nous. Elle avait essayé de sauver Minnie et elle était bouleversée. Qui que vous soyez, merci, car vous avez en fait sauvé la vie des beaux chatons de Minnie, qui se retrouvaient donc orphelins et tout seuls dans la haie. Nous nous sommes inquiétés pour eux toute la nuit, et avons été soulagés de les voir émerger le matin suivant pour venir laper le lait pour chat que je leur avais préparé.

Il était impossible de les attraper et, soucieux de leur bien-être, nous avons contacté une association pour la protection des chats. Un ange du nom de Margaret s'est immédiatement rendu chez nous avec un piège à chat, des sachets de nourriture, et plein de bons conseils et de réconfort. Les petits chatons n'étaient pas assez lourds pour déclencher le mécanisme qui refermait la porte du piège, et nous les avons d'abord habitués à entrer dans la cage pour aller se nourrir. La météo prévoyait une vague de froid glacial, et nous étions convaincus qu'ils mourraient d'hypothermie ou se feraient dévorer par un renard. Pendant quelques jours, nous avons donc veillé sur eux 24 heures sur 24.

Un soir à onze heures et demie, je suis allée vérifier le piège et j'ai eu la joie de voir deux petites têtes se lever vers ma lampe torche. Nous en avons enfin attrapé deux. J'ai téléphoné à Margaret, qui est venue de nuit en voiture les chercher pour les ramener chez elle, dans sa cuisine chaleureuse où elle élève des chatons orphelins dans des enclos spéciaux. Le matin suivant, nous avons récupéré les deux autres, et Margaret est revenue. Elle nous a dit que les deux premiers étaient roulés en boule à côté du poêle. L'avenir s'annonçait désormais radieux pour les quatre adorables petits de Minnie. Ils avaient survécu, et ils allaient maintenant apprendre à être de gentils chats domestiques, stérilisés, vaccinés, soignés contre les vers et prêts à partir pour d'accueillants foyers.

Je remercie du fond du cœur les anges comme Margaret et l'association Gats Protection League pour le merveilleux travail qu'ils accomplissent.

¹ Dans *Le Guide des chats du vieil opossum*, T.S. Eliot, traduction Jean-François Ménard, Gallimard Jeunesse, 2010.